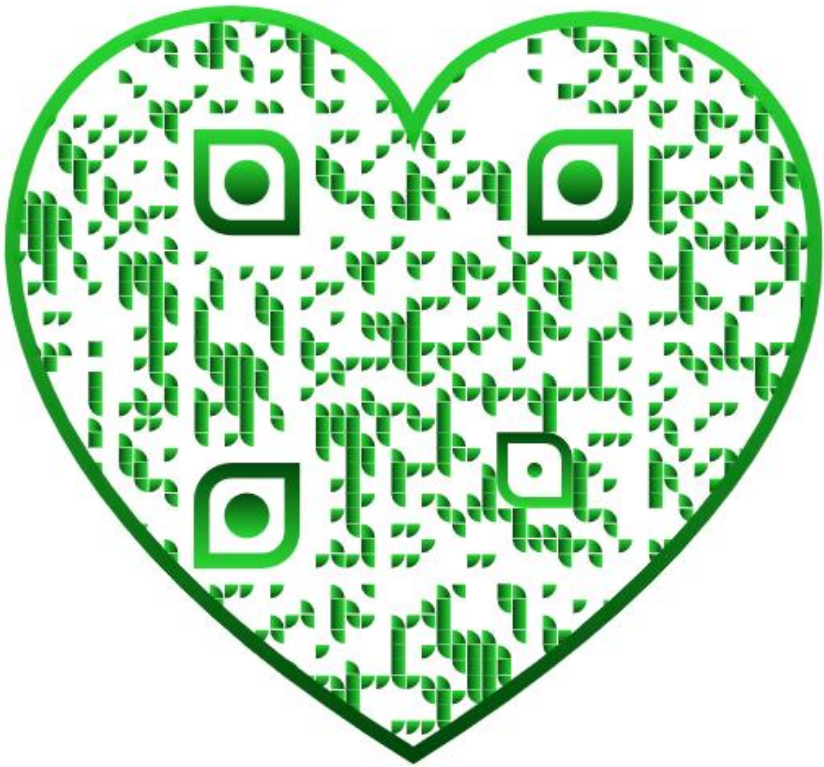
NOÉMIE BOURGOIS

J'AIMERAIS QU'ILS MEURENT

VOS VOISINS VOUS
CONNAISSENT-ILS VRAIMENT ?



NOÉMIE BOURGOIS

J'AIMERAIS QU'ILS MEURENT

VOS VOISINS VOUS
CONNAISSENT-ILS VRAIMENT ?

J’AIMERAIS QU’ILS MEURENT

NOÉMIE BOURGOIS

À celles et ceux qui ont déjà souhaité pouvoir faire disparaître quelqu'un…

NOVEMBRE 1994

Le garçon chuta en avant lorsque la lumière du soleil l'éblouit. Ses jambes étaient faibles, maigres et flageolantes. Il resta un instant à quatre pattes, ses mains à plat sur le sol, couvertes de croûtes et de marques, deux lanières de cuir autour des poignets, les yeux rivés vers les feuilles et brindilles. Il avait envie de se rouler en boule, de pleurer et d'attendre que son père vienne le chercher.

Pourquoi n'était-il pas venu, d'ailleurs ? Pourquoi l'avait-il laissé vivre tout ce qu'il avait subi pendant de si longs jours ?

Les larmes lui montèrent aux yeux. Il n'avait pas honte. C'était normal qu'il pleure, il n'était qu'un enfant.

Conduis-toi en homme, ne cessait de lui répéter son paternel, dès qu'il pleurnichait ou se plaignait d'être fatigué.

Était-ce parce qu'il ne se comportait pas en homme que son père n'était pas venu ? Et s'il lui interdisait de rentrer à la maison ?

Un bruit le fit sursauter. Il se retourna brusquement et avisa la trappe dans le sol. La porte des Enfers.

Un croassement un peu plus loin lui arracha un gémissement. Il devait fuir. Fuir, avant que l'homme ne revienne. Il lui avait bien dit qu'il ne sortirait jamais. Il lui avait bien dit que, lorsqu'il en aurait fini avec lui, lorsqu'il serait trop grand, alors il le tuerait, parce qu'il ne pourrait plus l'aimer correctement.

Le garçon – parce que c'était ce qu'il était, du haut de ses dix ans – s'élança comme il put à travers la forêt. Il ne savait pas où aller, aussi courut-il tout droit, sans s'arrêter. S'il allait toujours dans la même direction, il finirait bien par déboucher sur une route. Il y aurait forcément quelqu'un pour l'aider. On venait toujours en aide aux enfants.

Même si les voisins tournaient la tête quand son père se fâchait. Même si la maîtresse qui l'avait vu pleurer en tenant sa joue meurtrie, un matin, lui avait simplement demandé d'aller s'asseoir à sa place.

Son pied se coinça dans une racine qu'il n'avait pas vue. Il s'étala de tout son long sur le sol et, l'espace d'un instant, son souffle resta coupé. Il ne parvenait plus à respirer, et la douleur et la peur se mêlèrent dans les larmes qui tombèrent au creux des feuilles mortes.

Il voulait se relever et continuer à courir. Mais il en était incapable. Il n'en avait plus la force ni le courage.

Après tout, il n'était qu'un enfant.

Cela voudrait dire que l'homme, s'il le retrouvait, ne le tuerait pas tout de suite. Il avait peur de mourir, même s'il ne comprenait pas ce que cela signifiait exactement.

Sa mère était morte. Sa grand-mère lui avait dit qu'elle était au paradis et qu'elle l'attendait. Son père lui avait assuré que tout ça, c'était que des conneries, et que sa mère pourrissait sous terre, seul endroit où elle méritait d'être.

Il ne voulait pas pourrir sous terre. Il ne voulait pas être enfermé pour toujours dans un cercueil, seul et dans le noir. Tout comme il ne voulait pas retourner sous la trappe, seul et dans le noir.

À nouveau, le garçon perçut du bruit. Au travers de ses larmes, il devina des jambes floues.

Il ne pouvait plus bouger. Ses cuisses lui faisaient mal. Son ventre lui faisait mal. Sa joue contre le sol lui faisait mal. Alors, il ferma les yeux et ne broncha pas quand une main se posa sur son épaule.

0

L'homme

Avril 2025

L'enfant était isolé. À l'écart du reste du groupe de gamins qui couraient, à la sortie de l'école. Il n'était pas grand et plutôt frêle. Son sac à dos énorme, bien trop lourd, l'obligeait à se courber en deux pour en supporter le poids.

Un garçon le doubla en trottinant pour rejoindre les autres quelques mètres plus loin, sans lui accorder la moindre attention.

Écrasé sous le poids de son cartable, il releva la tête et tendit timidement le bras, probablement dans l'espoir d'être vu. Peut-être que si quelqu'un le remarquait, il pourrait intégrer la bande d'amis qui riaient et se chamaillaient ?

Peut-être que si quelqu'un s'était retourné, il n'aurait pas été enlevé par l'homme qui, lui, le surveillait depuis plusieurs jours ?

La distance entre l'enfant et ses camarades s'agrandit et, bientôt, il ne put plus les distinguer d'où il était.

L'homme continuait de le suivre. Il l'avait observé assez longtemps pour savoir qu'il tournerait bientôt à droite, dans une ruelle peu fréquentée, afin de gagner du temps pour rentrer chez lui. Sans doute ses parents lui avaient-ils dit de ne pas passer par là. Qu'il était préférable de suivre la route principale, où il y avait toujours des gens qui arpentaient les trottoirs, d'autres parents venus chercher leur progéniture à l'école.

D'autres personnes en mesure d'intervenir, si elles voyaient un petit garçon, si frêle, pliant sous le poids de son cartable, se faire accoster par un inconnu qui lui proposerait de le porter, ce sac si lourd, afin de l'aider à rentrer chez lui plus vite.

L'homme savait exactement comment l'aborder. Ce n'était pas le premier. Et ce ne serait pas le dernier. Il savait quels mots employer, quel ton adopter, quelle expression coller à son visage.

Cependant, malgré toutes ses précautions et sa préparation, l'enfant se montra méfiant. L'homme percevait sa peur, il aurait presque pu la sentir à des mètres de lui. Il dut ruser, tenter une blague, une phrase rassurante. Lui parler de quand il était à l'école, il y a des années de ça. Que lui aussi était parfois mis à l'écart, qu'il avait également eu du mal à se faire des amis.

L'enfant se détendit, bien que toujours anxieux. L'homme comprit qu'il avait peur de rentrer en retard. Alors, il lui raconta que lui aussi

devait toujours se dépêcher quand il quittait les cours, afin d'être à l'heure à la maison. Et que, pour lui éviter de se faire disputer, parce qu'il avait traîné, il pouvait le ramener chez lui en voiture.

L'enfant se raidit. Ses parents lui avaient dit qu'il ne devait pas suivre les inconnus. L'homme lui assura qu'il avait raison d'écouter ses parents, qu'il y avait des adultes qui voulaient du mal aux enfants. Mais que lui souhaitait justement lui épargner de tomber sur un individu pareil. Ainsi, il éviterait à l'enfant de faire une mauvaise rencontre qui risquerait de le mettre davantage en retard.

Sans compter que son sac semblait si lourd… Bien sûr qu'il ne pouvait pas marcher assez vite à cause du poids. En voiture, il n'aurait pas à le porter, et arriverait plus vite.

L'homme lui promit qu'il pouvait lui faire confiance. Après tout, quelqu'un qui lui voudrait du mal ne proposerait jamais de lui rendre service. Quelqu'un qui s'intéressait à lui et le comprenait ne pourrait pas le faire souffrir, ça n'avait aucun sens. Peut-être que, en plus, ils pourraient devenir amis ? L'un comme l'autre aurait bien eu besoin d'un copain.

Alors, sans que personne ne voie quoi que ce soit, sans que personne ne puisse agir, l'enfant suivit l'homme jusqu'à sa voiture, que ce dernier avait pris soin de stationner au bout de la ruelle, quelques heures plus tôt.

Il allait être en retard.

Mais était-on en retard, lorsque l'on n'arrivait jamais ?

1

Céline

« J'aimerais qu'ils meurent ».

Céline tapa les mots frénétiquement sur son portable et cliqua sur envoyer, avant de laisser retomber son bras avec lourdeur dans les draps.

Elle plissa les yeux lorsque les cris de l'autre côté du mur reprirent. Elle écrasa les oreillers contre ses oreilles, dans une vaine tentative de ne plus les entendre.

Elle les détestait. Chaque jour, elle devait subir les cris, les pleurs, les montées crescendo de stress qu'elle percevait, bien que du bon côté de la paroi. Chaque matin, ils la réveillaient en sursaut.

Le portable vibra entre les draps. Céline prit une profonde inspiration et attrapa son smartphone.

« T'exagères. Je sais qu'ils sont chiants, mais prends sur toi ».

Elle eut à son tour envie de hurler après Moussa, qui n'était pas là pour subir leurs voisins depuis huit mois. Lui ne les entendait que les soirs quand il rentrait et les week-ends. Et il n'était pas le dernier, dans ces cas-là, à perdre patience et à râler, lui aussi.

— Tu vois que c'est insupportable, lui faisait alors remarquer Céline.

— Mais si, c'est supportable. Juste chiant, lui répondait-il.

Céline retira les bouchons qui ne changeaient pas grand-chose, finalement, tant les deux enfants d'à côté pouvaient se montrer bruyants. Elle les rangea dans le tiroir de sa table de chevet, qu'elle claqua avec agacement pour le refermer, avant de quitter son lit pour ouvrir les volets.

Elle aperçut Jean-Louis, de l'autre côté de la rue, en train d'analyser comment tous les véhicules étaient stationnés. Le comportement du vieux voisin lui arracha un soupir et lui fit lever les yeux au ciel.

Après avoir enfilé son peignoir et lancé la cafetière, elle s'installa à son bureau et tourna sur sa chaise en attendant que son ordinateur et son téléphone professionnels s'allument.

Cela faisait trois mois qu'elle avait repris cette activité de Community Manager free-lance. Elle travaillait notamment pour une entreprise de boissons énergisantes qu'elle trouvait infâme et une boutique familiale de bougies artisanales qu'elle culpabilisait presque de facturer à son taux minimum.

Une fois son portable opérationnel, elle envoya quelques mails, affina un devis et émit une facture. Elle fit ensuite défiler divers

réseaux sur son écran, répondant à des commentaires élogieux, renvoyant des clients insatisfaits vers les services concernés, supprimant quelques messages insultants.

L'envie lui prenait parfois de cliquer sur le petit cœur à côté de ces messages haineux et agressifs qui critiquaient vivement la boisson ignoble qu'elle n'avait goûtée qu'une fois, quand la marque lui avait fait parvenir un carton après la signature de son contrat. Moussa avait été moins difficile qu'elle et avait terminé la dizaine de canettes qui avaient traîné un temps au fond de leur frigo. Céline était d'accord avec Jules_bmx06. Le goût était dégueulasse, la composition effrayante et les brûlures d'estomac engendrées n'avaient d'égal que le prix exorbitant des packs proposés sur le site. Il avait raison sur toute la ligne, mais Céline avait signé : elle ne devait garder que dix commentaires de clients pas entièrement satisfaits par semaine, tous réseaux confondus. Afin de pouvoir se défendre de laisser les gens exprimer leur avis, tout en choisissant lesdits avis.

Elle s'imaginait cliquer sur ce fichu petit cœur qui la narguait et qui attesterait qu'elle était d'accord avec le commentaire. Le tout, avec le compte de la marque. L'idée était plaisante et elle se demandait ce qu'il se passerait si elle le faisait.

Ce genre de pensées « et si… » lui venaient régulièrement, et pas uniquement quand elle travaillait.

Au lieu de *liker* le commentaire, elle le supprima et restreignit l'utilisateur, avant de passer à la plateforme suivante.

*

Lorsqu'elle rentra de sa course, essoufflée par la dernière montée qu'elle avait trouvée particulièrement dure ce jour-là, Céline passa en vitesse sous la douche. Il était temps d'attaquer la deuxième partie de sa journée, avant qu'il ne soit 17 h et que le bruit ne la dérange trop – et que ses nerfs ne menacent de lâcher, à force de les entendre.

Les cheveux gouttant le long de son dos, elle se servit un verre d'eau et attrapa le coffre de médicaments dans le tiroir sous le micro-ondes. Elle sortit un cachet d'alprazolam, qu'elle avala aussitôt, puis replongea la main dans le tiroir pour récupérer la petite boîte métallique qu'elle conservait tout au fond. Elle saisit la minuscule pilule jaune et la glissa sur sa langue, avant d'avaler une seconde fois. Après avoir remis la boîte à sa place, ainsi que le coffret devant, elle referma le tiroir, comme elle le faisait chaque jour depuis des mois.

Si elle avait dans un premier temps gardé ce secret au fond de son sac à main, puis dans son bureau, elle avait fini par le laisser aux côtés des autres médicaments, presque à la vue de tous.

Enfin, presque à la vue de Moussa.

Il était tellement obsédé par ce qu'ils avaient entrepris qu'il

n'aurait de toute façon pas pu faire le lien, même si on le lui avait mis sous les yeux.

Céline s'installa à nouveau à son bureau, jonglant entre son portable professionnel et le personnel – l'activité du premier avait débordé sur le second.

Soudain, son cœur se serra, sa gorge se noua et une vague de chaleur lui parcourut le corps. Céline ferma les yeux, afin de chasser la montée d'angoisse qui venait de prendre possession d'elle, sans raison apparente.

Elle aurait aimé appeler Moussa. Sauf qu'il était persuadé qu'elle était guérie. Elle avait fini par lui dire que oui, elle se sentait enfin mieux, que oui, elle était prête. Un jour, elle n'avait plus eu le courage de lui dire que non, son état ne s'était pas complètement amélioré.

Elle pensa ensuite à Julien. Il n'était pas là pour ça. Elle se le refusait. Elle n'en avait de toute façon pas envie.

Son rythme cardiaque s'accéléra. Ce qu'elle faisait était mal. Elle le savait, elle s'en voulait. Car, au fond d'elle, elle n'était pas une mauvaise personne.

Mais elle avait des secrets, et celui caché au fond du tiroir de la cuisine n'était pas le seul.

2

Céline

La sonnette fit sursauter Céline. Elle s'était perdue quelques instants sur les réseaux, après avoir préparé les contenus vidéos de la fin de semaine. Elle secoua la tête, posa son portable et prit la direction de l'entrée. Un coup d'œil par la fenêtre entraîna un long soupir. Pas de chance, son voisin inopportun l'avait aperçue, elle ne pouvait donc plus prétendre ne pas être là.

— Bonjour, Céline, la salua Jean-Louis, à peine eut-elle ouvert.

Elle détestait qu'il l'appelle par son prénom. Non pas qu'elle aurait préféré qu'il l'appelle Madame Keman. Elle voulait surtout qu'il n'ait pas à l'appeler et la laisse tranquille.

— Bonjour, répondit-elle en s'efforçant d'afficher une mine bien plus polie que celle qu'elle aurait arborée si elle avait écouté la petite voix dans sa tête qui lui soufflait de tout simplement refermer la porte.

Jean-Louis n'était pas méchant en soi.

« C'est un putain de casse-couilles, c'est tout », répétait-elle à chaque fois qu'elle et Moussa parlaient de ce voisin qui vivait de l'autre côté de la rue.

Il avait toujours vécu là et considérait que le quartier lui appartenait. Pas au sens littéral du terme, bien évidemment. Non, cela relevait plus d'une volonté de faire respecter ses règles. Prétendument pour le bien-être du voisinage… pour son petit confort, dans les faits.

— J'ai remarqué que vous aviez déjà sorti votre sac de recyclage.

Céline prit sur elle pour ne pas lui suggérer d'aller le bouffer, ce foutu sac de recyclage. Elle se mordit l'intérieur des joues le temps d'inspirer, avant de répondre :

— Effectivement.

— Il faut normalement attendre 19 h pour les mettre sur le trottoir.

Céline n'avait pas attendu 19 h. Lorsqu'elle avait jeté l'emballage de ses yaourts à midi, elle avait fermé le sac plein et l'avait déposé à l'extérieur, là où il ne gênait personne.

Sauf Jean-Louis.

— Certes, souffla-t-elle.

— Je ne souhaite pas vous embêter, Céline ! s'empressa d'ajouter le vieil homme en remarquant son agacement. Mais imaginez, si tout le monde sortait ses sacs dans la journée, la rue ne ressemblerait plus à rien. Et ce serait la porte ouverte à toutes formes d'abus. Des gens les mettraient même dehors un jour plus tôt, à force, ou pire.

— Je doute que cela arrive.

— Vous n'imaginez pas tout ce que les gens se permettent.

Oh que si ! Par exemple, venir faire chier sa voisine pour un putain de sac transparent sorti quelques heures plus tôt.

— Je ferai attention les prochaines semaines, assura-t-elle en amorçant la fermeture de la porte.

Jean-Louis fronça les sourcils.

— Vous n'allez pas rentrer celui-ci ?

Ne pas l'inviter à aller s'occuper de son rectum ailleurs exigea un effort conséquent, toutefois, Céline comprit qu'elle n'aurait pas la paix tant qu'elle n'aurait pas obéi au petit dictateur de la voirie. Elle passa devant lui et récupéra son sac, non sans montrer son mécontentement.

— Bonne journée, j'ai du travail.

— Merci à vous de respecter la…

Céline n'entendit pas la fin, elle avait déjà refermé la porte. Elle laissa tomber le sac et remonta jusqu'à son bureau. Elle jeta un œil discret à la fenêtre. Au lieu de rentrer chez lui, Jean-Louis inspectait la rue.

Elle l'avait au départ trouvé triste, vieil homme qui, elle l'avait appris rapidement après avoir emménagé, s'occupait de sa femme ayant subi un AVC une dizaine d'années auparavant.

Toutefois, toute sa compassion et son empathie avaient disparu dès la première fois où il était venu sonner chez eux, pour leur rappeler les endroits interdits au stationnement.

Ils vivaient dans une rue peu passante, le genre de rue où les enfants jouent sur la route et les voitures roulent doucement. Et se stationnent comme elles peuvent, en fonction des places disponibles. Sauf à proximité de chez Jean-Louis.

« Vous savez, je connais monsieur le maire, c'est quelqu'un de formidable », avait-il glissé, l'air de rien, pour asseoir sa petite autorité ridicule.

Depuis, Céline évitait de le croiser et laissait Moussa gérer les interactions avec lui. Il était nettement plus patient et agréable qu'elle.

Elle était devenue plus nerveuse, supportant bien moins de choses qu'avant. Un rien l'agaçait, même si elle refusait toujours de l'admettre. Elle se retenait souvent d'être blessante. Elle s'efforçait de ne pas dire à haute voix les mots qui lui venaient, bien qu'ils lui brûlassent la langue.

Et elle agissait mal.

C'était un euphémisme, compte tenu du mal qui pourrait être engendré si cela se savait. Elle éprouvait de la culpabilité, quoiqu'une part d'elle eût l'impression d'un peu se venger.

Beaucoup diraient que les torts n'étaient pas vraiment partagés. Qu'ils ne se valaient pas. Et ils auraient raison de le penser.

C'était elle, la méchante de l'histoire.

*

Céline allongea sa foulée. Son interaction avec Jean-Louis l'avait stressée. Depuis « l'incident », elle peinait à supporter les confrontations où elle ne pouvait exprimer ce qu'elle souhaitait. Elle savait cependant que de tout garder pour elle ne mènerait à rien de bon. Elle finirait par craquer, comme ça avait déjà été le cas. Face à Jean-Louis, à Moussa ou à ses voisins mitoyens.

Elle accéléra encore, la brûlure dans sa poitrine menaçant de l'empêcher de continuer. Elle força, jusqu'à rejoindre le bout du chemin qui reconduisait chez elle. Après être restée pliée en deux quelques secondes, le temps de récupérer et avoir épongé son front, Céline termina le trajet en marchant, jusqu'à arriver devant la maison en briques qui était devenue son chez elle dix mois auparavant.

Moussa et elle avaient tout de suite aimé la devanture bordeaux, les fenêtres encadrées de blanc bien entretenues. Refaite à neuf, elle entrait dans leur budget, ce qui n'avait pas été aisé vu la zone recherchée. Moussa devait être assez proche du Luxembourg où il allait travailler, en plus de ses déplacements professionnels. Céline avait juste déploré l'absence d'extérieur et l'étrange configuration à l'arrière de la maison : le jardin des voisins s'étirait jusque devant chez eux. La fenêtre du salon donnait donc directement sur l'une des terrasses de la famille qui vivait à côté.

Lorsque Céline sortit de sa douche, le bruit provenant du rez-de-chaussée l'avertit de la présence de Moussa. Elle enfila un jogging et un sweat, et descendit le rejoindre.

— Salut, chérie, murmura-t-il quand il l'enlaça. Tu as passé une bonne journée ?

Céline se retint de lui demander pourquoi il lui parlait comme à une petite chose fragile. Les fois où elle l'avait fait, il lui avait déjà répondu : je prends soin de toi, je sais que tu as vécu des moments difficiles. Mais quand cela l'arrangeait de penser qu'elle était pleinement remise…

— Bien bossé. Je suis allée courir, j'ai eu affaire à Jean-Louis et j'ai eu besoin de me défouler après.

Moussa interrompit son geste alors qu'il se servait une bière et arqua un sourcil.

— Tu as « eu affaire » ?

Céline balaya la remarque d'un geste de la main avant d'attraper un verre pour qu'il partage sa bouteille avec elle.

— Rien de grave, il est venu râler, car j'avais sorti la poubelle de recyclage trop tôt.

Moussa lui rendit son verre plein et haussa les épaules.

— Il est chiant, certes, mais…

— … il n'est pas méchant, je sais, termina Céline, connaissant par cœur les répliques de son mari. Mais il n'empêche.

Moussa s'approcha d'elle et lui embrassa le front.

— Laisse-le faire respecter les horaires des sorties des ordures, j'imagine que le pauvre homme n'a plus grand-chose dans la vie.

Ce fut au tour de Céline de hausser les épaules. Elle resta pensive, pendant que Moussa préparait à manger. Sans vraiment la voir, elle regardait la poêle dans laquelle il faisait cuire des légumes, alors que les effluves d'huile de coco lui parvenaient. Ils dinèrent puis, avant de s'installer au lit pour visionner un film, Céline passa dans son bureau pour éteindre son portable professionnel.

Il n'y avait pas de message. En avait-elle attendu ? Cela faisait trois jours qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de Julien. Si elle décidait de ne plus le contacter… Ou de ne plus lui répondre quand lui le faisait… Elle pressa sur le bouton du téléphone et rejoignit Moussa qui s'était couché. Elle se blottit contre lui, se demandant comment elle en était arrivée à pouvoir se réfugier dans les bras de son mari le soir, tout en gardant son secret.

À la moitié du film, Moussa se tourna vers elle, une lueur dans le regard que Céline ne connaissait que trop bien.

— Tu en es où ? Si je ne dis pas de bêtises, on est sur la bonne période, non ?

L'entendre parler ainsi lui brisait le cœur à chaque fois. Pourtant, comme à chaque fois, Céline feignit un sourire.

— Demain ou après-demain, oui.

Moussa se rapprocha et passa sa main autour de sa taille.

— Autant ne pas prendre le risque de louper le coche, non ?

Il déposa un baiser sur ses lèvres et se colla à elle. Cependant, quand il perçut le malaise de Céline qu'elle n'avait su masquer correctement, il s'écarta, un voile d'inquiétude assombrissant son visage.

— Chérie ? Tout va bien ?

— Oui, oui, ne t'en fais pas, c'est juste que…

Céline ne put terminer sa phrase.

Un cri perçant l'interrompit.

3

L'homme

Cinq jours.

Cinq jours que l'enfant était monté dans sa voiture et qu'il l'avait conduit loin de chez ses parents.

L'homme revoyait la panique dans son regard lorsque le garçon s'était rendu compte qu'ils ne tournaient pas dans sa rue. Ce n'était qu'une fois qu'ils avaient passé le panneau de sortie de la ville qu'il avait murmuré : « C'est pas par-là chez moi. »

Il n'avait rien ajouté de plus. S'était figé sur son siège, ses petites mains agrippées au tissu du fauteuil, son sac serré entre ses jambes.

Le précédent, son deuxième, avait crié. S'était agité, avait même cherché à s'échapper de la voiture. L'homme avait dû le frapper, pour l'obliger à se taire et à se tenir tranquille. Il n'aimait pas lever la main sur eux. Leur faire ainsi du mal et les abimer. Mais cela s'avérait parfois nécessaire.

Celui-ci ne devrait pas lui poser de souci. Il ne bronchait pas, sans doute pétrifié par ce qu'il se passait.

Il savait ce que cela faisait.

L'enfant avait toutefois eu un sursaut d'énergie au moment de descendre. Il s'était mis à pleurer, à implorer, et avait même commencé à s'enfuir, toujours avec son sac sur le dos. Il l'avait remis en sortant de la voiture, vraisemblablement pour pouvoir s'accrocher à un élément qu'il connaissait et qui le rassurait.

L'homme l'avait arrêté sans effort. En deux enjambées, il l'avait rattrapé et avait saisi l'anse de son cartable, stoppant net sa vaine tentative de fuite. Le garçon était tombé dans une sorte de léthargie, incapable de bouger. L'homme l'avait traîné dans les feuilles, sans dire un mot.

Il n'aimait pas parler, surtout au début. Il attendait toujours avant de converser avec eux. Comme s'il avait besoin d'apprendre à les connaître, un peu.

L'enfant était dans sa petite pièce.

Il avait pleuré, les trois premiers jours. Le quatrième, il avait arrêté. Complètement. N'avait pas versé une larme depuis. Les vingt-quatre premières heures, il n'avait rien avalé. L'homme avait peiné à le faire manger. Il était important qu'il se nourrisse, sans quoi il ne tiendrait pas longtemps. Heureusement, il avait réussi à trouver un aliment que l'enfant appréciait. Il avait repéré un autocollant sur un de ses cahiers et avait reconnu la mascotte d'une marque de céréales.

Il s'était alors empressé d'aller acheter un paquet de la marque en question. Et le garçon avait mangé.

Il lui avait demandé s'il souhaitait autre chose, mais l'enfant avait juste secoué la tête. Depuis, il se contentait de lui donner des boîtes de céréales au chocolat.

Lui-même les avait goûtées et avait grimacé à la première bouchée. Elles étaient beaucoup trop sucrées, au point d'en être tout de suite écœurantes.

Il n'avait jamais aimé ça. Enfants, ses copains adoraient les céréales, chacun ayant sa marque préférée. Il y en avait nettement moins, à l'époque. Les variétés multiples, au point de remplir des rayons entiers, étaient arrivées plus tard.

Mais tant que l'enfant mangerait, il en achèterait.

Jusqu'à ce qu'il décide qu'il n'avait plus besoin de lui.

4

Céline

— Ça fait trois jours qu'ils se mettent à crier tard le soir. Avant, une fois qu'ils étaient couchés, on les entendait plus, ils dormaient et on était tranquilles jusqu'au lendemain.

Céline attrapa son Sweat qu'elle avait jeté sur une chaise du salon et l'enfila.

— Tu pourrais aller leur dire qu'ils te dérangent, suggéra Julien en revêtant son pantalon.

— À quoi bon ? Je passerais pour la meuf intolérante qui ne supporte pas les enfants, alors que…

Céline ne termina pas sa phrase. Elle haussa les épaules, la gorge nouée et tendit son T-shirt à Julien.

— Tu devrais y aller, avant que Jean-Louis ne rentre de chez le kiné.

Chaque vendredi, il emmenait sa femme pour de la rééducation, qu'elle continuait de faire depuis son AVC. Céline l'avait aperçue et elle se demandait ce qu'ils espéraient pouvoir faire faire à la pauvre femme. Quand elle pensait à la situation du vieil homme, elle lui en voulait nettement moins d'être le voisin irritant qu'il était.

Julien n'était venu que rarement chez elle, en partie car elle craignait que quelqu'un se pose des questions en le voyant régulièrement. Céline avait toutefois conscience que, en dehors de Jean-Louis, la plupart des habitants du voisinage ne devaient pas s'amuser à surveiller la rue.

Mais ce n'était pas la seule raison.

Elle culpabilisait. De mentir à Moussa. De le tromper.

Elle avait eu du mal à l'admettre, à reconnaître qu'il s'agissait bien de ça. La première fois, la situation avait dérapé. Enfin… c'est ce qu'elle s'était raconté. La réalité était quelque peu différente.

La veille de sa rencontre avec Julien, Moussa avait à nouveau essayé, pour « ne surtout pas louper la période d'ovulation ». Et, comme d'habitude, elle n'avait rien dit. Il ne devait apprendre sous aucun prétexte qu'elle ne souhaitait pas réessayer de tomber enceinte. N'apprendre sous aucun prétexte qu'elle n'était pas encore prête et qu'elle n'avait aucun moyen de savoir si elle le serait un jour.

Céline craignait que Moussa la quitte, s'il découvrait qu'elle ne souhaitait plus être mère. Car, malgré tout, elle l'aimait et ne voulait pas qu'il la laisse.

Son désir pour Moussa avait disparu au fil des mois, à force que

leur vie intime soit devenue si mécanique. Elle savait ce qu'il espérait lorsqu'ils faisaient l'amour et cela l'empêchait de prendre le moindre plaisir. Alors, quand Julien lui avait proposé d'aller boire un verre chez lui…

Elle faisait son footing quotidien, à un endroit qu'elle ne connaissait pas, plus éloigné que son parcours habituel. Lui aussi courait, quelques mètres devant elle, la laisse de son chien accrochée autour de sa taille. Le berger blanc avait aperçu un écureuil traverser devant eux et s'était rué sur le côté, emportant son maître et le faisant chuter.

Ne le voyant pas se remettre debout tout de suite, Céline s'était empressée de le rejoindre, pour s'assurer qu'il allait bien. Elle avait capté le regard discret qu'il avait jeté à ses jambes, avant de relever les yeux vers les siens.

— Vous allez bien ? avait-elle demandé en se baissant.

— Je crois que je me suis foulé la cheville…

Son chien était venu chahuter Céline qui, accroupie, était tombée en arrière.

Elle était en voiture, lui non. Alors elle l'avait raccompagné chez lui, le chien dans le coffre, sa tête dépassant par la lunette arrière.

Julien lui avait proposé de monter. Céline le trouvait séduisant, avec son air espiègle et ses mèches brunes qui lui tombaient devant les yeux.

Ce n'était pas la première fois qu'elle trouvait un homme attirant. Après tout, être mariée et aimer quelqu'un ne signifiait pas que l'on ne pouvait pas apprécier la beauté d'autrui.

Mais cette fois, elle avait décidé d'aller plus loin. Elle ne savait pas pourquoi.

Elle avait accepté.

Et ils avaient couché ensemble, alors qu'elle ne connaissait que son prénom et celui de son chien.

Céline n'avait jamais été infidèle. Elle n'avait eu que des rapports dans le cadre d'une vie de couple.

Elle était rentrée chez elle, sans vraiment réaliser ce qu'il venait de se passer. Ce n'est qu'une fois dans sa salle de bain, devant le miroir au-dessus du lavabo, qu'elle avait pris conscience de ce qu'elle avait fait.

Et malgré la honte, malgré la culpabilité, elle avait recommencé. Dont deux fois chez elle. Celle-ci était la troisième. Elle ignorait pourquoi elle prenait un tel risque. Pourquoi elle continuait de se comporter d'une façon qui la rendait malade.

Céline ne voulait pas faire de mal à Moussa.

Il suffisait qu'il ne l'apprenne jamais. Peut-être que ça l'aiderait à aller mieux, qu'elle se sentirait à nouveau prête pour réessayer de tomber

enceinte. Et, qu'ainsi, ils pourraient avoir la famille à laquelle Moussa aspirait plus que tout.

— Céline ?

Julien la sortit de ses rêveries. Il s'était approché de la porte d'entrée et attendait qu'elle revienne à elle. Elle lui dit au revoir, sans parler de la prochaine fois qu'ils se reverraient ; un accord tacite avait été établi dès le début, même si elle avait parfois l'impression que lui aurait souhaité plus.

Céline le regarda partir par la fenêtre, puis regagna son bureau, comme si rien ne s'était passé.

*

Une brise tiède s'engouffra par la fenêtre ouverte du salon. Céline et Moussa étaient installés dans le canapé, face au film que ce dernier avait choisi.

Céline avait mis sa culpabilité de côté et réussissait presque à profiter de l'instant. Elle n'avait pas été réveillée par ses voisins bruyants, n'avait pas entendu de cris de la journée et avait pu travailler comme elle voulait.

Cependant, la soirée ne semblait pas décidée à suivre le même chemin que le reste de la journée.

Elle se crispa quand elle avisa ses voisins par la fenêtre qui venaient s'installer sur leur terrasse. Elle jeta un regard en coin et se força à rester concentrée sur l'histoire qui se jouait à l'écran face à elle. Elle ne voulait pas les voir, ne voulait pas avoir à leur parler.

Elle aperçut le père déposer de la vaisselle sur leur table basse, et la mère suivre avec de quoi manger. Puis elle entendit les deux enfants avant de les repérer.

— Du calme…, murmura Moussa lorsqu'il la sentit se tendre à ses côtés.

Martina et Lorenzo Mazerti.

Moussa avait tenu à ce qu'ils aillent se présenter, lorsqu'ils étaient arrivés. Céline n'en voyait pas vraiment l'intérêt ; pourquoi sociabiliser avec des gens qui ne nous intéressaient pas suffisamment pour créer des liens ? Elle l'aurait fait quand elle les aurait croisés, cela lui aurait amplement suffi.

De prime abord, ils lui avaient semblé sympathiques. Lui travaillait en Belgique. Sa femme avait mis en pause son job dans la finance pour s'occuper de leurs deux enfants, qu'ils avaient eu du mal à avoir.

Oui, elle aimait parler d'elle. En une rencontre rapide, Céline en avait appris plus sur eux que sur certains anciens collègues de travail avec lesquels elle avait passé plusieurs années. Moussa aurait juste dit que c'était elle qui ne s'intéressait pas assez aux gens qui l'entouraient.

Puis ils avaient vu les enfants. Mignons tous les deux, des boucles brunes coupées à l'identique, des vêtements coordonnés. Ils avaient moins d'un an d'écart et se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Céline avait toujours jugé ces parents de jumeaux qui habillaient leurs enfants de façon identique, comme s'ils étaient une entité et non pas deux petits individus ne demandant qu'à être reconnus en tant que tels. Les deux enfants Mazerti ne partageaient même pas leur date de naissance et pourtant leurs parents faisaient de même.

Elle les trouvait nettement moins adorables, depuis qu'elle les entendait hurler chaque jour. Et bien qu'elle eût de la peine pour eux, car Martina criait tout autant, elle ne les supportait plus.

Céline se demandait parfois si le fait d'être horripilée par ces deux gamins ne venait pas peser dans la balance concernant ses envies actuelles d'être mère.

En deux minutes à les entendre parler fort et brailler après leurs enfants, la tension de Céline était montée en flèche. Et la cinquième voix qui vint s'ajouter n'arrangea rien.

— Oh putain…

Elle ne connaissait que son prénom et son visage, pour l'entendre et le voir régulièrement par la fenêtre. Vincent, un collègue de Lorenzo qui la mettait mal à l'aise. Si les Mazerti ne cherchaient pas à regarder chez eux, ce n'était pas son cas. Il avait une voix rocailleuse et assez grave qui n'allait pas avec son apparence gracile, presque maladive.

— Je vais aller fermer les volets, annonça-t-elle à Moussa.

Ce dernier lui attrapa le poignet pour l'empêcher de se lever.

— Mais non, ça va leur montrer que tu es saoulée.

— Et ?

— Et tu sais très bien qu'ils ne vont pas s'éterniser, autant ne pas faire d'histoires.

Céline soupira et se renfonça dans le canapé, les bras croisés.

Trois minutes plus tard, Martina cria après le plus jeune des deux frères, Tommaso, lui intimant de faire attention lorsqu'il sautait dans la piscine. Une minute plus tard, elle ordonnait la même chose à son frère, Mattia. Puis à nouveau Tommaso.

— Comme s'ils allaient obéir, maugréa Céline en soufflant par le nez.

Moussa lâcha un petit rire.

Il prenait nettement mieux la situation qu'elle, qui peinait maintenant à suivre le film, tant le bruit l'incommodait et tant elle s'énervait.

Elle sursauta à un « TOMMASO » beuglé plus fort que les autres. Le reste du voisinage devait aussi entendre, mais Martina Mazerti ne paraissait pas s'en soucier. Comme Lorenzo Mazerti ne paraissait pas

se soucier de laisser sa femme gérer seule la situation, tandis qu'il continuait de discuter avec son collègue.

Céline sentit son cœur battre vite, ses muscles se raidir. Elle était tellement horripilée par la situation qu'elle avait envie de hurler, elle aussi.

Un cachet d'Alprazolam supplémentaire ne lui ferait pas de mal. Elle se leva pour prendre la direction de la cuisine quand un cri suraigu de plusieurs secondes l'arrêta.

Ce fut la fois de trop.

Céline fit demi-tour et traversa le salon, en direction de la fenêtre. Les trois adultes se tournèrent vers elle quand elle se retrouva à peine à deux mètres d'eux. Sans leur prêter attention, elle enjamba la fenêtre et sortit dans leur jardin.

Lorenzo se leva, la bouche entrouverte et les sourcils froncés.

— Céline ? osa Martina.

Mais Céline l'ignora. Tout comme elle ignora Lorenzo, et même Moussa qui l'appelait depuis leur salon. Céline contourna la terrasse et s'approcha de la piscine, où les deux enfants continuaient de jouer en criant, sans s'apercevoir qu'elle arrivait.

Son pouls cognait contre ses tempes et, pourtant, elle se sentait bien plus calme qu'elle ne l'avait été, assise sur son canapé.

Enfin, elle fut contre la piscine, qui lui arrivait sous l'aisselle. L'un de deux frères était proche de la paroi. Mattia ou Tommaso, peu lui importait. Il se tourna vers elle et, pour une fois, se tut.

Pour s'assurer qu'il en serait toujours ainsi, Céline lui agrippa le haut du crâne et lui enfonça la tête sous l'eau.

5

Céline

— Céline ?

Moussa lui saisit le bras et la secoua pour qu'elle revienne à elle.

Céline cligna des yeux. Elle était dans la cuisine, la boîte de médicaments dans les mains.

— Tu me fais quoi, là ?

— Hein ?

Elle était déstabilisée, ne comprenait pas ce qu'il se passait. Elle était sortie, avait marché jusqu'à la piscine et avait tenté de noyer le gamin des voisins.

— Je t'ai appelé quatre fois avant que tu répondes, t'es sûre que ça va ? s'inquiéta Moussa.

Céline se tourna vers lui. Ses sourcils s'étaient rejoints sur son front plissé.

— Je…

Elle secoua la tête.

— Je sais pas, je suis partie, hm…

— Partie ?

Moussa la tira jusqu'au canapé et la força à s'asseoir. Céline osa un regard vers la terrasse, où les voisins étaient toujours en train de manger – et de crier.

Avait-elle rêvé ? Elle avait eu l'impression d'écouter une voix qui lui avait dicté quoi faire ou, plutôt, suggéré de faire quelque chose, comme cela lui arrivait souvent.

Sauf que cette fois-ci, elle l'avait écoutée. Ou du moins l'avait-elle cru.

Un coude en appui sur son genou, elle reposa sa tête dans sa main en grimaçant.

— Tu as pris trop de médicaments ? Est-ce que je dois prévenir les pompiers ?

— Non, j'ai rien pris.

Elle secoua la tête pour reprendre contenance.

— Je n'ai rien pris, tout va bien, assura-t-elle à Moussa.

Allait-elle bien ? Que lui était-il arrivé ?

Elle n'avait jamais eu d'hallucinations. Si tant est qu'il s'agisse bien de ça. Était-elle somnambule, s'était-elle endormie sur le canapé, s'était-elle dirigée sans en avoir conscience jusqu'à la cuisine en rêvant ?

Un frisson la parcourut. Elle s'était imaginée noyant un enfant.

Pire, elle l'avait fait sans hésiter et avait même pris plaisir à le faire. Elle pouvait encore sentir cette sensation galvanisante de satisfaction qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait enfoncé sa petite tête mouillée sous l'eau.

Elle ne supportait pas leurs cris et pleurs quotidiens, mais de là à prendre plaisir à les faire souffrir ? Jusqu'à les tuer de sang-froid ?

— C'était quoi ? Une absence ? reprit Moussa qui s'était assis à côté d'elle, une main posée sur la cuisse.

— Non, mentit Céline. Une chute de tension, je pense. Je me suis sentie assez faible, j'ai eu quelques vertiges.

— Mais tu ne me répondais pas… Tu m'entendais, au moins ?

— Bien sûr. J'essayais juste de… me reprendre.

Elle se tourna vers lui et lui sourit pour le rassurer. Elle ne souhaitait pas qu'il s'inquiète et, plus encore, ne souhaitait pas continuer de parler de ce qu'il venait de se passer.

— Tu peux revenir en arrière ? J'ai dû louper des choses dans le film, changea-t-elle de sujet.

Moussa, les sourcils toujours froncés, hocha la tête et attrapa la télécommande. Céline se cala entre les coussins, sans cesser de jeter des coups d'œil à la fenêtre, derrière laquelle les trois adultes continuaient de manger et les deux enfants de jouer bruyamment dans la piscine, bien loin de la scène qu'elle venait de vivre.

6

La maîtresse

— Merci, mon grand.

Sophie accepta la pâquerette que Mattia lui tendait. Il portait son sweat Pat'Patrouille et ses boucles volaient au vent. Sophie lui sourit et il repartit en trottinant vers les autres enfants qui jouaient dans la cour.

— Il est vraiment adorable avec toi, commenta Lisa.

— Oui. Son petit frère aussi, d'ailleurs. Je le vois à chaque fois que la maman vient chercher Mattia. C'est incroyable à quel point ils se ressemblent et sont des copies conformes du papa.

— Ils n'ont que dix mois d'écart, cela dit…

Sa collègue lui jeta un regard entendu, puis appela un enfant qui tentait de voler la trottinette d'une fillette, avant de revenir à Sophie.

— Tu sais ce qu'on raconte sur leurs parents, d'ailleurs ?

Sophie se tourna vers Lisa.

Elle était nouvelle dans cette école, arrivée en remplacement pour cause de grossesse. Elle avait déjà entendu Lisa parler des parents d'élèves, toujours à sauter sur la moindre occasion de commérer. Sophie n'était pas trop intéressée par les ragots, mais elle souhaitait toutefois s'intégrer.

— Non, je ne sais pas, répondit-elle alors.

— Ils sont cin-glés, lâcha Lisa en articulant les deux syllabes du dernier mot.

Sophie fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Magalie, l'Atsem des moyens, elle vit dans leur rue et passe souvent devant chez eux. Presque à chaque fois, ça hurle à l'intérieur de la maison.

— Ça hurle ?

Lisa hocha la tête, sans quitter la cour des yeux. Sophie la soupçonna de faire ça pour se donner un côté dramatique, plus que pour réellement surveiller les enfants qui profitaient du soleil.

— Les parents hurlent ? Entre eux ou sur les enfants ? s'inquiéta-t-elle en recherchant Mattia du regard.

— Les parents hurlent entre eux, les parents hurlent sur les enfants, les enfants hurlent. Bref, ça fait que beugler tout le temps.

— Mattia est pourtant adorable ici, je ne l'ai jamais entendu crier une seule fois…

Elle le trouva enfin. Il s'était joint à une de ses camarades dans

l'un des bacs à sable et jouait paisiblement. Sophie songea à son frère, qui se montrait toujours tout aussi gentil quand elle le voyait.

— Tu penses qu'ils sont maltraités ?

Lisa haussa les épaules.

— Tous les enfants qui braillent ne le sont pas forcément. Certains sont juste casse-couilles.

Sophie se retint de commenter quoi que ce soit. Lisa et elle appartenaient à deux générations clairement différentes sur bien des points et Lisa représentait le cliché de la sienne, au grand désespoir de Sophie.

— Une bonne fessée n'a jamais fait de mal à quiconque, avait-elle une fois assuré.

— Tu as déjà frappé un élève ? s'était offusquée Sophie, les yeux écarquillés.

— Je ne l'ai pas frappé, je lui ai mis une fessée, nuance… Mais c'était il y a longtemps. Aujourd'hui, si un parent apprend que tu as puni son gosse parce qu'il a fait une connerie, tu as une chance sur deux de te retrouver au poste.

Sophie n'avait rien ajouté ; elle avait saisi qu'il était inutile de débattre de ce genre de choses avec sa collègue, et elle souhaitait que son séjour dans cette école se déroule le mieux possible.

— En tout cas, les Mazerti sont le parfait exemple des gamins qui savent se comporter comme des anges quelque part pour cacher le fait qu'ils sont de petits démons ailleurs, poursuivit Lisa.

De nombreux enfants avaient des comportements aux antipodes entre la maison et l'école. Des parents s'en plaignaient d'ailleurs souvent « mais comment faites-vous pour qu'il reste aussi calme avec vous ? ». Il était pourtant possible de l'expliquer. Parfois le cadre organisé de l'école pouvait aider, de même que certains enfants savaient qu'il était possible de tester plus de limites chez eux. Parfois un mal-être à la maison pour, à nouveau, de multiples raisons.

Comme des parents qui se hurlent dessus et hurlent sur les enfants.

— Ils ont dû être pourris gâtés petits et, maintenant, ils ne savent pas gérer leur frustration avec leurs parents.

— La notion de frustration n'est pas la même pour un adulte et un enfant de…

— Olala, tu vas pas te la jouer Montessori, non plus ? railla Lisa en grimaçant.

— Non, ce n'est… ça n'a rien à voir.

— Ils ont galéré à avoir le premier, reprit Lisa comme si Sophie ne l'avait pas interrompue, puis le second est arrivé dans la foulée, un peu en avance d'ailleurs, si je dis pas de conneries. La mère s'est arrêtée de travailler très tôt, car c'était une grossesse à risque.

Sa collègue prenait plaisir à raconter la vie des gens. Sophie aurait aimé mettre un terme à la conversation, mais Lisa ne lui en laissa pas la possibilité.

— Elle bossait dans la finance, au Lux. Très clairement le plus gros salaire du couple. Peut-être qu'ils ont des soucis d'argent maintenant, en plus.

— Hm hm… Au fait, tu sais à quelle heure commence la réunion avec le service technique qui doit intervenir dans nos classes pour…

— 16 h 30. Mais la mère Mazerti n'est pas la seule. La petite Ludivine, chez les moyens, tu vois ? Attends de savoir ce qu'on a sur le père…

Sophie n'écouta pas vraiment la suite.

Ce qu'elle avait appris sur les Mazerti l'inquiétait. Elle savait à quel point un foyer toxique, même sans violences physiques, pouvait être destructeur. Et, parfois, les conséquences étaient irréversibles.

7

Céline

Céline n'avait pas rendez-vous avec sa psychiatre avant la semaine à venir, mais ce qu'il s'était passé la veille la préoccupait. Elle avait mal dormi et restait agitée. Elle détestait ne pas comprendre ce qui avait pu lui arriver. Tout comme elle détestait le fait d'avoir pris plaisir à tuer un enfant dans son espèce de transe étrange. Certes, elle avait à plusieurs reprises dit à Moussa qu'elle avait envie qu'ils meurent, sur des coups de colère, lorsqu'elle se réveillait fatiguée à cause du bruit qu'ils faisaient, lorsqu'elle peinait à travailler à cause des cris de l'autre côté du mur. Mais elle ne l'avait jamais vraiment pensé. Ou, du moins, c'était ce qu'elle croyait.

Sa psychiatre la recontacta une heure après qu'elle lui eut envoyé un message.

— Vous avez demandé à ce que je vous rappelle, quelque chose ne va pas ?

— Bonjour, Dr Myavi. Je sais que nous sommes censées nous voir jeudi, mais vous m'aviez dit de vous contacter si j'en avais besoin, entre deux séances.

— Et vous avez bien fait. J'ai une dizaine de minutes avant mon prochain patient, nous pouvons discuter.

Céline chercha ses mots, en faisant les cent pas dans sa chambre. Elle avait préparé ce qu'elle allait dire au Dr Myavi, mais, maintenant qu'elle l'avait en ligne, elle peinait à articuler son raisonnement.

— J'ai eu une espèce d'hallucination, hier.

— Une hallucination ? C'est-à-dire ?

— Je me suis vue faire quelque chose, comme si ça m'avait été dicté par une voix, avoua-t-elle, imaginant l'image que ça pouvait donner d'elle.

— Une voix ? Vous avez entendu une voix ?

— Non, c'était… Vous savez, quand soudain vous vous dites « Et si là je donnais un coup de volant ? » « Et si là je poussais cette personne qui me bloque le passage dans un rayon au supermarché ? ».

« Et si je noyais un gamin ? »

Bien évidemment, elle garda pour elle ce dernier exemple. Elle préférait éviter de révéler ce qu'elle s'était imaginé faire.

— Ça ressemble à des pensées intrusives, répondit le Dr Myavi d'une voix calme. Beaucoup de personnes en ont. Et vu votre vécu, ça peut arriver. Ça ne me surprend pas. Mais ne vous en faites pas, ces pensées intrusives en restent à ce stade. Avez-vous pensé à vous faire

du mal ?

— Non.

Mais à un enfant, oui.

— Des symptômes physiques ? Maux de tête, vertiges, nausées ?

— Non, du tout.

— Avez-vous l'impression de voir des choses qui n'existent pas ?

Céline hésita. Elle croyait avoir vécu la scène, était-ce la même chose ?

— Non, préféra-t-elle répondre.

Ce n'était pas tout à fait un mensonge. En dehors de cet épisode, elle n'avait rien à déplorer.

— Ne vous en faites pas, alors. Ma prochaine patiente vient de sonner, nous pourrons en reparler jeudi si vous le souhaitez. N'hésitez pas à me rappeler au moindre problème, d'accord ?

Céline la remercia et raccrocha, songeuse.

S'agissait-il vraiment de pensées intrusives, comme les avait nommées le Dr Myavi ?

Elle passait devant la fenêtre de sa chambre quand du mouvement dans la rue attira son attention. Elle aperçut Jean-Louis se hâter hors de chez lui, une main en l'air, les sourcils froncés. Curieuse, Céline ouvrit discrètement de quelques centimètres pour entendre ce qu'il se déroulait dans la rue.

— Mais ça va pas ? s'égosilla-t-il en traversant. Qui t'a appris à faire ça ?

Céline se pencha légèrement pour voir l'un des deux frères sur le pas de la porte de ses voisins, qui venait de jeter un caillou sur la route.

Jean-Louis arriva devant le gamin et lui attrapa fermement le poignet, avant de le secouer.

— Tu sais que c'est interdit de faire des choses pareilles ? T'as pas vu que tu en envoyais sur les voitures ?

Le jeune garçon le fixa un instant, avant de se mettre à pleurer.

Céline pinça les lèvres. Certes, il fallait l'empêcher de continuer, mais de là à le faire ainsi ?

Mais qui était-elle pour le juger ?

— Ça ne sert à rien de pleurer, ce n'est pas ça qui va réparer les marques sur les voitures ! tonna Jean-Louis, visiblement insensible aux larmes de l'enfant. Où sont tes parents ?

— Mattia ?

Céline se pencha davantage afin de voir Martina sortir et se jeter sur son fils pour l'attirer vers elle.

— Ne le touchez pas ! s'exclama-t-elle en pointant un doigt en direction de Jean-Louis.

— Il jetait des cailloux sur les voitures pour les abimer !

Il exagérait un peu, bien que le résultat final fût le même.

— Et alors ? Vous croyez que ça vous autorise à lever la main sur mon fils ?

Les cris de Mattia ne cessaient pas et venaient se mêler à la joute verbale entre les deux adultes.

— Je n'ai pas levé la main sur lui, je l'ai juste empêché de continuer, puisque vous n'êtes pas capable de le faire vous-même !

— Je vous demande pardon ? s'étrangla Martina.

Elle fit rentrer Mattia à l'intérieur de la maison et s'approcha de Jean-Louis, un doigt pointé dans sa direction.

— Je vous préviens, si vous retouchez à l'un de mes deux enfants…

Sans rien ajouter, elle fit volte-face et claqua la porte derrière elle, après être entrée à son tour.

Céline observa Jean-Louis, les bras ballants, la veine sur son front visible d'où elle se tenait.

— Si elle ne s'occupe pas de ces sales gamins, je le ferai moi-même…, maugréa-t-il.

Il repartit chez lui, sans cesser de baragouiner. Il leva un instant les yeux en direction de la chambre de Céline, et cette dernière se baissa à la hâte, afin de ne pas être prise en pleine séance de voyeurisme. Ce ne fut qu'une fois que le grincement du portail lui assura le retour de Jean-Louis dans son jardin qu'elle se releva.

Mattia avait pleuré. Son vieux voisin avait-il réellement souhaité faire du mal à l'enfant des Mazerti ?

La gorge de Céline se noua.

Peut-être venait-elle finalement de se découvrir un point commun avec lui.

8

Emma

— Lieut… hm… Emma ?

La Capitaine Emma Cameron leva la tête alors que le sous-brigadier Alric pénétrait dans son bureau.

Comme les autres membres de la brigade, il avait du mal à passer à l'appellation Capitaine, après avoir appelé Emma Lieutenant pendant sept ans.

Elle sauvegarda le rapport qu'elle était en train de taper et invita son collègue à s'installer face à elle.

— On a fini l'interrogatoire de l'adjoint de la mairie qui avait été vu en train de discuter avec Élodie Malard.

— Et ?

— Et rien du tout. Il n'était pas présent à la mairie, mais il a pu fournir un alibi qu'on a fait vérifier.

Emma haussa un sourcil.

— Il prend des cours de karaté, et son sen– …

Le jeune homme chercha ses mots.

— Senseï, termina Emma pour lui. C'est son instructeur.

Alric se redressa et hocha la tête.

— Exactement. Il a confirmé à l'instant sa présence au téléphone et a proposé de nous envoyer les vidéos des caméras de surveillance de leur dojo.

— C'était donc juste un élu qui ne va pas bosser, soupira-t-elle.

— C'est ça.

— Le rapport a été transmis au procureur ?

Alric acquiesça, puis baissa les yeux vers le journal posé sur le bureau voisin.

— Ça n'avance pas, l'affaire Arthur Capelli ?

Emma s'appuya sur l'accoudoir de son fauteuil.

— J'en ai bien l'impression.

Cela faisait presque une semaine que les parents avaient signalé la disparition du petit Arthur. Il n'était pas rentré après les cours et, au bout d'une heure de retard, après avoir appelé le collège et reproduit le trajet qu'empruntait leur fils, ils avaient appelé la police.

Un commerçant confirmait avoir aperçu Arthur ce jour-là, écrasé sous son lourd cartable. Il le voyait régulièrement ; Arthur passait devant sa boutique de fleurs lorsqu'il réagençait sa devanture. Aucun autre témoignage ne permettait toutefois de savoir jusqu'où l'enfant avait marché.

Bien qu'Emma ne fût pas sur l'affaire, elle la suivait.

— Pauvre gosse, souffla Alric en passant une main dans ses cheveux.

Emma se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et fit un tour sur elle-même. Toutes les affaires qui concernaient les enfants la rendaient malade. Elle savait, en obtenant sa qualification d'OPJ, qu'elle serait amenée à en gérer. Par chance, elle n'en avait que peu dirigé et, par chance, la plupart avaient eu une issue heureuse.

Mais celle d'Arthur Capelli, au bout de six jours sans rien trouver, voyait ses chances de prendre le même chemin diminuer drastiquement.

— Tu as suivi ce qu'il se disait dans la presse ? demanda-t-elle à son collègue.

— Pas vraiment. Mais j'ai vu que ça titrait sur la responsabilité des parents.

— Ils le font à chaque fois. Ça fait vendre, c'est sensationnel, et comme ça arrive régulièrement que ce soit le cas…

— Je n'aime pas ces titres *putaclics*, maugréa le jeune homme.

Emma arqua un sourcil.

— Des titres putaquoi ?

Les joues d'Alric se teintèrent de rose et il se tortilla sur sa chaise, comme à chaque fois qu'il était gêné que sa supérieure ne comprenne pas un terme qu'il employait.

— Putaclics. C'est une expression qui s'utilise beaucoup sur les réseaux, genre YouTube. En gros, un titre potentiellement mensonger, exagéré pour attirer plus de monde.

Emma garda son sourcil levé alors qu'elle hochait la tête.

Elle pivota ensuite en direction de la fenêtre de son bureau. Il faisait chaud, le soleil se réverbérait sur la structure métallique de l'arrêt de bus devant le commissariat.

Les yeux fermés, elle réalisa qu'elle avait besoin de vacances. Mais celles-ci n'arriveraient pas avant le mois d'août.

— Capitaine ?

Elle ouvrit les yeux et pencha légèrement la tête vers Alric, pour lui faire comprendre qu'elle l'écoutait.

— Vous pensez qu'ils vont retrouver le môme ?

Emma resta muette. Elle n'avait pas la réponse. Elle ne l'avait jamais.

9

Céline

— Il lui a fait du mal ?

— Non… Enfin, je ne pense pas. Il lui a attrapé le poignet, assez fort même, mais je sais pas si le gamin a eu vraiment mal.

Moussa grimaça et réajusta ses oreillers.

— N'empêche que c'est assez moyen d'agir comme ça. Je n'apprécierais pas qu'un homme vienne serrer le bras de mon enfant, peu importe son comportement.

Céline se crispa une fraction de seconde à la mention de « son » enfant.

— Après, il lançait des cailloux sur les voitures…, contra Céline en tournant une page de son roman.

Moussa pivota vers elle.

— Nos enfants ne jetteront pas de cailloux.

Le sourire qu'il lui offrit tendit à nouveau Céline.

— T'en sais rien, se contenta-t-elle de dire pour cacher son malaise.

— Oh que si ! Car c'est nous qui les élèverons.

— C'est pas aussi simple que ça.

Elle devait mal masquer sa gêne, car Moussa se redressa et son expression changea.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, c'est juste que… rien.

— Céline, parle-moi. Tu sais que tu peux tout me dire.

Je te cache que je prends la pilule, car je ne suis pas prête à réessayer d'avoir un enfant. C'est d'ailleurs lié au fait que mon désir pour toi s'est amenuisé ces derniers temps et que j'ai un amant que je n'apprécie même pas. Et j'ai imaginé tuer notre petit voisin, j'ai carrément éprouvé plaisir à le noyer.

— J'ai juste un début de migraine.

— J'espère que c'est pas lié à ton malaise de l'autre jour… Tu prends correctement ton traitement ?

Céline ferma son livre, pour gagner du temps afin de réfléchir à ce qu'elle allait répondre.

— Est-ce que tu me trouves agressive ?

La question sembla décontenancer Moussa, dont les sourcils se haussèrent.

— Comment ça ?

— Eh bien…

Céline chercha ses mots. Elle n'avait pas prévu d'avoir cette conversation, mais peut-être que d'exprimer à voix haute ce qui la tourmentait l'aiderait à y voir plus clair.

— Tu sais, depuis que j'ai craqué au travail… Contre Max et…

— Tu étais en plein burn-out, Céline, la coupa Moussa d'une voix douce. Ça faisait des mois que tu subissais du harcèlement, sans parler de l'épreuve qu'on venait de traverser. Tu as craqué, certes violemment, mais jamais je ne te blâmerai. Ce connard n'a eu que ce qu'il méritait.

— Je me suis jetée sur lui et l'ai frappé au visage avec mon clavier. Il a eu le nez cassé et la pommette fêlée.

— Et tu as eu gain de cause aux prud'hommes. Les preuves du harcèlement qu'il te faisait subir étaient trop nombreuses. Si tu ne l'avais pas frappé, il n'est pas exclu, à force, que je m'en sois chargé.

Moussa tendit la main vers elle et lui caressa la joue, avant de repousser une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Pourquoi tu penses à ça ? C'est à cause de la scène avec Jean-Louis et Tommaso ?

— C'était Mattia, corrigea Céline comme si ça avait de l'importance. Et non, ce n'est pas pour ça, c'est…

Elle haussa les épaules. À nouveau, elle ne pouvait dire la vérité à Moussa. Comment la jugerait-il s'il savait qu'elle s'était vue noyer Mattia ? Il réaliserait peut-être qu'elle n'allait pas si bien qu'elle le prétendait. Il ne devait pas savoir.

— J'y ai repensé l'autre jour, c'est tout, éluda-t-elle en jouant distraitement avec la couture de la housse de couette. On en a parlé lors de ma dernière séance avec le Dr Myavi, et je me pose régulièrement des questions après nos entretiens, c'est normal.

Moussa fronça un sourcil.

— Elle dit que tu n'aurais pas dû réagir ainsi ?

— Non, du tout, elle m'aide juste à déchiffrer mes réactions, et j'y réfléchis après notre rendez-vous, continua-t-elle de mentir.

Moussa la fixa un instant et Céline craignit qu'il comprenne qu'elle ne lui disait pas la vérité et qu'il l'exige soudain. Elle feignit un bâillement et s'étira.

— Je suis fatiguée, j'ai pas mal de boulot qui m'attend demain…

— En tout cas, demain c'est le début des vacances, et tu sais que les Mazerti partent à chaque fois, tu vas avoir deux semaines où tu pourras dormir le matin, lui assura Moussa.

Il la prit dans ses bras et Céline dut retenir ses larmes. Cette étreinte lui faisait autant de bien que de mal. Car elle sentait l'amour de Moussa et son envie qu'elle aille mieux. Et sa culpabilité l'empêchait de profiter de ce moment.

Elle déglutit pour chasser la boule qui lui entravait la gorge,

murmura « bonne nuit » et se retourna pour tenter de trouver le sommeil.

Au bout de deux heures à se tourner et à se retourner, Céline dut se faire une raison. Elle se leva, en prenant garde de ne pas réveiller Moussa qui ronflait à ses côtés. Elle éteignit la télé devant laquelle il s'était endormi et quitta la chambre.

Après un passage dans la salle de bain pour récupérer son peignoir, elle descendit au rez-de-chaussée et se fit chauffer de l'eau. Quitte à ne pas trouver le sommeil, autant rentabiliser ce temps, plutôt que de patienter en vain dans son lit.

Céline se prépara un thé et ouvrit son ordinateur portable. Elle comptait prendre de l'avance sur son travail du lendemain, en préparant quelques publications qu'elle n'aurait qu'à programmer. Elle pourrait ainsi dormir plus tard.

Céline prit le temps de lire quelques articles sur la course. Une marque avait développé une nouvelle technologie pour ses semelles, un semi-marathon était organisé en Belgique, non loin de la frontière, et un magasin dédié au running allait ouvrir à Luxembourg-ville.

Au moment où elle se leva pour jeter son sachet de thé, ce qui ressembla à un cri de l'autre côté du mur la fit sursauter. Elle resta figée sur place, sa tasse dans une main, le sachet en train de goutter dans l'eau. Elle n'avait jamais entendu un cri pareil, et ce n'était pas faute d'avoir des voisins capables de donner de la voix. Elle se hâta vers la cloison mitoyenne et tendit l'oreille.

Des pleurs étouffés, une voix d'homme qui parlait vite. Elle ne comprenait pas ce qu'il se disait.

Puis un bruit de chute qui, à nouveau, entraîna un soubresaut de Céline. Elle renversa un peu de sa boisson qu'elle avait toujours en main.

Pour une fois, ce n'était pas des pleurs d'enfants. Le couple était de toute évidence en pleine dispute. Mais pourquoi ce bruit sourd ? Lorenzo Mazerti était-il capable de faire du mal à sa femme ? Cette dernière était petite et menue, elle la voyait difficilement être à l'origine de coups entraînant un tel fracas.

Des pleurs, à nouveau.

Céline soupira et retourna jusqu'à la cuisine. Malgré tout ce qu'elle ressentait, malgré toute sa rancœur à leur égard, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir de la peine pour eux.

Elle s'installa à table, sans cesser d'écouter ce qu'il se passait de l'autre côté. Si elle entendait appeler à l'aide, alors elle interviendrait. Mais si elle le faisait trop tard ? Et si Lorenzo craquait et s'en prenait à Martina ? Des cas de violences conjugales étaient bien trop fréquents et les fois où les voisins n'intervenaient pas également. Sauf qu'elle

ignorait ce qu'il se passait. Après tout, quel couple ne se disputait jamais ? Elle-même et Moussa avaient déjà élevé la voix plus qu'ils ne l'auraient réellement souhaité.

Elle but une gorgée de thé et se concentra sur son ordinateur, où Photoshop s'était lancé. Elle n'entendit plus rien de la nuit, jusqu'à près de 3 h du matin, lorsqu'elle repartit se coucher, en espérant qu'elle ne rêverait ni de cris ni d'enfants noyés.

10

L'homme

L'homme lâcha un long râle en voyant l'interview des parents. Cette mère en train de pleurer. Ce père qui s'était dans un premier temps voulu menaçant et qui était désormais implorant.

S'ils étaient venus récupérer leur fils au collège, alors ce dernier serait encore avec eux. Il fallait punir ces parents qui n'aimaient pas assez leurs enfants. Leur montrer que d'autres les aimeraient pour eux.

Il avait presque pris peur en voyant l'alerte enlèvement tourner à la télé. Ce genre d'alerte n'était pas lancée pour chaque disparition. Elle avait été diffusée trois jours, puis avait à son tour disparu des chaînes. Ce qui ne voulait pas dire que l'enfant n'était plus recherché. Il fallait attendre assez longtemps pour que la police et la famille cessent de le faire. Dans le cas d'un adulte, cela ne se passait pas forcément comme ça. Mais les enfants…

Tout le monde s'accordait là-dessus : les enfants étaient sacrés. Il ne fallait pas y toucher. Quelqu'un qui leur faisait du mal était une mauvaise personne.

Sauf que le mal pouvait prendre différentes formes.

Et cela, l'homme le savait.

Dix jours qu'il le gardait caché sous terre. Qu'il lui amenait toutes les quarante-huit heures un nouveau paquet de céréales. Il changeait à chaque fois, même si elles étaient toujours au chocolat. Quelques jours plus tôt, il avait commencé à se rapprocher de lui. Il ignorait si l'enfant lui accordait sa confiance ou s'il avait peur. Il aurait aimé lui faire comprendre qu'il ne voulait aucun mal.

Sauf que le mal pouvait prendre différentes formes.

Il était pour le moment assez serein. Il était loin de l'endroit où il avait récupéré l'enfant. Il savait qu'il ne devait pas agir trop près. Les battues et les chiens de la police pouvaient être efficaces. C'était pour cela qu'il avait parcouru tant de kilomètres pour trouver ce garçon.

Cependant, depuis deux jours, il voyait le champ des recherches s'élargir. Il était conscient que, même si la police recherchait dans l'entourage direct, elle tentait également de faire le lien avec d'autres affaires.

Il allait continuer à se montrer prudent. À suivre l'avancée de l'enquête.

Et s'il le fallait, et bien qu'il s'y fût déjà attaché, il en trouverait un autre et se débarrasserait de celui-ci.

Jusqu'à ce que lui se sente légitime de *le* rejoindre.

11

Céline

10 jours plus tard.

Céline soupira en entendant ses voisins rentrer le lundi soir. Comme à chaque vacances scolaires et week-end prolongé depuis qu'elle vivait à côté, ils partaient chez la mère de Martina, d'après ce que cette dernière avait expliqué un jour au téléphone, assez fort pour que Céline perçoive l'entièreté de la conversation depuis son bureau. Elle avait, à Noël, puis en février et maintenant pour les vacances de Pâques, profité de plusieurs jours au calme. Elle avait pu dormir le matin, ne pas s'imposer de casque anti-bruit la journée, ou encore éviter de s'énerver lorsqu'elle devait quitter le salon pour ne pas être proche d'eux quand ils utilisaient leur terrasse.

Elle regarda Lorenzo et l'un des garçons d'un œil distrait traverser leur jardin avec des valises, tandis qu'elle lisait, installée dans son canapé. Moussa s'activait en cuisine. Il devait bientôt partir en séminaire et souhaitait profiter de bons repas avant de s'en aller.

— Mais vous allez au resto pourtant, non ? lui avait un jour demandé Céline quand il lui avait parlé de ces derniers « bons repas » avant d'enchaîner une semaine de déplacement.

— Certes, mais c'est souvent fade. Et peu varié.

Elle avait appris à goûter de nouvelles saveurs à ses côtés et s'était faite à la diversité de sa cuisine ivoirienne. Elle considérait elle aussi qu'il s'agissait de son dernier bon repas avant qu'il ne revienne. Car si lui aimait faire à manger – cela avait toujours été une façon pour lui de prendre soin de ses proches et de leur démontrer son affection – ce n'était pas son cas. Elle ne supportait pas de perdre du temps en cuisine et avait tendance à manger la même chose à chaque repas. Il fallait que ça aille vite, que ça ne fasse pas trop de vaisselle et ne nécessite pas de faire trop de courses. Le partage des tâches au sein du couple s'était naturellement fait entre eux. Il cuisinait, elle faisait le ménage.

Depuis une semaine, donc, Céline avait pu vivre plus sereinement. Elle n'avait pas eu à prendre d'anxiolytiques – ses antidépresseurs avaient suffi –, n'avait pas ressenti le besoin de contacter Julien, avait même su profiter de temps avec Moussa.

Et, le plus important, elle n'avait pas été à nouveau assaillie par de nouvelles pensées intrusives.

Elle en avait discuté avec sa psychiatre et était ressortie du

cabinet assez peu convaincue par l'explication. D'après ce qu'elle avait compris, ce genre de pensée était censée rester à l'état de petite voix qui lui soufflait « et si… ». Sauf qu'elle s'était vue faire le fameux « et si », ce soir-là.

Céline avait menti au Dr Myavi. Elle ne voulait pas qu'elle s'imagine quoi que ce soit.

Elle avait toujours été en confiance avec elle. Elle lui avait même avoué tout ce qui concernait Julien et le bébé. Le Dr Myavi ne l'avait jamais jugée. Après tout, elle devait en voir d'autres. Et pire.

Mais admettre qu'on s'était imaginé noyer un enfant, et qu'on avait aimé ça, c'était au-delà de l'avouable.

Et, à présent que ses voisins étaient rentrés, elle craignait de voir son stress remonter en flèche et être à nouveau victime de ces pensées plus intrusives que ce qu'elles n'auraient dû être.

— Chérie ?

La voix de Moussa en provenance de la cuisine la ramena à la réalité. Et se tourna vers lui lorsqu'il entra dans le salon, et se figea en découvrant ce qu'il tenait dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

Céline resta immobile, les yeux rivés sur la petite boîte de pilules que Moussa avait brandie devant lui.

Pourquoi était-il allé dans ce tiroir ? Il n'allait *jamais* dans ce tiroir. Il ne prenait aucun médicament, si ce n'était sa Ventoline pour son asthme, qu'il gardait rangée dans sa table de chevet. En dehors de ça, rien, pas même un doliprane en cas de maux de tête.

Céline papillonna des cils et baissa les yeux, le temps de trouver ses mots. Son cœur battait vite, elle avait l'impression qu'il avait doublé de volume et ne tenait plus dans sa cage thoracique trop étriquée pour qu'il fonctionne correctement, tout comme ses poumons qui ne semblaient plus pouvoir inspirer assez d'air. Malgré sa vision qui se rétrécissait à mesure que la panique l'envahissait, elle avisa l'autre main de Moussa, et le sang qui gouttait sur le sol.

— Ton doigt…, souffla-t-elle.

— C'est rien, je me suis coupé et je cherchais un pansement dans ton tiroir à médicaments.

— Ils sont dans la salle de bain, répondit Céline d'une voix sourde.

Elle se leva, dans l'idée de monter à l'étage pour récupérer du désinfectant et de quoi panser Moussa. Or, ce dernier lui attrapa le bras quand elle passa à côté de lui. Avec douceur, sans lui faire mal. Céline vit le sang tacher son pull.

— C'est un nouveau traitement ? Pourquoi est-il caché ?

Ce fut là qu'elle réalisa que Moussa n'était pas fâché. Non, il était inquiet. Il n'envisageait même pas qu'il puisse s'agir de la pilule. Il

craignait juste qu'elle ait à prendre un nouveau traitement. Et sans doute qu'elle aille mal et que, peut-être, cela joue sur sa capacité à tomber enceinte.

Céline se félicita d'avoir pris la précaution de ne pas laisser l'emballage et la plaquette, malgré le fait que Moussa n'ouvre jamais ce tiroir. Il lui aurait été moins aisé d'affirmer :

— Oh ! c'est un somnifère, j'ai cassé le bouchon et ai préféré mettre les cachets dans cette petite boîte.

Elle força un sourire qu'elle espérait convaincant. Après tout, la boîte se trouvait avec les autres médicaments. Ce n'était pas comme s'il l'avait découverte dans un double fond d'un de ses tiroirs de bureau. Si la boîte était avec le reste, alors pourquoi se serait-il agi de quelque chose qu'elle souhaitait cacher ?

— Tu prends des somnifères ? s'enquit Moussa, sans se défaire de son air inquiet.

— De temps en temps. Rarement.

Elle huma le parfum qui lui parvenait de la cuisine en fermant les paupières.

— Ça sent bon, murmura-t-elle. Tu fais des bananes plantain sautées ou du…

— Est-ce que ça pourrait être lié à ton absence de l'autre jour ? insista Moussa en lui prenant cette fois la main.

— Ce n'était pas une absence.

— Mais tu as…

— Ce n'était pas une absence, répéta Céline d'un ton plus tranchant qu'elle l'aurait souhaité.

Elle récupéra la boîte.

— Ce n'est qu'un somnifère léger, que je n'utilise pour ainsi dire jamais. Ne t'inquiète pas, assura-t-elle après s'être radoucie.

Moussa la suivit dans la cuisine alors qu'elle rangeait la boîte au fond du tiroir, derrière les autres médicaments.

— Viens, je vais m'occuper de ton doigt, tu mets du sang partout et il faut désinfecter.

Pendant que Céline nettoyait et pansait la blessure de Moussa, elle réalisa qu'elle devait trouver un nouvel endroit où cacher sa pilule. Car il n'était pas exclu que Moussa, soucieux, vérifie régulièrement le nombre de petits cachets présents.

Céline se demanda un instant si cela n'avait pas été un signe. Si elle n'aurait pas dû profiter de l'occasion pour tout lui avouer. Elle chassa cependant bien vite cette idée de son esprit. Elle le savait, si Moussa découvrait la vérité, il la quitterait. Elle finirait bien par se sentir prête à avoir un enfant à nouveau et tous ses mensonges ne seraient alors plus qu'un mauvais souvenir.

12

Céline

— On se dépêche ! hurla Martina depuis le jardin.

Céline garda la gorgée de café qu'elle venait de prendre dans sa bouche, avant d'avaler en soupirant.

Elle jeta un œil par la fenêtre du salon et vit l'un des deux frères se hâter vers la maison, où sa mère et son frère devaient déjà l'attendre.

En apercevant la silhouette de sa voisine, Céline repensa à cette fameuse nuit au tout début des vacances, où elle avait entendu les deux adultes se disputer. Aurait-elle dû faire attention à Martina, vérifier si elle ne distinguait pas des marques sur son visage ou ses bras ? Peut-être aurait-elle dû aller sonner le lendemain matin avant qu'ils ne partent en vacances, prétextant avoir besoin d'un renseignement sur le passage des poubelles ? Des marques restaient-elles visibles après tant de jours passés ?

Céline secoua la tête et reprit une gorgée de café. Deux adultes qui s'engueulaient ne signifiait pas forcément que l'un des deux levait la main sur l'autre. Et si elle entendait tous les jours les enfants crier et pleurer, elle n'avait pas l'impression d'avoir déjà perçu quoi que ce soit qui indiquerait qu'ils étaient maltraités physiquement. Pour le reste, en revanche…

Au bout d'un mois dans la maison, elle avait parlé avec Abby, la seule de ses anciennes collègues avec laquelle elle avait gardé contact, lui demandant si elle devait faire quelque chose ou prévenir quelqu'un.

— Le souci, avait répondu Abby, c'est que tu ne sais jamais si tu vas aider des enfants ou risquer de faire exploser une famille déjà sur le fil du rasoir.

Alors Céline n'avait rien fait. Mais, bien plus agacée qu'inquiète, elle restait attentive quand elle entendait crier.

Toutefois, Céline ne monta pas dans son bureau tant que Martina ne fut pas rentrée. Elle voulait voir son visage. Aussi, quand elle entendit le portail s'ouvrir, elle s'installa à la table de la salle à manger, de façon à pouvoir jeter un œil.

Elle espérait être discrète, mais Martina dut se sentir observée, car elle tourna la tête dans sa direction en remontant la petite allée qui traversait son jardin. Céline leva la main pour la saluer et força un sourire. Sa voisine lui rendit un sourire tout autant forcé. Elle avait l'air épuisée, de gros cernes marquaient ses yeux. Était-ce pire que

d'habitude ? Céline n'aurait pu le dire. Mais au moins n'avait-elle pas vu de traces sur son visage, son cou ou ses bras.

Ce fut presque avec bonne conscience que Céline regagna son bureau pour attaquer sa journée de travail.

*

— N'hésite pas à mettre en avant la quantité d'avis positifs sur nos produits, rappela Corinne, la responsable marketing de la marque de boissons qui l'embauchait.

Céline se retint de dire qu'elle savait qu'au moins un tiers d'entre eux étaient faux, mais cela serait revenu à accuser son interlocutrice de tricheuse. Elle ravala la réplique cinglante qui lui brûlait les lèvres et répondit :

— Noté. J'ai programmé les trois prochains *reels* en collab avec influenceurs, comme leurs vidéos ont été validées.

— Parfait. N'oublie pas de mentionner que nous restons avec 100 % de collaborateurs et collaboratrices satisfaits !

À nouveau, Céline dut faire taire la petite voix dans sa tête qui lui soufflait de préciser à Corinne qu'il n'y avait rien d'étonnant à ça, vu les sommes dépensées pour les partenariats et le manque d'éthique des créateurs de contenus qui avaient été spécialement sélectionnés.

— Noté, répéta-t-elle alors.

Elle raccrocha en soupirant. Cet appel hebdomadaire la fatiguait à chaque fois. Si elle n'était pas elle-même moralement irréprochable, elle pouvait toujours se rassurer en pensant à cette fichue marque. Avec laquelle elle continuait quand même de travailler.

Du bruit en provenance de la rue la fit sursauter et elle oublia Corinne et ses conseils marketing.

Elle se hâta jusqu'à la fenêtre qui donnait du bon côté de la maison et découvrit Jean-Louis, leur container à poubelles dans une main, en train de le tirer en direction de chez lui. Céline ouvrit sa fenêtre à la hâte.

— Eh ! le héla-t-elle. Qu'est-ce que vous faites ?

Le vieux voisin leva la tête vers elle.

— Elle traîne sur le trottoir ! Si vous ne pouvez pas la ranger chez vous, je vais la ranger dans mon garage !

Il se retourna et repartit.

Céline descendit les marches quatre à quatre, enfila une paire de baskets comme elle put et se rua dehors.

— Mais vous ne pouvez pas embarquer notre poubelle !

Elle trottina et le rattrapa avant qu'il ne passe son portail. Elle agrippa la seconde poignée et tira le container vers elle, assez fort pour obliger Jean-Louis à lâcher la sienne.

— Si vous n'êtes pas capable d'appliquer le règlement de la voirie,

alors je…

— Je quoi ? éructa Céline. Vous voyez bien que nous n'avons pas de garage ou de jardin, il faut quoi pour vous faire plaisir, qu'on foute cette poubelle dans notre cuisine ?

— Ce n'est pas mon problème, il y a des règles, il faut les respecter.

Face à l'obstination et à l'incongruité de la scène, Céline perdit son sang-froid.

— Mais *qui* a dit qu'on ne pouvait pas avoir son putain de container sur le trottoir ? Vous l'avez sortie d'où, cette règle ? De votre trou du cul ?

Jean-Louis eut un léger sursaut choqué.

— Je ne fais que mon travail de citoyen et de voisin.

— Mais vous êtes complètement dérangé ! Vous êtes sûr que c'est votre femme qui a fait un AVC ?

Céline sut en prononçant ces mots qu'elle était allée trop loin. Mais elle n'en avait que faire. Elle était à bout de nerfs et cette nouvelle lubie dénuée de sens du vieil homme était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

Jean-Louis reposa sa main sur la poignée et Céline vit rouge. Elle abaissa son avant-bras violemment sur la main osseuse de son voisin, qui gémit de douleur en relâchant sa prise. Avant qu'il n'ait pu bouger davantage, Céline attrapa le couvercle du container et l'ouvrit avec rage dans la tête de Jean-Louis.

— Voilà, vous la vouliez, cette putain de poubelle !

Elle avait hurlé et se doutait que ses cris et l'agitation allaient attirer du monde, mais ne s'arrêta pas pour autant. Elle frappa à nouveau avec le couvercle, assez fort cette fois pour entendre un craquement sinistre. Jean-Louis porta ses mains à son nez, qui s'était mis à saigner.

— Vous êtes folle ! vociféra-t-il tandis que le sang gouttait sur le bitume.

— Retouchez une seule fois à ce qui m'appartient et je vous jure que je fais en sorte que vous terminiez dans cette poubelle et que vous ne puissiez plus en ressortir.

Céline sentait battre son cœur à l'intérieur de son crâne, son pouls résonnait contre ses tempes. Elle voulait faire souffrir son voisin, pour lui faire comprendre que ce n'était pas lui qui décidait.

— Ce n'est pas mon problème, il y a des règles, il faut les respecter.

Céline battit des paupières. Jean-Louis se tenait face à elle, son nez en parfait état, les sourcils froncés.

Elle resta bouche bée, le souffle coupé.

— Faites au moins en sorte de bien la coller à votre façade pour

qu'elle ne gêne pas, conclut Jean-Louis avant de faire demi-tour et de franchir son portail qu'il referma dans un grincement.

Céline n'avait toujours pas bougé. Ce ne fut que lorsqu'une voiture klaxonna qu'elle sortit de sa torpeur. Elle était au milieu de la route, immobile, sa poubelle dans la main. Honteuse, elle s'écarta et revint jusque chez elle. Elle rangea son container et, une fois rentrée, se laissa glisser le long de sa porte d'entrée.

Que lui arrivait-il ? C'était exactement comme l'autre soir, lorsqu'elle avait noyé Mattia. À nouveau, elle s'était vue avoir un accès de violence. Et, à nouveau, elle avait aimé ça.

Elle avait peur. Sentant la panique poindre, elle se releva, attrapa un nouvel anxiolytique dans la cuisine et envoya un message à Julien, lui demandant de venir dès qu'il pourrait.

*

Julien était arrivé en fin d'après-midi. En l'attendant, Céline n'avait cessé de tourner en rond, dans toutes les pièces de sa maison. Son comportement l'effrayait, bien qu'elle n'eût rien fait de mal. S'agissait-il vraiment de pensées intrusives ? Non, c'était impossible, elle vivait réellement la scène, ne se contentait pas de l'imaginer en se disant « et si… ».

À peine Julien avait-il franchi la porte qu'elle s'était jetée sur ses lèvres. Elle l'avait tiré dans le couloir, la cuisine et l'avait poussé dans le canapé.

Elle était désormais à califourchon sur lui. Il avait dû comprendre qu'elle ne souhaitait pas parler, car il n'avait pas prononcé le moindre mot. Céline retira son sweat et remarqua le désir dans le regard de Julien lorsqu'il découvrit qu'elle ne portait rien en dessous. Elle lui fit lever les bras afin de le déshabiller et l'embrassa à nouveau. Elle colla sa poitrine contre son torse et gémit quand il la serra contre lui. Il avait envie d'elle, elle le sentait et cela renforçait sa hâte. Elle s'écarta de lui pour lui retirer son pantalon.

— Putain !

À l'intonation de Julien, Céline comprit que quelque chose n'allait pas. Elle releva la tête, les mains toujours posées sur son entrejambe et se tourna en direction de la fenêtre pour suivre le regard de son amant.

Céline eut l'impression qu'on lui déversait un seau d'eau glacée sur le haut du crâne et qu'elle venait de perdre plusieurs degrés. Elle lâcha une exclamation étranglée et se jeta sur son sweat pour se cacher de la vue du gamin qui se tenait à la fenêtre, les yeux grands ouverts. Quand il croisa ceux de Céline, il plaça ses deux mains sur sa bouche et partit en courant.

Céline enfila son sweat et se précipita à la fenêtre, derrière

laquelle le garçon avait déjà disparu. Elle se retint de passer dehors pour le suivre.

Et faire quoi ? Pénétrer chez ses voisins, prendre le môme entre quatre yeux et lui faire promettre de ne jamais parler de ce qu'il avait vu ?

— Fait chier ! jura-t-elle en donnant un coup dans sa table.

— T'inquiète, il va s'en remettre, plaisanta Julien, il ne sait peut-être même pas que…

— Mais t'es con ou quoi ?

Céline le dévisageait alors qu'il riait presque en remettant son T-shirt.

— Quoi ?

— S'il répète à ses parents qu'il m'a vue avec toi et que ses parents en parlent à Moussa ?

Elle agrippa ses cheveux à la racine et se mit à faire les cent pas. Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Pour s'afficher ainsi ? Pour entamer une liaison ?

— Le gamin ne me connaît pas, il ne va pas aller…

— T'es blanc comme un cul, putain ! J'ai pas besoin de te faire un dessin pour te faire comprendre que ça te différencie nettement de Moussa ?

Julien s'approcha d'elle et l'attrapa par les épaules.

— Calme-toi, Céline. Tu surréagis, là.

Elle ferma les yeux pour ravaler sa colère.

« Vous surréagissez, Keman ».

Elle entendait encore son manager prononcer ces mots, à chaque fois qu'elle avait l'outrecuidance de montrer son désaccord ou de parler, ne serait-ce que 2 décibels plus fort que d'habitude.

— Va-t'en, Julien, murmura-t-elle, les paupières toujours closes.

Il n'ajouta rien. Quand elle entendit la porte d'entrée claquer, elle rouvrit les yeux.

Sans doute l'avait-elle vexé. Elle s'en fichait.

Elle posa sa paume sur sa poitrine et inspira profondément, cherchant à calmer son rythme cardiaque.

Elle avait merdé. Et maintenant, elle allait devoir trouver un moyen d'obliger son jeune voisin à ne jamais parler de ce qu'il avait vu dans son salon ce jour-là.

13

L'homme

Il avait failli paniquer.

Avait failli se faire prendre.

Mais il s'était repris et avait été jusqu'au bout de la préparation. Il avait pourtant hésité, connaissant les risques que cela pourrait lui faire encourir.

L'enfant était trop grand. Il devait le laisser partir.

Quand il lui avait annoncé qu'ils ne passeraient plus de temps ensemble, il avait remarqué la lueur d'espoir dans les yeux du garçon. Sans doute s'était-il imaginé pouvoir rentrer chez lui.

Mais à quoi bon ? Ses parents l'avaient déjà vraisemblablement oublié. Les parents passent vite à autre chose, il l'avait appris. Il aurait bien tenté de lui expliquer, mais il avait conscience que c'était vain.

Alors il avait préparé les lanières de cuir. Il y tenait.

Et il fallait qu'ils sachent, tous.

Il avait préparé la venue du suivant.

Il avait rangé et nettoyé la chambre, ignorant quand il arriverait. Il devait se tenir prêt, au cas où. Il le savait, on ignorait de quoi la vie serait faite et qui elle mettrait sur notre chemin.

14

Céline

Céline avait ignoré tous les appels et messages de Julien. Elle avait hésité à bloquer son numéro, mais une part d'elle-même ne voulait pas en arriver là.

Elle avait vu et revu le visage de l'enfant par la fenêtre, ses yeux grands ouverts rivés sur leurs corps à moitié nus. En avait-il parlé à ses parents ? Avait-il déjà oublié la scène ? Il devait savoir qu'il avait assisté à quelque chose auquel il n'aurait pas dû, sinon, il ne se serait pas enfui ainsi. Il n'était donc plus qu'une question de temps avant qu'il ne le mentionne à ses parents. Mais même s'il le faisait, ses parents choisiraient-ils d'en parler à Moussa ? Après tout, tout le monde ne se mêlait pas de la vie de ses voisins… Céline le faisait malgré elle, car les Mazerti partageaient avec elle une part de leur vie privée, contre son gré, plus qu'elle ne l'aurait souhaité.

Si elle apprenait que Martina trompait Lorenzo, irait-elle le lui dire ? Non, absolument pas. Ce n'étaient pas ses affaires, ils n'étaient pas amis. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle le fasse. Mais eux, agiraient-ils différemment ?

Et si le gamin en parlait un jour à Moussa ?

— Putain, Céline, tu dérailles, marmonna-t-elle en se frottant les yeux face à son ordinateur.

Elle savait qu'il n'y avait qu'une infime possibilité pour que l'évènement arrive aux oreilles de Moussa. Qu'elle se faisait des films.

Toutefois, cette possibilité, aussi minime soit-elle, l'avait empêchée de fermer l'œil de la nuit.

Avec le stress et la fatigue, Céline avait redouté un nouvel épisode, comme elle les appelait désormais ; elle avait abandonné le terme de pensée intrusive depuis qu'elle avait cassé le nez de Jean-Louis. Or, elle ne s'était pas revue tuer Mattia malgré sa peur qu'il parle.

Dire qu'elle n'avait pas envisagé d'aller le voir et lui faire un peu peur, afin de s'assurer qu'il ne parlerait jamais, aurait été mentir. Mais elle s'était abstenue jusque-là.

Il était exclu que Moussa apprenne ce qu'elle avait fait.

Il était exclu qu'il la quitte.

*

Après une nouvelle nuit à se tourner et à se retourner dans son lit, à écouter son époux ronfler, imperturbable, Céline avait pris une

décision. Elle allait se rendre chez les Mazerti, essayer d'apprendre si Martina savait quelque chose. Si ce n'était pas le cas, elle comptait bien trouver le moyen de parler avec Mattia. Elle arriverait sans doute à tourner en sa faveur ce qu'il avait vu, d'une façon ou d'une autre.

Elle avait filé à la zone commerciale voisine pour acheter un set de Playmobil – les enfants jouaient-ils toujours vraiment aux Playmobil ? –, puis avait patienté le reste de la journée jusqu'à entendre le portail, en fin d'après-midi, annonçant le retour des Mazerti à la maison.

Céline avala un anxiolytique et prit une profonde inspiration avant de sortir et de rejoindre la porte d'entrée voisine.

La main levée, le doigt prêt à appuyer sur la sonnette, elle resta immobile quelques instants. Elle s'était presque attendue à se faire interrompre par Jean-Louis qui, étonnamment, ne l'avait plus importunée depuis son dernier épisode.

Céline prit une grande bouffée d'air, souffla et pressa le bouton pour avertir de sa présence.

Elle croisa les bras, la boîte de jeu dans sa main gauche, et les serra fort contre sa poitrine, espérant masquer son agitation.

La porte s'ouvrit au bout de cinq secondes.

— Tommaso, finis ton goûter !

Céline sursauta lorsque Martina cria, la tête tournée en direction de la cuisine. Cette dernière revint ensuite à elle et arqua les sourcils en la découvrant sur le bas de sa porte.

— Céline ? Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Salut, Martina. Je, hm… je voulais savoir si Mattia était là ?

Martina fronça ses sourcils qui s'étaient trouvés haut sur son front deux secondes plus tôt.

— Mattia ? Pourquoi ?

Céline la trouva sur la défensive. Cela n'avait rien de surprenant : elle n'était ni de la famille ni une amie et demandait à voir son fils.

— J'ai reçu ça dans un kit de promotion en faisant mes courses et me suis dit que ça lui plairait, expliqua-t-elle en levant les Playmobil.

Martina baissa les yeux vers la boîte, la mâchoire serrée.

— C'est très gentil, je les lui donnerai.

Martina tendit la main pour les récupérer, mais Céline l'ignora.

— J'aimerais les lui offrir moi-même, ça me ferait plaisir.

Ce fut au tour de Martina de croiser les bras.

— Impossible. Il est malade.

Céline sut qu'elle mentait. Elle l'entendait à son intonation. Elle ne voulait pas la laisser voir son fils. Et, à nouveau, Céline n'y trouva rien d'étonnant.

— C'est qui, Maman ?

Tommaso apparut, forçant un passage entre l'encadrement de la

porte et la hanche de sa mère.

— Tom, reste à l'intérieur.

En baissant les yeux vers lui, Céline sut que c'était bien son grand frère qu'elle avait vu à sa fenêtre.

— Je voulais voir ton frère, lâcha-t-elle, entraînant une grimace désapprobatrice de Martina.

— Il est malade, il doit rester dans sa chambre, confirma le jeune garçon. C'est quoi ?

Il tendit la main pour tirer la boîte à son niveau.

— Des Playmobil. Pour toi et Mattia, répondit Martina d'un ton tranchant, avant que Céline ne puisse le faire.

Tommaso attrapa la boîte, lâcha un « merci » d'une petite voix et repartit aussi vite qu'il était arrivé.

— Merci, Céline, c'est très gentil de ta part, articula Martina en forçant un sourire. Je dois te laisser, je suis très fatiguée. Encore merci.

Et, avant que Céline n'ait eu la possibilité d'ajouter quoi que ce soit, Martina lui referma la porte au nez.

Elle resta un instant sans bouger, avant de repartir chez elle. Elle n'avait pas pu voir Mattia. Et avait acheté un kit Playmobil pour rien. Était-il vraiment malade ?

Si Mattia avait déjà raconté quelque chose, Martina aurait sauté sur l'occasion pour le lui dire. Il aurait été aisé de lâcher une telle bombe pour expliquer pourquoi elle ne voulait pas laisser Céline lui parler. Ou alors, c'était pour cette raison qu'elle ne l'avait pas fait. Qui aurait envie d'exposer son enfant à sa voisine exhibitionniste qui n'a aucune gêne pour s'adonner à des scènes de sexe à la vue d'un enfant de quatre ans ?

Alors qu'elle se préparait un thé, elle songea à Martina et à cette fameuse dispute. Ses cernes étaient marqués. Mais ils l'étaient toujours. Pas de traces visibles de coups ou de lutte.

— Arrête avec ça, souffla-t-elle en versant l'eau bouillonnante dans sa tasse.

Céline soupira en se massant les tempes, quand elle revit le visage de Mattia à la fenêtre.

Elle avait merdé et redoutait un peu plus chaque jour que cela la rattrape.

*

L'épisode suivant survint le soir même, pendant que Céline et Moussa dinaient dans la salle à manger, le son de la télévision en toile de fond. Il dura moins longtemps que les deux précédents.

Céline attendait dans sa voiture que Mattia sorte de l'école. Il était à la traîne derrière sa mère et son frère, et Céline en avait profité.

Elle avait passé la première et, le moteur grondant, avait foncé sur l'enfant.

Ce fut le craquement des os qui la ramena à elle presque dans un sursaut.

Elle était bien à table, sa fourchette en suspens entre son assiette et sa bouche, l'air chaud de la soirée caressant ses joues.

— Chérie, ça va ? À quoi tu réfléchis ?

Céline releva les yeux vers Moussa qui la fixait, sa tête penchée sur le côté.

— Hm… j'étais juste dans mes pensées.

— Vu ton sourire, ça avait l'air assez chouette.

Céline porta sa main libre à sa joue et constata qu'elle souriait bien.

Son expression changea aussitôt. Quelque chose clochait chez elle.

Elle reposa sa fourchette, but une gorgée d'eau qu'elle prit le temps d'avaler et avoua :

— Il faut que je te parle d'un truc.

Moussa avait dû comprendre à son intonation qu'il s'agissait d'un de ces moments où Céline avait besoin de sa totale attention. Il attrapa la télécommande pour couper la télé et Céline se tourna vers l'écran, patientant qu'il s'éteigne. Or, avant que Moussa n'ait appuyé sur le bouton, elle leva la main.

— Attends.

Moussa pivota à son tour pour voir ce qui l'avait fait l'interrompre.

— Monte le son, demanda Céline, sans lâcher la télé des yeux.

« … le corps était enterré depuis plusieurs jours. Les parents avaient déclaré la disparition du petit Arthur il y a près d'un mois ».

— Pauvre gosse…, souffla Moussa.

— T'as vu ? C'est pas trop loin de chez nous, commenta Céline.

— Effectivement…

« Au-delà de l'horreur d'une telle découverte, une particularité qui intrigue cependant les enquêteurs : ses pieds nus étaient brûlés. »

— Il faut vraiment être un monstre pour s'en prendre à un enfant…

Céline ne répondit pas. Son ventre se tordit : elle n'était plus tout à fait sûre de vouloir parler de ses épisodes à Moussa.

« Si cela inquiète les enquêteurs, c'est parce que cela n'est pas sans rappeler le mode opératoire de Xavier Lillard qui, dans les années

quatre-vingt-dix, avait enlevé, violé et tué presque une douzaine d'enfants avant d'être arrêté. Comme Lillard s'est suicidé en prison en 1997, la question demeure : s'agit-il d'une coïncidence, d'un imitateur ou d'un complice avec qui il aurait pu agir il y a trente ans ? »

Céline observa les plans filmés par un drone de la forêt où le corps avait été découvert.

Soudain, elle imagina son nom cité à la télé, après avoir été arrêtée pour le meurtre de Mattia.

Elle repoussa son assiette, désormais écœurée par l'odeur de la nourriture.

15

Emma

— Vous n'avez pas l'air surprise qu'on ait retrouvé le gamin mort.

La Capitaine Emma Cameron se tourna vers Alric, qui était assis sur le muret à l'extérieur du bâtiment et finissait sa cigarette.

— Tu devrais arrêter avec cette merde, tu sais.

Le jeune homme haussa les épaules et continua de la fixer, attendant une réponse qui ne venait pas.

Emma ajusta ses lunettes de soleil sur l'arête marquée de son nez.

— Non, je ne suis pas surprise. C'était l'issue la plus plausible, malheureusement.

— Vous connaissez l'affaire Lillard ?

Emma laissa échapper un petit rire.

— Plutôt, ouais, en tant que fille de flic dans la région.

— Votre père a bossé dessus ?

— Effectivement. Il a un temps participé aux recherches, ils avaient mobilisé pas mal de monde dans le coin. Il l'a suivie jusqu'au bout, comme beaucoup d'ailleurs. Surtout quand tu avais des enfants, j'imagine.

— Lillard avait plaidé coupable, c'est ça ?

Emma observa un instant son sous-brigadier. Il était jeune et curieux, mais l'affaire Arthur Capolli l'obsédait, sans doute car lui-même s'apprêtait à être papa.

— Oui. Il n'avait pas vraiment le choix, tout pointait vers lui. Un gamin avait réussi à s'échapper, c'est comme ça qu'on a pu lui mettre la main dessus.

Elle s'interrompit pour saluer deux collègues qui partaient en voiture.

— Je me rappelle encore le journal télévisé où ils avaient annoncé son « suicide » en prison

Elle mima des guillemets des doigts.

— Les violeurs et tueurs d'enfants ne sont aimés nulle part, commenta Alric. D'un côté comme de l'autre des barreaux. Et donc… vous pensez qu'on pourrait avoir un imitateur ? Que d'autres gamins seraient en danger ?

Emma ne répondit pas tout de suite. Elle regarda passer un groupe d'enfants, en route vers le centre aéré.

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que si le coup des pieds brûlés avait été dévoilé dans la presse, ce n'est pas le cas d'un autre détail qu'on a pu observer sur Arthur Capolli.

— Les bracelets en cuir autour des poignets ?

Emma hocha la tête.

— Ça aurait pu fuiter à l'époque, ou même depuis ? suggéra Alric. Ce serait pas la première fois. Si vous saviez toutes les vidéos sur Internet qui parlent de vieilles affaires et qui révèlent des choses que tout le monde ignorait à l'époque où elles ont eu lieu…

— Même sans ses vidéos, il y a toujours eu des passionnés de tueurs en série. Certains dont la fascination allait au-delà du centre d'intérêt morbide.

Le silence retomba entre eux, uniquement brisé par les piaillements d'oiseaux et le bruit lointain de la circulation.

— Et si c'était le même tueur qu'il y a trente ans ? osa Alric. Si on n'avait pas arrêté la bonne personne, que Lillard était innocent ? Quelqu'un aurait forcé un pauvre gars à avouer, puis se serait assuré une fois en taule qu'il ne parlerait jamais.

— J'y crois peu. Il pourrait y avoir d'autres explications. Et même si les techniques il y a trente ans n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui, on connaissait déjà l'ADN.

— Le mec aurait pu être piégé.

— Peu probable, mais…

— Mais pas impossible ?

Emma humecta ses lèvres gercées, asséchées par la chaleur.

— Pas impossible, non.

16

Céline

— On se voit dans trois jours. Ça ira ? Tu m'as l'air fatiguée, ces derniers temps…

Céline balaya la remarque de Moussa d'un revers de la main.

— Journées chargées, éluda-t-elle.

— Tu es certaine qu'il n'y a que ça ? On arrive à la date anniversaire et moi-même ça me travaille…

Bien sûr qu'elle aussi savait quelle date approchait. Elle haussa les épaules.

— C'était il y a deux ans, ça va maintenant.

C'était faux et tous les deux en avaient conscience. Moussa n'insista toutefois pas. Il lui attrapa tendrement le cou et embrassa sa joue.

— Prends du temps pour toi, le boulot n'est pas la priorité.

À nouveau, Céline acquiesça, puis le regarda monter en voiture et partir. Elle resta sur le pas de la porte quelques instants à profiter du soleil matinal sur sa peau. Le fait que la date anniversaire soit si proche avait-il un rapport avec ses épisodes ? Était-ce son esprit qui tentait de lui dire quelque chose ?

Céline perçut du mouvement derrière la haie de Jean-Louis, et elle préféra rentrer avant de devoir l'affronter. Il n'était pas venu lui rappeler ses fichues règles de bon voisinage depuis l'incident de la poubelle, sa nouvelle lubie ne tarderait pas à survenir et elle préférait être à l'intérieur quand cela se produirait.

Céline réalisa un peu plus tard dans la matinée à quel point elle avait menti.

Elle avait terminé de répondre aux commentaires sur les réseaux et s'était quelque peu perdue dans les publications, scrollant sans vraiment s'en rendre compte, jusqu'à tomber sur un de ses posts qu'elle détestait. Une phrase pseudo-psychologique et profonde, le genre qui peut parler à tout le monde tant elle est générique, à tel point que, lorsqu'on y réfléchissait, elle ne disait finalement pas grand-chose.

Sauf que celle-ci la frappa de plein fouet. Parce que celle-ci n'était pas si générique, tout compte fait.

Céline posa une main sur son ventre en pensant à ce qu'elle avait perdu et une larme roula sur sa joue.

Une interruption spontanée de grossesse à presque cinq mois

n'avait pas de sens. À quelques jours près, le fœtus aurait été viable. Mais non, il avait fallu qu'elle le perde juste avant.

Céline n'avait jamais cessé de culpabiliser. C'était elle qui était stressée, qui se laissait imposer le harcèlement de son manager. Elle qui n'avait pas été capable de protéger ce bébé.

La larme se transforma en pleurs. Son cœur s'était fendu en repensant aux mots qu'avait prononcés sa sage-femme après l'échographe qu'elle avait dû passer en urgence suite à ce sentiment qui s'était figé dans sa poitrine, ce matin-là. Elle n'avait pas pleuré. Pas tout de suite. Elle s'était tournée vers Moussa et s'était excusée. Il lui avait assuré qu'il ne lui en voulait pas. Qu'il ne lui en voudrait jamais. Pourtant, cette crainte ne l'avait pas quittée. C'est pourquoi elle avait menti quand il lui avait demandé si elle se sentait prête à réessayer.

Une vague d'angoisse la saisit. La chaleur s'empara de tout son corps, ses joues la brûlèrent. Elle descendit à la cuisine et avala un cachet à la hâte. C'était déjà le deuxième de la journée, et il n'était pas midi.

Elle épongea son front avec la serviette accrochée à côté de l'évier.

Si la tranquillité que lui offrait son travail à la maison lui plaisait, elle se sentit soudain très seule. Moussa n'était pas là et ne rentrerait pas avant plusieurs jours. Alors, elle attrapa son portable pro et tapa le numéro de Julien. Elle ne le laissa pas parler et lâcha, dès qu'il eut décroché :

— Une dernière fois. Ce soir.

*

Céline regrettait d'avoir contacté Julien. Mais elle ne voulait pas être seule. Elle avala un nouveau cachet, pour tenter de calmer sa nervosité qui lui faisait désormais trembler les mains.

Elle avait prévenu Julien : ce serait la dernière fois. Elle se le promettait. Après ce soir, elle supprimerait son numéro de téléphone et ferait comme s'il n'avait jamais existé.

Peut-être que cela lui ferait du bien, qu'elle pourrait ainsi marquer un nouveau départ. Peut-être que cela l'aiderait à enfin faire le deuil de sa fausse couche, de son burn-out et de la dépression qui la terrassait depuis. Peut-être qu'elle pourrait enfin s'autoriser à espérer.

À 19 h, en revanche, Julien n'était toujours pas arrivé.

Ni à 19 h 30.

Ni à 20 h.

Céline tenta de l'appeler, en vain. Elle lui envoya un message, qui demeura sans réponse, puis un deuxième.

Agacée, elle alla chercher une bouteille de vin et s'en servit un

verre. Elle commença à taper un troisième message, resta les doigts au-dessus du clavier, avant de complètement le supprimer.

Elle se servit un second verre. À peine à la moitié de celui-ci, sa tête commença à tourner. Son sang pulsait contre ses tempes. Elle saisit le verre et le vida d'une traite, avant de le reposer sur la table du salon dans un claquement, lui faisant craindre de le briser.

Ses oreilles bourdonnaient, sa respiration s'était faite rapide. Elle tenta de se lever, mais retomba lourdement dans le canapé. La pièce tournait autour d'elle, elle sentait la nausée malmener son estomac.

Il fallait qu'elle tienne debout, elle ne voulait pas vomir dans le salon. Au prix d'un effort qui lui parut colossal, elle parvint à se relever.

En s'appuyant contre le mur, elle commença à avancer. Mais elle tanguait. La pièce tournoyait bien trop vite autour d'elle. Ses forces l'abandonnèrent et ses jambes lâchèrent. Elle s'écroula sur le sol dans un bruit sourd, son crâne rencontrant brutalement le carrelage de la cuisine.

Céline gémit tandis que la douleur résonnait dans tout son corps. Le sol contre sa tempe était chaud et froid à la fois.

Elle crut distinguer un cri, suivi de pleurs. Céline ne sut s'ils étaient réels ou pas, si elle était en train de rêver ou d'halluciner.

Elle ferma les yeux, puis tout devint noir.

Les ténèbres l'engloutirent.

*

Céline grogna lorsque les rayons du soleil frappèrent son visage. Elle entrouvrit les paupières. Sa vue était trouble, mais elle réussit à reconnaître sa chambre.

Elle se tourna sur le côté, de façon à être dos à la fenêtre, dont les volets n'étaient pas fermés. Elle avait l'impression qu'on lui comprimait les tempes et que sa boîte crânienne allait finir par céder sous la pression. Elle se roula en boule et découvrit une large tache rouge sur son T-shirt blanc.

Dans un mouvement brusque qui lui arracha une plainte enrouée, elle se redressa dans son lit et tira sur son haut pour observer ce qui était, elle en était persuadée, du sang.

À qui appartenait ce sang ? S'était-elle blessée ?

Elle ferma les yeux et tenta de se rappeler ce qu'il s'était passé la veille.

Julien qui n'était pas venu, l'alcool et les médicaments, sa chute dans la cuisine… Elle porta une main sur le côté de son front, là où elle était tombée. Du sang séché s'effrita et termina sur ses cuisses. Elle se leva et s'observa dans le miroir ; elle faisait peur à voir.

Son visage était bouffi, son maquillage avait coulé et marquait

davantage ses cernes. Son teint était gris, cireux, elle semblait malade. Et elle s'était ouvert la tempe sur le carrelage.

Céline baissa les yeux vers le sang sur ses vêtements. Elle ne se souvenait de rien après s'être évanouie. Elle ne se rappelait pas être montée à l'étage et s'être couchée.

Et si Julien était finalement venu, l'avait trouvée par terre dans la cuisine et avait décidé de l'installer dans son lit ?

La nuque endolorie, elle descendit les escaliers, en prenant garde à chaque marche de ne pas tomber. Si les violents vertiges de la veille s'étaient calmés, Céline ne se sentait toutefois pas tout à fait elle-même, ses pas restaient hésitants.

Alors qu'elle pénétrait dans la cuisine et avisait la trace de sang sur le carrelage, elle perçut de l'agitation dehors. Elle jeta un œil à la fenêtre et vit plusieurs voitures de police stationnées, ainsi que des voisins sortis de chez eux. Jean-Louis, bien évidemment, était aux premières loges.

Céline eut à peine le temps de s'écarter de la fenêtre qu'il avait déjà tourné la tête en direction de sa maison. Elle ne voulait pas que quiconque voie l'état dans lequel elle se trouvait.

Toutefois, la curiosité l'emporta. Elle se hâta dans la salle de bain, se passa un coup d'eau fraîche sur le visage pour se réveiller et ôter au mieux les traces de mascara sur ses joues, changea de T-shirt et enfila une casquette.

Deux minutes plus tard, elle sortait de chez elle, des lunettes de soleil sur le nez, et s'approchait de sa voisine qui vivait au 31, deux maisons au-dessus de chez elle.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-elle d'une voix rauque, sans quitter des yeux les voitures de police et les officiers debout à côté.

— Apparemment, c'est les Mazerti, il y a eu un drame…

Céline se glaça sur place, malgré la chaleur du soleil sur sa peau. Avait-elle vu juste ? Martina était-elle une victime qu'elle aurait pu sauver si elle était intervenue ?

Elle se tourna vers sa voisine, pour l'inciter à en dire davantage.

— C'est l'un des deux petits. Mattia. Il a disparu.

17

L'homme

Il avait vu le petit garçon, à l'écart de l'immense aire de jeux.

Ils étaient si nombreux à courir partout. À jouer à la balançoire, grimper sur les structures représentant des forts en bois, glisser sur les toboggans.

Les adultes parlaient. Beaucoup de mères, quelques pères. Comme il s'agissait d'un espace réservé aux enfants, sans doute s'imaginaient-ils qu'une barrière invisible protégeait leur progéniture.

À tort.

Il avait paniqué, lorsque la police avait découvert le précédent. Ils n'avaient pas trouvé les autres. Il le savait, ils finiraient par le faire. Et peut-être comprendre. Et il pourrait alors partir. Mais pas avant d'avoir atteint le nombre nécessaire.

Il était venu avec un livre. S'était bien habillé. Il le savait, l'apparence permettait de tromper.

Il était donc resté un long moment sur un banc, à l'écart, jetant des coups d'œil discret à travers ses lunettes de soleil, sans lever la tête, prétendant être absorbé par sa lecture.

Jusque-là, il n'avait jamais opéré ainsi. Il avait toujours préparé avec soin le moment où il récupérerait un enfant. Il avait appliqué une méthode précise, méticuleuse.

Mais pas cette fois. Cette fois, il voulait sortir de ses habitudes. Peut-être un peu se détacher de *lui*.

Il l'avait vite repéré, s'éloignant régulièrement du champ de vision de sa mère, qui n'avait de cesse de le rappeler à l'ordre. Les avertissements s'étaient espacés, au fur et à mesure que le temps passait.

Alors il avait changé de banc, se plaçant dans un angle mort du groupe de parents inattentifs.

L'enfant était petit. Plus jeune que les autres. Il pourrait ainsi le garder plus longtemps. Qui sait, peut-être même cela leur permettrait-il de développer un lien spécial, lien qu'il n'avait jamais réussi à créer avec aucun jusque-là.

Il avait appelé l'enfant, qui ne s'était pas méfié un seul instant. Pourquoi l'aurait-il fait, alors qu'il avait face à lui un homme souriant, calme et bien habillé, qui lisait un livre tranquillement sur un banc ?

Après un regard à son T-shirt représentant un super héros, il lui avait proposé de lui montrer un appareil qui pourrait déterminer s'il avait des pouvoirs. Qu'il pouvait bien évidemment aller demander à sa

maman s'il avait le droit de le suivre, mais que s'il le faisait, ses copains voudraient sûrement venir et que cela risquait de tout gâcher. Sans doute manquerait-il l'occasion de découvrir qu'il n'était pas un enfant comme les autres.

Le garçon s'était montré intéressé, mais hésitant.

Alors l'homme lui avait dit que ce n'était pas grave, qu'il ne désirait pas l'obliger à faire quoi que ce soit. Qu'il attendrait de croiser à nouveau un enfant présentant un potentiel similaire au sien.

Et le garçon l'avait suivi.

Sans qu'il ait à le forcer, il lui avait emboîté le pas et était monté dans sa voiture.

Cela n'avait duré que quelques secondes.

Il ne fallait pas plus, pour que la vie bascule.

18

Céline

Céline s'était précipitée chez elle, pantelante. À peine la porte fermée derrière elle, elle retira sa casquette et s'en servit pour s'éventer. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, alors qu'une autre roulait le long de sa colonne vertébrale.

Elle se hâta jusqu'à la cuisine, attrapa un verre qu'elle remplit trop, puis but en renversant de l'eau sur le plan de travail et par terre. Elle s'essuya la bouche d'un revers de la main et se laissa tomber sur une chaise.

Mattia avait disparu.

Si la première idée qui lui était venue en tête avait été de penser qu'un des deux parents ait pu faire du mal à son fils, elle avait vite été chassée par une autre.

Et si c'était elle ?

Elle n'avait aucun souvenir de sa nuit, ne se rappelait plus rien entre le moment où elle s'était effondrée sur le sol et celui où elle s'était réveillée dans son lit. Avait-elle fini par passer à l'acte ? Toutes les fois où elle s'était vue faire du mal à Mattia étaient-elles des avertissements ?

Non, elle devait se ressaisir. Penser ainsi n'avait pas le moindre sens.

Alors pourquoi tout ça lui venait-il à l'esprit ?

Un haut-le-cœur la secoua lorsqu'elle avisa le sang par terre. Après un bref coup d'œil à la fenêtre, comme si un policier allait apparaître de l'autre côté des carreaux, elle attrapa le Sopalin sur la table et se dépêcha de tout éponger. D'une main tremblante, elle ouvrit le tiroir sous l'évier pour en sortir du vinaigre afin de finir de nettoyer.

Céline se releva et monta à l'étage, le cœur au bord des lèvres. Les mains peu assurées, elle ramassa le T-shirt dans lequel elle s'était réveillée, taché de sang.

Elle s'était blessé le front, elle s'était donc imaginé qu'il s'agissait du sien. Mais s'il n'en était rien ?

Son rythme cardiaque fit une embardée et sa vision se troubla. Elle s'agrippa au bord du lavabo et se laissa choir sur le tapis de la salle de bain, alors que de petits points noirs venaient lui brouiller la vue.

Pourquoi était-elle incapable de se rappeler sa nuit ? Elle prit une grande inspiration et revint jusqu'à sa chambre, à la recherche de son

portable. Il n'était pas sur sa table de nuit. Frénétiquement, les gestes brusques, elle retourna tous ses oreillers, secoua sa couette, jusqu'à ce que deux bruits de chute lui indiquent que ses téléphones étaient tombés de l'autre côté du lit.

Elle les récupéra par terre, s'approcha de la fenêtre et jeta un œil dans la rue, où les voisins étaient toujours amassés, malgré deux agents de police qui leur demandaient de se tenir à distance.

Craignant qu'ils la voient épier, elle s'écarta et tenta d'allumer son portable perso. Céline jura lorsque le petit logo de batterie vide clignota à l'écran. Elle attrapa le chargeur sur le côté du lit et le brancha, en s'y reprenant à deux fois. Quelques secondes plus tard, elle tapait à la hâte son code PIN pour le déverrouiller.

Elle ouvrit ses messages ; rien. Elle fit de même avec le pro ; rien. Aucune nouvelle de Moussa, aucune nouvelle de Julien.

La gorge nouée, elle ouvrit le dossier de photos.

— Putain, mais quelle conne !

Céline jeta ses téléphones sur son matelas. Que s'était-elle attendue à découvrir ? Un cliché d'elle-même en train de poser auprès du cadavre du petit Mazerti ?

Non, elle était remontée dans son lit après avoir fait un malaise à cause du mélange d'alcool et des médicaments et avait dormi jusque-là.

Jamais elle ne pourrait faire de mal à un enfant. Comment pouvait-elle seulement imaginer être responsable de la disparition de Mattia ?

Elle revint dans la salle de bain et attrapa le T-shirt taché. Elle aurait aimé être sûre, elle aurait aimé que son cœur ralentisse, que la peur d'entendre frapper à sa porte pour annoncer l'arrivée de policiers disparaisse, mais une part d'elle ne pouvait faire taire la petite voix.

La petite voix qui lui hurlait de se débarrasser de ce T-shirt.

19

Céline

Céline referma le réservoir à lessive, ajouta de l'adoucissant parfumé, puis du désinfectant pour le linge et lança la machine. Elle attendit que le tambour se remplisse et se mette à tourner, emportant son T-shirt dans sa course.

Cela suffirait-il à retirer tout le sang ? Cela retirait-il l'ADN ?

Tu ne sais même pas s'il y a un autre ADN que le tien !

Elle n'y connaissait rien. Ne valait-il pas mieux se débarrasser du vêtement ?

Non. Elle le voyait à chaque fois, dans chaque film, série ou livre qu'elle pouvait lire, tenter de se débarrasser de preuves ne fonctionnait jamais.

Elle tapa du plat de la main le dessus de sa machine à laver. Quelle preuve ? Elle n'avait rien fait.

Céline jura en espérant que le cachet qu'elle avait avalé deux minutes plus tôt ferait vite effet. Prendre des anxiolytiques après avoir abusé de ces médicaments et de l'alcool n'était pas l'idée du siècle, mais elle savait qu'elle ne supporterait pas la crise d'angoisse qu'elle s'efforçait de contenir comme elle pouvait.

« Mattia. Il a disparu. »

Et si sa voisine s'était trompée ? Comment aurait-elle pu être au courant ?

Mais oui, il ne pouvait s'agir que de ça. D'une erreur. Mattia n'avait pas disparu. D'ailleurs, elle allait finir par l'entendre crier d'une minute à l'autre. La police était présente pour tout autre chose, il ne pouvait en être autrement.

Elle remonta les marches de la cave, rejoignit le salon et se figea lorsqu'elle perçut les voix en provenance de la terrasse. La fenêtre était en oscillo-battant, elle pouvait donc parfaitement distinguer la conversation entre les flics présents et Lorenzo Mazerti.

Céline s'accroupit discrètement près du vaisselier. Elle voulait pouvoir écouter ce qu'ils se disaient, mais refusait de se faire prendre à espionner. La conversation devait être privée et Céline ne souhaitait pas qu'ils s'éloignent s'ils l'apercevaient ou ne rentrent chez eux, où elle ne pourrait plus rien entendre.

Elle se trouva bien ridicule, les genoux contre sa poitrine, coincée entre le mur et le meuble, telle une gamine souhaitant épier ce que des adultes voudraient se dire entre eux.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, assura une femme à la voix

rocailleuse. Vous augmentez grandement les chances en nous prévenant tout de suite.

Céline perçut un sanglot étouffé, de ceux qui restent coincés dans la gorge.

— Il faut retrouver mon fils, Capitaine. Ma femme, elle…

Lorenzo ne termina pas sa phrase, alors que les doigts de Céline se serraient autour de son pantalon, ses bras entourant ses jambes et les pressant contre sa poitrine.

Mattia avait donc bien disparu.

— Ma femme ne survivra pas à la perte d'un de nos enfants, reprit Lorenzo. On les a tant désirés, on les a… les…

Les pleurs de son voisin nouèrent le ventre de Céline. Elle percevait et comprenait la douleur de ce père démuni.

— Nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir, Monsieur Mazerti.

— Ils étaient juste… Ils étaient au parc ce matin, ils jouaient sur… les jeux et… comment ça a pu arriver ? Il faut nous le ramener.

— Nous mettrons tout en œuvre pour le retrouver, assura à nouveau la femme. Les patrouilles examinent en ce moment même le secteur, à la recherche de potentiels témoins.

Céline perdit le fil de leur conversation, alors qu'un poids s'envolait de ses épaules

Au parc.

Mattia avait disparu au parc. Elle se serait souvenue d'être allée au parc, d'avoir fait quelque chose à Mattia, puis être rentrée pour s'effondrer dans son lit. Elle pouvait effacer de sa mémoire un déplacement entre la cuisine et sa chambre, peut-être même sortir dans le jardin des voisins, mais pas un tel trajet.

Son portable vibrant sur le sol à côté d'elle la fit sursauter.

Un message de Moussa. Elle réalisa qu'il était presque 14 h et qu'elle ne lui avait pas encore donné de nouvelles. Ils avaient l'habitude de s'écrire le matin au réveil et il s'inquiétait qu'elle ne l'ait pas fait.

Céline tapa quelques phrases bateau, en expliquant qu'elle avait fait une violente insomnie et qu'elle avait préféré retirer son alarme, d'où son lever tardif. Elle se mordit l'intérieur des joues en lisant la réponse de Moussa.

« Ça va ? »

La réponse était non. Non, ça n'allait pas. Pas du tout, même.

Céline lâcha un petit cri lorsque la sonnette retentit.

Les mains moites, Céline déverrouilla la porte et l'ouvrit sur une femme et un homme. Elle, la quarantaine, dégageait une assurance et une forme de rudesse. Lui, plus jeune, se tenait quelque peu en retrait.

— Capitaine Cameron, se présenta la femme d'une voix rauque en

montrant une carte que Céline regarda à peine. Vous avez un moment ?

Céline hocha la tête, incapable de parler.

— Le fils de vos voisins a disparu ce matin. Auriez-vous remarqué quoi que ce soit ?

— Quoi, que…

Céline déglutit. La présence des deux policiers la mettait mal à l'aise. Elle voyait bien qu'ils jugeaient, avec son air fatigué et sa mauvaise haleine. Cela faisait-il d'elle une coupable ?

— Remarqué quoi ? bégaya-t-elle.

— Entendu ou vu quelque chose. Une personne rôdant, quelqu'un qui aurait pu surveiller la maison ou que sais-je.

Céline quitta des yeux la Capitaine et se concentra sur son collègue. Il lui semblait plus gentil, même si cela n'avait aucun sens. Toutefois, quand elle remarqua son regard se diriger vers sa tempe, elle frémit et défit ses cheveux de derrière son oreille, dans une vaine tentative de dissimuler sa blessure.

— Je n'ai rien vu, répondit-elle d'une voix peu assurée.

— Pas forcément aujourd'hui, même ces derniers jours, voire ces dernières semaines.

— Non, je… non, désolée.

— Vous vous êtes blessée ? interrogea la Capitaine, ses sourcils se fronçant légèrement.

— Oh heu… Oui, j'ai chuté hier.

La policière jeta un œil derrière Céline.

— Vous vivez seule ?

— Non, avec mon mari. Mais il n'est pas là actuellement, il est en déplacement. Pour son travail, ajouta-t-elle comme si cela avait une quelconque importance.

— Très bien. Voici mes coordonnées, conclut la Capitaine en lui tendant une carte. Si quoi que ce soit vous revient, n'hésitez pas. Tout peut être utile. Les premières heures sont cruciales, alors ne tardez pas si vous vous souvenez de quelque chose. Même ce qui pourrait vous sembler insignifiant.

Céline acquiesça et saisit la carte.

Alors qu'elle s'apprêtait à refermer la porte, le jeune policier se pencha en avant.

— Vous êtes sûre que tout va bien, madame ?

Céline bafouilla une espèce de « oui » qu'elle espéra convaincant et les salua.

Dès qu'elle eut verrouillé derrière elle, elle se laissa glisser contre le mur.

Les policiers l'avaient toujours mise mal à l'aise, comme s'ils arriveraient systématiquement à trouver quelque chose à lui

reprocher. Elle était du genre à paniquer lors de contrôles routiers, même si tous ses papiers étaient en règle, son contrôle technique fait et sa vitesse en dessous de celle autorisée.

Si elle parvenait à se sentir coupable même lorsqu'elle ne l'était pas, comment aurait-elle pu rester calme quand une part d'elle craignait de l'être ?

20

Emma

— Vous croyez que son mari la bat ?

— Hm ?

Emma releva la tête alors qu'elle s'apprêtait à remonter en voiture.

— La voisine. Elle était bizarre, non ?

— Elle l'était, oui.

— Vous avez vu sa marque ? Sur la tempe ?

Emma acquiesça et s'installa derrière le volant.

L'enquête en flagrance avait été lancée dès que la disparition avait été signalée. À environ deux heures de là où le jeune Arthur avait été retrouvé, une nouvelle disparition d'enfant les avait tout de suite alertés.

Emma s'était immédiatement rendue sur place avec Alric. Elle avait entendu de vive voix les faits relatés par la mère, qui était présente lors de l'enlèvement de son fils. Ses collègues prenaient en charge sa déposition complète. Même si son statut ne l'y obligeait pas, elle préférait s'occuper d'interroger le voisinage et les proches.

— Elle dit que son mari est en déplacement, mais peut-être qu'il était là hier ou même cette nuit, reprit Alric. La croûte sur sa tempe était toute fraîche.

— Peut-être.

— Elle avait l'air terrorisée, vous n'avez pas trouvé ?

Emma démarra, sortit de la place de stationnement et salua ses collègues.

— Son regard était fuyant, répondit-elle. Elle a pu réellement chuter. Ou tout autre chose.

Alric se tourna vers elle et Emma n'eut pas à quitter la route des yeux pour deviner son expression.

— Vous pensez qu'elle pourrait avoir quelque chose à voir avec la disparition du môme ?

— Je n'ai pas dit ça.

Emma gara la voiture sur le parking de l'aire de jeux en arrivant, où l'attendaient plusieurs collègues.

— Salut, Emma, la salua le commissaire William, un sexagénaire avec lequel elle avait déjà travaillé à plusieurs reprises et qui avait notamment été là en renfort localement dans différentes affaires.

Emma ne perdit pas de temps en banalités et observa la zone de l'aire où s'étaient trouvés Mattia et sa mère le matin même.

— Alors ?

— Alors rien. On n'a absolument rien trouvé, mais on s'en doutait.

— Des témoins, du monde présent ?

— Assez peu. Quelques parents, quelques gamins. Personne n'a remarqué quelque chose en particulier. Un père nous a dit qu'il avait vu un homme en train de lire, assis sur un banc, mais c'est tout.

— J'imagine que la description du type a été faite dans sa déposition ? Tu as vu la mère ?

— Oui, et oui, au poste quand elle et son mari ont déboulé. Elle pleurait, peinait à terminer ses phrases et était assez incohérente.

Emma mit sa main en visière et observa autour d'elle. L'aire de jeux était immense. Un parcours de santé partait sur le côté, des espaces pour pique-niquer, des terrains de basket et de foot.

— Pas étonnant, vu la situation, finit-elle par répondre. Des gens qui l'ont vue, elle ?

— Deux femmes, oui. Pourquoi, vous pensez qu'elle pourrait mentir ?

Alric se tourna vers elle, un sourcil arqué.

— Il est trop tôt pour l'affirmer.

Emma s'écarta.

— Elle dit qu'elle était installée là, indiqua William en désignant une table de pique-nique.

— Elle a expliqué pourquoi elle n'était pas venue avec son autre fils ?

— Une histoire de gamin malade, je n'ai pas tout compris.

Emma adressa un regard à Alric qui acquiesça, comprenant le message : il devrait se renseigner à ce sujet. Elle fit quelques pas, cherchant les possibles angles morts. Des arbres cachaient la vue, tout comme certaines infrastructures. Sans parler d'un cabanon avec des WC, accolé au parking. Quelqu'un aurait pu aisément embarquer un gamin par-là.

Sans que la mère s'en rende compte ?

Emma secoua la tête. Elle avait appris avec le temps à ne pas juger. Ou, du moins, à tenter de le faire. Elle savait à quel point un enlèvement pouvait aller vite. Comment, en quelques secondes, tout pouvait se jouer. Accabler les parents ne servait à rien. Eux aussi étaient victimes.

Mais elle avait aussi appris avec le temps qu'ils ne l'étaient finalement pas toujours.

21

Céline

Elle était assise sur un banc, le soleil se reflétant sur les bandes réfléchissantes de son short vert pin. Les bras croisés, patientant que Mattia s'éloigne suffisamment de sa mère. Et, quand enfin il l'avait fait, elle s'était approchée, lui avait expliqué qu'elle avait un cadeau pour lui, un nouveau set de Playmobil et qu'elle voulait le lui offrir. Juste à lui, car elle savait que son frère l'avait récupéré la dernière fois. Et que ce n'était pas juste. Alors Mattia l'avait suivie. Et une fois à l'abri des regards, elle avait serré son petit cou entre ses mains, jusqu'à ce que la vie quitte son corps agité de spasmes. Elle l'avait jeté dans le coffre de sa voiture et avait roulé, s'enfonçant dans les bois, jusqu'à trouver un endroit adéquat. Elle avait creusé à mains nues ; elle n'avait pas prémédité ce qu'elle avait fait, elle ne s'était pas préparée. Une fois le trou assez profond, elle avait déposé le corps de Mattia au fond et avait repoussé la terre et les feuilles. Un soubresaut l'avait agitée au moment où elle avait recouvert son visage. Avait-elle vu ses yeux se rouvrir ? Elle s'était hâtée de terminer. Mais en revenant à sa voiture, ses muscles affaiblis par l'effort ne l'avaient plus soutenue et elle avait chuté sur le côté, se cognant la tête. Elle avait essuyé le sang sur son T-shirt et était repartie.

Céline se réveilla en sursaut. Elle était en nage, sa tête la faisait souffrir et une nausée lui rendait la bouche pâteuse.

Elle repoussa ses cheveux humides de son front moite.

Elle était troublée, agitée, elle avait même dû reprendre un cachet avant de se coucher après que les deux policiers étaient venus l'interroger. Et, alors qu'elle avait fini par s'endormir en réalisant qu'elle n'avait finalement aucune raison de s'inquiéter de ce qu'elle avait pu faire la nuit dernière, ce cauchemar la réveillait, son cœur martelant sa poitrine.

Non, il était normal d'être perturbée quand un enfant disparaissait. Cela ne voulait rien dire, son esprit lui jouait des tours. Elle se serait souvenue d'être montée en voiture et avoir enterré un gamin après l'avoir tué.

Elle se leva, ses vêtements lui collant à la peau. Une fois changée, elle voulut les jeter dans son bac à linge sale, qui était resté à la cave. Céline se souvint alors de sa lessive lancée plus tôt. Après un arrêt par sa cuisine pour boire un grand verre d'eau, dans l'espoir de chasser cette boule qui prenait de plus en plus de place dans sa gorge, elle descendit au sous-sol. Elle ouvrit la machine, bien décidée à se

débarrasser du T-shirt qu'elle avait lavé. Même propre, il lui rappelait qu'elle n'était pas sûre de son innocence. Cependant, une fois le hublot ouvert, elle remarqua que ce T-shirt n'était pas le seul vêtement présent. Pourtant, il lui semblait bien que la machine était vide, lorsqu'elle l'y avait déposé. Elle en sortit un short.

Vert pin, avec des bandes réfléchissantes.

Céline s'appuya contre le mur. Sa tête tournait et, à nouveau, elle vit trouble et des fourmillements s'emparèrent de ses mains.

Elle était allée courir avant-hier. Elle avait dû jeter ses tenues de sport dans la machine après sa douche, comme elle le faisait plusieurs fois par semaine.

Elle laissa tomber ses vêtements sur le sol et remonta jusqu'à l'entrée. Ses chaussures de course étaient là. Elles ne présentaient pas plus de terre qu'à l'accoutumée.

Où étaient ses clefs de voiture ? Céline fouilla la petite corbeille présente sur le meuble d'entrée et les y trouva. Les avait-elle jetées là après être rentrée le matin même ? Son cœur battant la chamade, elle ouvrit la porte et se hâta jusqu'à sa voiture. Après un regard dans la rue pour s'assurer que personne ne l'observait, elle se baissa et détailla les pneus. Rien à signaler.

Elle contourna sa voiture et, après s'être à nouveau assurée que personne ne l'épiait, elle activa le coffre. Sa respiration s'arrêta jusqu'à ce qu'il soit complètement ouvert.

Vide.

Céline déglutit, se trouvant soudain parfaitement stupide. À quoi s'était-elle attendue ? À découvrir Mattia ? Elle s'empressa de refermer et de rentrer chez elle.

Son téléphone qui sonna à ce moment-là interrompit temporairement son agitation. Elle décrocha en avisant la photo de Moussa sur l'écran.

— Chérie, tout va bien ? Je viens d'apprendre ce qu'il s'était passé.

Céline resta silencieuse, sa main crispée sur son portable.

— Chérie ?

— Oui oui, pardon, répondit Céline en sortant de sa torpeur.

— Aux infos, ils diffusent l'alerte enlèvement qui a été lancée.

— Oh… okay.

— Tu as vu ou entendu quelque chose ?

— Non, rien. De toute façon, ça s'est passé au parc et…

Céline s'interrompit. Était-ce l'un de deux policiers qui lui avait révélé ça ? Sa voisine du 31 ? Non, elle n'en avait pas le souvenir. Il ne s'agissait que de son rêve, ce n'était pas la réalité, Mattia n'avait pas été enlevé au parc.

— Oui, ils l'ont dit et ont appelé à contacter les autorités si on se

trouvait à proximité de l'aire de jeux.

Le cœur de Céline chuta au milieu de ses organes.

— Que… quoi ?

— Ben, si quelqu'un a des informations… il y a toujours du monde près du parc et des terrains et…

Céline n'écoutait plus. Mattia avait donc bien été enlevé là-bas.

Comme dans son rêve.

Non, il devait s'agir d'une coïncidence. À moins qu'ils en aient parlé avec Lorenzo sur la terrasse ? Cela expliquerait son cauchemar.

Elle posa à plat sa main libre sur son plexus et le pressa fort, dans l'espoir d'empêcher sa crise d'angoisse de démarrer et de la faire davantage plonger.

— Tu veux que je rentre plus tôt ? proposa Moussa. Je me dis que peut-être tu fais le lien avec ce qu'on a vécu.

— On a perdu un bébé qui n'est jamais né. Pas un enfant de quatre ans.

Céline aurait pu sentir Moussa se raidir à l'autre bout du fil. Elle regretta instantanément ses mots, mais ne parvint pas à s'excuser.

— On reste des parents qui avons perdu un enfant.

Le ton de Moussa s'était durci, toutefois Céline percevait la douceur qu'il s'efforçait de garder.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je rentre ? Je peux m'arranger avec le boulot sans problème.

— Ça ira, ne t'inquiète pas.

— Sûre ?

— Sûre.

À peine Moussa eut-il raccroché que Céline fondit en larmes. Elle se laissa choir sur le sol, son dos glissant contre la colonne de la cuisine.

La douleur de la perte et du deuil venait de s'ajouter à la multitude d'émotions qu'elle ne parvenait plus à gérer depuis la veille. Ou peut-être était-elle déjà là. Elle aurait voulu prendre un nouveau cachet et se coucher, toutefois une part d'elle tenait bon malgré tout et lui rappelait qu'une surdose de médicaments n'arrangerait rien.

Mais au moins ne penserait-elle plus, au moins cela calmerait-il la tempête qui faisait rage dans sa tête et dans son cœur. Alors qu'un vertige la prenait, elle s'allongea sur le carrelage frais et prit un moment pour reprendre une respiration normale.

Elle se sentait ridicule de s'inquiéter ainsi. Comment son esprit pouvait-il envisager ainsi d'avoir quelque chose à voir avec la disparition de Mattia ?

Elle devait s'assurer qu'elle était allée directement de sa cuisine jusqu'à sa chambre cette nuit, pour annihiler l'once de doute qui persistait. La possibilité que Julien soit arrivé plus tard et qu'elle ne

s'en souvienne pas lui revint. Pourquoi n'avait-il toujours pas répondu à ses messages ?

Précautionneusement, Céline se redressa et récupéra son portable professionnel. Elle ignora les messages des partenaires de la marque et toutes les notifications des réseaux sociaux dont elle devait s'occuper et lança la numérotation. Elle tomba directement sur la messagerie.

— Putain !

Peu importait que Julien l'ignore, Céline irait chercher les réponses dont elle avait besoin. Elle attrapa ses clefs de voiture et quitta sa maison.

Le trajet jusque chez Julien ne durait pas longtemps, aussi arriva-t-elle rapidement. Elle avait dû redoubler de vigilance au volant, consciente qu'elle n'était pas dans son état normal et que son attention s'en voyait diminuée. Une fois sa voiture stationnée sur le petit parking du supermarché en face de chez Julien, elle marcha jusqu'au portail blanc. Après un regard autour d'elle, elle le poussa dans un grincement qui lui arracha une grimace. Elle se sentait épiée et eut l'impression que le couinement aigu attirait davantage l'attention sur elle.

Céline sonna.

Puis frappa à la porte.

Sonna à nouveau.

Patienta.

Sonna, encore.

Elle tendit l'oreille. Aucun son, pas le moindre aboiement. Julien était-il sorti courir ou se promener ? Elle contourna la maison, là où se trouvait le garage. La voiture n'était pas là. Céline fronça les sourcils en avisant les fenêtres à l'arrière de la bâtisse : tous les volets étaient fermés.

— Il est parti hier.

Céline sursauta et fit volte-face, pour découvrir la vieille voisine de Julien.

— Oh, pardon, je vous ai fait peur ! s'amusa-t-elle, en appui sur une canne qui aurait bien mérité d'être changée.

— Vous… vous savez où il est allé ? interrogea Céline en forçant un sourire et en prenant une attitude qu'elle espérait décontractée.

— Aucune idée. Il a pris Juno et est parti. Je n'ai pas même eu le temps de lui proposer de récupérer ses colis s'il en recevait durant son absence.

Céline la remercia et retourna à sa voiture. Elle tenta une nouvelle fois d'appeler Julien, en vain. Elle jeta son portable sur le siège passager et appuya l'arrière de son crâne contre le repose-tête.

Mattia avait disparu, Julien n'était plus là.

Un jeune homme passa avec un landau à côté de sa voiture et Céline réalisa que la douleur liée à son deuil, elle, était en revanche toujours bien présente.

22

L'homme

L'homme se gara sur le parking du magasin en soupirant.

Il détestait aller faire les courses. Détestait celles et ceux qui traînaient dans les rayons, comme s'ils se promenaient, détestaient les caddies laissés en plein milieu du passage, détestaient les vieux carrelages, les prix écrits en gros pour attirer l'attention.

Mais il n'avait pas le choix. Il devait se nourrir, lui, et surtout trouver de quoi alimenter le garçon.

Il refusait de manger. Il avait tenté différents aliments, mais aucun ne semblait trouver grâce à ses yeux. Il n'avait de cesse de pleurer, d'appeler ses parents. Il avait accepté de boire du jus de pommes, au moins s'hydratait-il et ingurgitait-il un peu de sucre, mais, l'homme le savait, ce n'était pas suffisant.

Il lui avait proposé différentes céréales, celles qui lui restaient de son prédécesseur. Non. Il ne les aimait pas. N'en voulait pas. Souhaitait rentrer chez lui. Réclamait sa mère, sa chambre, son lit et un certain « Chase ». L'homme avait fini par comprendre qu'il s'agissait du personnage principal d'un dessin animé.

Le bruit assourdissant des bips en caisse et du brouhaha des clients l'agressa dès qu'il entra. Il avait choisi un grand magasin, espérant qu'il aurait plus de choix dans les différents gâteaux. Tous les enfants aimaient les gâteaux, il finirait bien par trouver une marque qui plairait au garçon.

Il passa devant le rayon multimédia. Et s'il lui achetait une petite télé ? Il pourrait lui diffuser son dessin animé préféré, comme il le réclamait. Peut-être cela le calmerait-il ?

L'homme s'engouffra dans une allée, jusqu'à atteindre le fond, où les téléviseurs étaient exposés. Tous les voir ainsi, avec la même chaîne d'information qui tournait en boucle, lui donna presque le tournis, tant il y avait d'écrans. Il se concentra sur l'un d'eux, un plus petit qu'il pourrait facilement installer dans la chambre.

Une femme apparut en pleurs à l'écran, alors qu'un bandeau défilait. Il s'agissait de Martina Mazerti, la mère de Mattia Mazerti, qui avait disparu le matin même.

L'homme se raidit, et plus aucun son ne lui parvint.

C'était là, écrit noir sur blanc : ils pensaient que cette disparition et celle d'Arthur Capolli étaient liées et que cela les aiderait à trouver le coupable.

23

Emma

— Mais quelle bande d'abrutis !

Emma claqua sa portière d'un coup sec une fois qu'Alric lui eut montré le titre balancé par une chaîne d'infos.

— « Un tueur en série d'enfants dans la nature », relut-elle avant de rendre son portable au sous-brigadier.

— C'est des titres putaclics, grimaça son collègue en haussant les épaules, vous savez des titres qui…

— J'ai retenu, le coupa Emma, en s'approchant de la maison des Mazerti. Ce genre de connerie, c'est pas bon. On n'a encore rien qui permettrait de valider le lien entre les deux affaires. Les deux gamins n'ont pas le même âge et…

— Mais la même origine, l'interrompit à son tour Alric en pointant le nom sur la boîte aux lettres.

Emma releva ses lunettes de soleil qu'elle plaça sur le haut de son crâne.

— Deux noms à consonance italienne, Capolli et Mazerti.

— Il y a de nombreux descendants d'immigrés italiens dans la région.

— Vous pensez que ce n'est qu'un hasard, alors ?

— On n'en sait rien pour le moment.

Elle frappa à la porte, qui s'ouvrit quelques secondes plus tard sur Lorenzo Mazerti. Ses traits étaient tirés et il semblait agité. Il s'écarta pour les laisser entrer.

— Vous avez du nouveau ?

— Pas encore, non. Est-ce que votre femme est disponible ? J'aimerais lui poser quelques questions.

— Elle s'est allongée, elle ne se sentait pas bien et…

— Pourriez-vous lui dire de venir ?

— Mais elle ne se sentait pas bien, répéta le père de Mattia, et…

— C'est important.

Emma se tenait droite, les bras le long du corps, son poing gauche dans sa main droite. Elle savait l'image qu'elle pouvait renvoyer dès qu'elle croisait les bras et avait pris l'habitude de se tenir plutôt ainsi.

— J'arrive.

Elle hocha la tête et fit quelques pas dans le salon, en attendant que Lorenzo Mazerti revienne avec sa femme.

— Ils ont vraiment la même tête, fit remarquer Alric.

Emma se retourna et le rejoignit, tandis qu'il observait des photos

dans un cadre accroché au mur. De nombreux clichés représentaient la famille, et notamment les deux enfants.

— Ils ont peu d'écart, il me semble.

— Dix mois, oui. Il est où d'ailleurs, son frère ?

— Chez sa grand-mère, répondit Emma.

— Ce matin, vous avez demandé pourquoi il n'était pas au parc, est-ce que vous…

Alric ne termina pas sa phrase, interrompu par l'arrivée des Mazerti.

— Vous avez du nouveau ? implora à son tour Martina en s'avançant, la démarche incertaine.

Elle avait la trace de l'oreiller imprimée sur la joue, son maquillage avait coulé et n'avait pas été retiré correctement. Ses yeux vitreux et rougis semblaient ne pas savoir où regarder.

— Non, je suis désolée. Mais j'ai quelques questions à vous poser, si vous voulez bien. On peut s'asseoir ?

Lorenzo les conduisit jusqu'à la cuisine, où son épouse se laissa tomber sur une chaise.

— Un café ? proposa-t-il.

Alric accepta, Emma refusa poliment, son attention focalisée sur Martina.

— Nous sommes allés au parc.

— Oui, vos collègues nous l'ont dit. Je suis désolée, je n'ai pas retenu leurs noms, ils sont… vous êtes nombreux.

— Ne vous excusez pas. Un témoin nous a signalé avoir vu un homme isolé, installé sur un banc en train de lire. Il semblerait qu'il s'agisse de la seule personne venue sans enfant. Vous l'avez peut-être aperçu ?

Martina leva la tête vers son mari qui déposait la tasse de café devant Alric. L'odeur fit envie à Emma, toutefois elle savait que, dans ce genre de situation, elle pouvait vite retomber dans ses travers et enchaîner une quinzaine de tasses dans la journée.

— Non, je… je n'ai rien remarqué, je suis désolée.

— Ne vous excusez pas, répéta Emma. Autre chose : quelles sont vos relations avec vos voisins ?

— On s'entend bien avec tout le monde, je… pourquoi ?

— Votre fils, le frère de Mattia, vous aurait-il parlé de quoi que ce soit ?

— Quoi ? s'égosilla Martina. Mais il n'a que trois ans, que… que voulez-vous…

— Il aurait pu remarquer quelqu'un dans la rue par la fenêtre, lorsque vous allez chercher Mattia à l'école, ce genre de choses.

— J'en ai aucune idée, il n'a rien dit… Il… Il n'a même pas quatre ans…

— Capitaine, intervint son mari, nous préfèrerions laisser Tommaso en dehors de tout ça, c'est déjà suffisamment traumatisant.

— Bien sûr.

— Vous allez interroger l'école ? demanda Martina d'une voix tremblante.

— Tout le corps enseignant, oui, ne vous en faites pas.

Martina acquiesça en se tordant les doigts. Emma commença à se lever, obligeant Alric à finir son café d'une traite.

— Bien, nous allons vous laisser et…

— Attendez !

Martina Mazerti s'était redressée sur sa chaise, une main levée. Emma pencha la tête sur le côté, afin de l'inviter à poursuivre.

— Vous m'avez demandé, pour les voisins.

— Oui ?

— Notre voisine d'à côté, elle… elle est venue, il y a quelque temps.

— Vous parlez de Céline Keman ?

— Oui. Elle est venue, avec un cadeau pour Mattia.

Emma sentit le regard d'Alric glisser vers elle.

— Un cadeau ?

— Oui, c'était un… un set de Playmobil.

— Et comment a réagi Mattia ? Vous vous souvenez à quelle occasion c'était ?

— Elle n'a pas pu le lui donner, Mattia était malade, c'est son frère qui l'a récupéré. Mais…

Elle serra ses bras autour d'elle.

— Je me souviens qu'elle tenait à ce que ce soit Mattia qui ait ce cadeau. Elle voulait le lui remettre elle-même et j'ai *vu* qu'elle était contrariée de ne pas pouvoir le faire.

24

Céline

Céline sortait de la douche lorsque la sonnette retentit. Elle enfila à la hâte un jogging et un sweat, puis descendit ouvrir. Sans qu'elle sache pourquoi, elle s'attendait à voir Julien ; or les deux policiers qui étaient déjà venus l'interroger le matin même se tenaient sur le pas de la porte.

— Madame Keman, excusez-nous de vous déranger à nouveau, auriez-vous un moment à nous accorder ?

Céline aurait aimé répondre que non, qu'elle préférait qu'ils la laissent tranquille et ne viennent plus jamais sonner chez elle. Elle crut un instant vivre un de ses épisodes et son cœur s'emballa. Elle secoua la tête pour se reprendre. Signe, de toute évidence, mal interprété par la Capitaine qui fronça les sourcils.

— Non ?

— Non, non, se reprit Céline en agitant une main devant elle. Je veux dire, oui. Enfin, si, je peux vous accorder du temps, je…

Elle s'interrompit et s'écarta pour ouvrir la porte en grand, afin de les laisser entrer.

Son rythme cardiaque restait élevé et elle frissonna malgré la chaleur, alors que ses cheveux gouttaient dans son dos et que l'eau imprégnait son sweat.

Elle referma et les guida jusqu'au salon.

La Capitaine observa brièvement la pièce et s'approcha de la fenêtre, son collègue demeurant en retrait.

— Ça donne chez vos voisins ? interrogea-t-elle en écartant le fin rideau du bout des doigts.

— Oui, c'était déjà comme ça quand nous avons acheté, expliqua Céline, sans même savoir pourquoi elle donnait ce genre de détails.

— Ce n'est pas trop dérangeant ?

Céline voulut humidifier ses lèvres sèches, mais sa salive semblait avoir déserté.

— Non, enfin… On ferme quand ils sont dehors et c'est tout.

— Vous êtes proches de vos voisins ?

— Je…

La tête de Céline tournait et elle battit des cils. Elle sentait ses muscles se raidir un peu plus, les uns après les autres.

— Comme des voisins normaux, je dirais. On a emménagé il y a moins d'un an. Mais on s'entend bien, enfin, personnellement je… je les apprécie.

Mensonge.

Céline força un sourire qui, elle l'espérait, pourrait appuyer ses propos.

Pourquoi avait-elle répondu ça ?

Elle le voyait dans le regard de la Capitaine, elle ne croyait pas à ce qu'elle lui racontait. Elle en faisait trop, elle en était persuadée.

— Madame Mazerti nous a dit que vous aviez offert un cadeau à Mattia, il y a quelques jours.

— Ah oui ?

Céline fronça les sourcils. De quoi donc parlait la policière ? Elle jeta un œil à son collègue, espérant comprendre de quoi il était question. Il restait en retrait, les mains dans ses poches arrière, le visage impassible.

— Un set de Playmobil, oui.

— Oh.

Le fameux set de Playmobil. Comment Céline avait-elle pu l'oublier ?

Une peur froide et paralysante s'immisça en elle. À quoi pouvait-on ressembler lorsque l'on offrait un cadeau à un gamin presque inconnu quelques jours avant sa disparition ?

— Vous confirmez ?

— Je… hm… oui, je l'avais eu en cadeau en faisant mes courses et n'ayant pas d'enfant, j'ai tout de suite pensé aux garçons.

— À Mattia, vous voulez dire, intervint le jeune officier.

— Martina Mazerti nous a affirmé que vous souhaitiez offrir le cadeau à Mattia en particulier. Vous confirmez ?

— Hm, oui, mais ils auraient pu jouer tous les deux, bien sûr. Mais je me disais que vu qu'il était plus grand… Enfin, peut-être que Tommaso était trop petit ou…

Céline chassa comme elle put le vertige qui la saisit. Il fallait qu'elle tienne. De quoi aurait-elle l'air si elle s'évanouissait devant les deux flics ?

Son rythme cardiaque prenait plusieurs battements par minute depuis le début de la conversation, son champ de vision se rétrécissait.

— Vous avez insisté pour le remettre à Mattia ?

— Oh, non, pas insisté, se défendit Céline en secouant la tête plus vite qu'elle n'aurait voulu. Et de toute façon, c'est Tommaso qui l'a récupéré.

— Pourquoi ?

— Mattia était malade.

Céline sentait la boule dans sa gorge grossir. Peut-être qu'à force elle s'étoufferait avec.

— En fait, je voulais surtout lui faire plaisir, car Jean-Louis s'en était pris à lui.

Nouveau mensonge.

La Capitaine Cameron se redressa légèrement et son collègue retira les mains de ses poches pour croiser les bras.

— Jean-Louis ?

— Le voisin d'en face. Il avait râlé après Mattia, car il lançait des cailloux. Martina est intervenue, ils se sont disputés. Mais Mattia pleurait et… je… j'avais envie de faire un truc sympa.

Son histoire était-elle plausible ? Verraient-ils seulement en elle une gentille voisine qui souhaitait réconforter, des jours après, un enfant qui avait été injustement disputé ?

— Qu'entendez-vous par « râler » ?

— Il l'a grondé et… il lui a attrapé le bras.

— De quelle façon ?

— Pour l'empêcher de continuer et il…

Céline comprit alors ce qu'il était en train de se passer. Trop préoccupée par son désir de ne pas paraître coupable aux yeux des deux policiers, elle venait de jeter son vieux voisin sous les roues du bus sans le vouloir.

Était-ce la réalité ? Son inconscient cherchait-il à punir Jean-Louis pour ses comportements ? Après tout, elle s'était bien vue lui frapper le crâne avec sa poubelle…

La scène des cailloux lui revint plus que clairement et ce fut sciemment qu'elle ajouta, sa voix ayant cessé de trembler :

— Il a dit que si Martina ne s'occupait pas de ses enfants elle-même, alors il serait obligé de le faire.

25

L'homme

L'enfant mangeait enfin. L'homme avait acheté chaque produit où pouvaient apparaître les chiens mascottes de son dessin animé préféré.

Malgré la panique qui s'était emparée de lui au rayon des téléviseurs, il était parvenu à se ressaisir et à en récupérer un. Petit, pas trop cher. Il avait pris un lecteur de DVD. C'était la première fois qu'il en achetait un.

Il n'avait jamais aimé la télé. Jamais aimé ni les films ni les séries. Toujours préféré les livres, qu'il dévorait. Il était capable d'en lire un par jour, sans souci. À son travail, il profitait de chaque pause pour se plonger dans un roman. Certains de ses collègues le jugeaient, il le savait, mais cela n'avait aucune importance. Il préférait passer pour un être asocial et renfermé que de s'imposer leur présence. Tout le monde pensait qu'il était timide et préférait la tranquillité, et il s'en accommodait parfaitement. Il faisait ce qui était nécessaire pour ne pas sembler trop « bizarre », et ainsi démentir ce qu'il avait entendu une fois, au détour d'un couloir. Il fournissait donc les efforts nécessaires pour paraître dans la norme sociale acceptable, suffisamment pour qu'on l'oublie. Et c'était ce qui arrivait. On l'oubliait. Ainsi, personne ne posait de questions. Personne ne faisait le rapprochement.

Il n'allumait la chaîne d'info que deux fois par jour. Non pas pour prendre des nouvelles du monde, mais pour vérifier si on parlait de lui.

L'enfant à la télé était toujours recherché.

L'autre aussi, même s'ils mettaient ça sur le compte de problèmes familiaux et d'enlèvement par le père du gamin.

Sauf que les deux cas n'étaient pas liés. Lui en était conscient. Mais pas les journalistes. Pas la police. Pas les millions de personnes qui regardaient leur téléviseur.

Il aimait cette sensation d'être le seul à savoir. Comme s'il détenait une vérité qui lui appartenait.

Tout comme lui seul connaissait *le lien*.

Il avait marqué l'enfant. Avait laissé des indices. Il souhaitait que la police fasse ce lien. Avait hâte de voir comment ils l'interpréteraient. Voir combien de temps ils mettraient pour comprendre.

Car, là encore, lui seul savait.

Lui seul savait ce qu'il s'était passé, le 10 novembre 1994.

26

Emma

— J'imagine qu'on va rendre visite au voisin ? interrogea Alric, une fois que Céline Keman eut refermé la porte derrière eux.

Emma acquiesça, avant de jeter un coup d'œil discret à la fenêtre de la cuisine des Keman, où le rideau venait de bouger.

— Vous n'avez pas trouvé qu'elle était bizarre ? continua Alric alors qu'ils traversaient la rue. Et vous avez remarqué comme elle tentait de cacher la marque sur son front ?

— Elle avait l'air stressée, oui. On peut vite faire cet effet-là aux gens, tu sais. Surtout dans des conditions pareilles.

— Je dis pas qu'elle a à voir avec la disparition du gamin, mais… y a un truc. Comme si mon instinct me soufflait que quelque chose clochait. Rien d'accablant en soi, mais c'est plus l'accumulation.

Emma sonna au portail, puis croisa les bras en pivotant vers son collègue.

— Je t'écoute.

Le jeune homme attrapa son pouce gauche de sa main droite.

— Sa blessure au front. Si elle était juste tombée, pourquoi tenter de la cacher constamment ?

Il saisit son index.

— Elle n'arrêtait pas de regarder en direction de la fenêtre du salon, qui donne sur la terrasse des Mazerti. Est-ce qu'elle aurait pu craindre qu'ils soient là et l'entendent ?

Il passa au majeur alors que Cameron sonnait une seconde fois.

— Je l'ai trouvée trop insistante concernant sa prétendue bonne entente avec ses voisins. J'ai pas eu une sensation de réciprocité lorsque Martina Mazerti nous a parlé d'elle.

— Je croyais que tu ne pensais pas qu'elle avait quelque chose à voir avec Mattia ?

Alric pencha sa tête sur le côté et fit la moue, avant de désigner son annulaire.

— L'histoire des Playmobil… Étrange aussi. J'aimerais vérifier si elle a vraiment reçu la boîte en cadeau.

Emma lui accorda un petit signe d'approbation.

— Fais donc et…

— Je peux vous aider ?

Elle s'interrompit et fit face à un homme qui s'avançait dans son allée. Il semblait sur la défensive, avec ses épais sourcils froncés, allant d'un policier à l'autre. Il s'approcha en claudiquant légèrement.

— Monsieur Odger ? demanda Cameron en ignorant son collègue qui se penchait discrètement pour voir le nom écrit sur la boîte aux lettres qu'elle avait vérifiée dès leur arrivée. Je suis la Capitaine Cameron. Vous auriez un instant à nous accorder ?

Le vieil homme se redressa et hocha la tête.

— Bien évidemment. Je vous en prie, venez.

Il leur fit signe d'approcher.

— Poussez le portail, il faut un peu forcer.

Emma ouvrit la grille dans un grincement et entra dans l'allée. Alric fit de même derrière elle, après avoir lancé un ultime regard vers la maison de l'autre côté de la rue.

Emma était de son avis, tout n'était pas clair dans l'histoire de cette voisine. Son instinct à elle aussi lui soufflait qu'elle avait forcément des choses à cacher. Toutefois, elle le savait, cela ne signifiait pas toujours ce que l'on pouvait imaginer.

*

Jean-Louis Odger les mena au salon. Après qu'ils eurent refusé un café, ils s'installèrent dans un canapé, face à leur hôte qui prenait place dans un large fauteuil en velours, de ceux qui s'inclinent pour faire la sieste.

— Vous êtes là pour le petit ? demanda-t-il. J'ai entendu Madame Tellier, du 31, dire qu'il avait disparu ce matin. Je sais qu'elle était là quand vos collègues sont venus voir les Mazerti. D'ailleurs, elle est repassée un peu plus tard dans la journée, si vous voulez savoir. Et à nouveau dans l'après-midi. Alors qu'elle ne fait jamais ça. Une sacrée curieuse, si vous voulez mon avis.

Emma se retint de hausser un sourcil.

— Et Monsieur Druant du 21, François, prétend avoir entendu quelqu'un de chez vous affirmer que vous aviez une piste, à propos d'un homme au parc. Mais bon, il entend ce qu'il a envie, faut dire, et certainement pas les coups de klaxon répétés de son frère quand celui-ci vient et…

— Nous sommes effectivement là pour vous parler de Mattia, le coupa Emma, comprenant qu'il était préférable d'interrompre le vieil homme, si elle ne souhaitait pas passer sa journée à écouter le compte rendu de ce qu'avait pu dire chaque voisin de la rue.

— Vous avez une piste, alors ?

— Nous avons quelques questions à vous poser, répondit Emma en ignorant celle de son hôte. Connaissez-vous bien les Mazerti ?

— J'habite là depuis quarante-cinq ans, je connais tout le monde, vous savez. Eux sont arrivés en 2016. Globalement polis, ils respectent les consignes de bon voisinage même si niveau bruit…

Il grimaça, sans même chercher à masquer à quel point il

désapprouvait.

— C'est-à-dire ? l'invita à poursuivre Emma.

— Ils crient. Beaucoup. Notamment sur les enfants.

Alric croisa les jambes, venant placer son pied droit sur son genou gauche. Il était aisé pour Emma de deviner lorsque son collègue réagissait à ce qui était dit.

— Je ne crois pas que d'autres voisins nous aient signalé ce genre de problème, observa-t-elle.

Jean-Louis Odger souffla par le nez, dans un petit ricanement narquois.

— Il me paraît évident que la plupart des gens ne vont pas blâmer des parents qui viennent de perdre un enfant… Moi je préfère être honnête avec vous, Commandante.

— Capitaine, le corrigea distraitement Emma. Ces cris, ils surviennent souvent ?

— Presque tous les jours. Principalement au moment du repas. Leur fenêtre de cuisine donne sur la rue, elle est souvent ouverte et je les entends depuis chez moi. Je ne dis rien, car je sais que ce n'est pas facile d'élever des enfants, même si parfois j'ai la sensation que ça agite mon épouse.

Ce fut au tour d'Emma de changer de position.

— Votre épouse ?

Elle suivit le regard de son hôte, qui s'était tourné vers une photo posée sur le buffet où il apparaissait vêtu d'une parka jaune, plus jeune, aux côtés d'une femme blonde dont les cheveux volaient au vent.

— Elle a été victime d'un AVC il y a une quinzaine d'années, expliqua-t-il d'une voix dont l'intonation avait changé. Elle ne peut plus faire grand-chose, mais le bruit a tendance à l'agiter. Je fais en sorte qu'elle soit calme et que tout soit en ordre, ça l'apaise.

Ni Emma ni Alric ne commenta et tous deux laissèrent quelques secondes au vieil homme.

— Mais en dehors de ça, tout se passe bien, je n'ai rien à leur reprocher.

Emma hocha légèrement la tête et croisa à son tour les jambes. Ils étaient partis du poste il y a plusieurs heures, sa vessie commençait à la déranger.

— Vous nous avez affirmé vouloir être honnête avec nous. Pouvez-vous me parler de cette histoire de cailloux ? Vous savez, lorsque vous avez repris le jeune Mattia.

Jean-Louis Odger releva le menton. Si Emma s'était attendue à ce qu'il s'agite une fois qu'elle aurait posé sa question, il n'en fut rien.

— Je suis effectivement intervenu. Il jetait des cailloux dans la rue et ceux-ci rebondissaient sur les voitures. Je ne pense pas qu'il soit

normal qu'un enfant esquinte des véhicules.

— Il était seul dans la rue ?

— Oui, sa mère était à l'intérieur, mais lui était tout seul dehors. D'ailleurs, ça non plus, je ne pense pas que ce soit normal, si vous voulez mon avis.

— Et comment êtes-vous intervenu, exactement ?

— Je lui ai dit d'arrêter.

— En élevant la voix ?

— Oui, affirma Jean-Louis Odger sans sourciller.

— Avez-vous été violent avec cet enfant ?

Emma observa la joue droite de son hôte tressaillir.

— Qui vous a dit ça ? Martina ? Parce que si elle…

— Ce n'est pas Madame Mazerti. Avez-vous été, oui ou non, violent avec cet enfant ?

— Je lui ai simplement attrapé le poignet pour l'empêcher de continuer. Si pour vous c'est être violent… Je sais que vous avez tout un tas de nouvelles lois, alors passez-moi les menottes tout de suite si vous considérez qu'on ne peut plus empêcher un enfant de faire des bêtises.

Emma souffla calmement.

— Personne ne va vous passer les menottes, nous souhaitons juste savoir…

— Si Martina avait surveillé son gamin, je n'aurais pas eu à intervenir. Et peut-être que…

Il s'interrompit en remarquant les sourcils d'Emma se hausser.

— Peut-être que ?

Jean-Louis Odger s'enfonça dans son siège.

— Est-il vrai que vous avez affirmé que vous vous occuperiez des enfants de Madame Mazerti si elle ne le faisait pas elle-même ?

Pour la première fois, l'expression du vieil homme changea franchement.

— C'est l'autre folle d'en face qui vous a dit ça ? Elle a espionné la scène, j'en suis sûre !

— Vous parlez de Céline Keman ?

— Oui ! Elle passe ses journées chez elle, elle a pu assister à ce qu'il s'est passé et vous raconter n'importe quoi ! En attendant, ce n'est pas moi qui m'énerve contre mon voisin d'en face ni moi qui l'agresse ! Ni moi qui trompe mon mari et qui suis partie en voiture le matin de la disparition de Mattia.

Il se tut, son regard passant d'Emma à Alric, pour guetter leur réaction.

— Qui l'agresse ? Madame Keman s'en est prise à vous ?

— Oui, il y a quelque temps, je voulais simplement repousser sa poubelle pour l'aider à respecter les règles de la voirie, et elle s'est

énervée violemment. Elle m'a pris le container des mains si fort que j'en ai toujours mal à l'épaule.

— Et vous dites qu'elle est partie en voiture le matin de la disparition de Mattia, reprit Emma en choisissant de passer à ce qui l'intéressait. Vous avez vu de quelle heure à quelle heure elle s'était absentée ?

Le vieil homme s'agita sur son fauteuil.

— Non, je… Je m'occupais de ma femme, à ce moment-là. Je l'ai juste aperçue par la fenêtre quand elle partait, vers 8 h, je crois.

Emma acquiesça et se mit debout.

— Monsieur Odger, merci pour votre temps, nous allons vous laisser, annonça-t-elle.

Ce dernier sembla surpris, mais ne dit rien. Il se leva à son tour et les raccompagna jusqu'à la porte. Avant de refermer, il ajouta :

— Je ne suis pas le coupable que vous cherchez.

Il jeta un œil en direction de la maison d'en face puis rentra chez lui, laissant Emma et Alric dans l'allée.

— Vous pensez qu'il dit vrai ? interrogea Alric après avoir tiré derrière lui le portail dont le grincement lui arracha une grimace. À propos de Céline Keman.

— Je l'ignore. Il semble vérifier que tout soit réglé dans sa rue, surveille tout ce qui s'y passe… Je l'aurais cru capable de nous donner les horaires exacts de l'absence de sa voisine. Il pourrait raconter n'importe quoi. Ça arrive, que des gens en fassent des caisses pour se faire bien voir par la police.

— Tromper son mari et partir avec sa voiture le matin de la disparition du gamin, ça ne fait pas d'elle une coupable. Même si ça s'ajoute à sa liste.

— Je me demande pourquoi elle n'a pas parlé des cris. S'il les entend depuis chez lui, elle doit forcément les entendre, comme les deux maisons sont mitoyennes.

Ils remontèrent en voiture.

— Une fois que tu auras vérifié cette histoire de Playmobil, cherche à savoir où elle est allée quand Martina était au parc avec Mattia. Fouille aussi pour cette histoire d'adultère.

— Ça ne relève pas juste de sa vie privée, ça ?

— On n'en sait rien. Tu l'as dit toi-même : elle était étrange et ne cessait de cacher sa blessure. Essaye de découvrir si elle est vraiment tombée.

Après un énième regard en direction des fenêtres de Céline Keman où les volets étaient désormais à moitié baissés, Emma mit le contact et quitta cette rue, consciente que chaque maison comportait son lot de secrets.

27

Céline

— Le post en collaboration n'a pas été posté, ni les deux stories concernant notre participation au prochain évent de Katia.

Céline perçut l'agacement dans la voix de Corinne. Et elle ne pouvait pas lui en vouloir : elle avait failli à sa tâche.

— Je… j'ai oublié, désolée.

— Bah je vois bien que tu as oublié, Céline ! Comment ça se fait ? C'est chaud de nous faire ça !

Céline fit tourner sa cuillère dans sa tasse de café désormais froid.

— Le fils de mes voisins a disparu avant-hier, ça m'a chamboulée.

Ce n'était pas un mensonge, même si elle ne pouvait exprimer à voix haute pourquoi cela la perturbait tant.

— Oh mince…

La voix de Corinne se radoucit.

— Le gamin dont ils parlent aux infos c'est… c'est ton voisin ?

— Oui.

— J'avais pas capté, désolée… Mais tu aurais dû nous en parler, on aurait mis quelqu'un d'autre sur le coup ! Tu sais qu'on est comme une grande famille, n'est-ce pas ?

Céline s'abstint de tout commentaire concernant la remarque de Corinne.

Une grande famille, mon cul, songea-t-elle pour elle-même.

— Je sais, assura-t-elle à la place, et je suis vraiment, vraiment désolée de vous avoir lâchés. Je te le promets, ça ne se reproduira pas.

— Je te fais confiance, je sais que tu ne veux, toi aussi, que le bon développement de la marque. Je sais que tu es très impliquée.

À nouveau, Céline dut se retenir de dire ce qu'elle pensait réellement. Elle exécrait la marque, elle n'était là que pour le chèque qu'elle prenait chaque mois.

— Je le suis. C'est aussi pour ça que je m'en veux. Je te promets que je vais me rattraper. Je vais contacter Katia à propos de son évènement et trouverai un moyen de corriger le tir. Idem pour le post en collab, je vais le booster pour pallier le retard.

— Parfait. Ça m'ennuierait vraiment qu'on ne puisse plus bosser ensemble, tu sais…

Le ventre de Céline se tordit face au ton passif-agressif de son interlocutrice. Elle avait compris le message : elle n'aurait pas à nouveau le droit à une seconde chance.

Elle assura une dernière fois à Corinne qu'elle allait rattraper tout

son retard et ses erreurs, et qu'elle était pleinement capable de travailler malgré les circonstances, puis raccrocha.

Céline aurait voulu se remettre au lit, enfouie dans sa couette.

Le manque de sommeil se faisait sentir et, bien qu'elle passât un certain temps couchée, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Alors, elle se plaçait près de la fenêtre, les volets à moitié baissés pour qu'on la remarque moins facilement, et elle regardait dehors.

Une voiture de police était venue, depuis la dernière fois où ces deux flics l'avaient interrogée avant d'aller parler à Jean-Louis. Avaient-ils une piste ? La laisseraient-ils tranquille ? Et si Jean-Louis avait raconté quelque chose sur elle ?

Non, ils seraient revenus la voir.

Elle avait regardé les infos, plusieurs fois par jour, dans l'espoir de voir annoncer que Mattia était rentré, que le coupable avait été trouvé, afin qu'elle puisse enfin faire taire la petite voix dans sa tête qui continuait de lui dire qu'elle était peut-être responsable.

Quand ils étaient passés pour lui parler des Playmobil, le sol sous ses pieds s'était effondré. Comme s'ils lui apportaient la preuve de sa culpabilité sur un plateau. Avec le recul, elle trouvait qu'elle ne s'en était pas si mal sortie. Après tout, c'était tout à fait plausible d'offrir un jouet dont on ne se servirait jamais à l'enfant le plus proche. Et maintenant, la police s'intéressait également à Jean-Louis, qui avait véritablement menacé un enfant.

Elle ne croyait pas une seconde que Jean-Louis ait pu réellement faire du mal à Mattia. Mais elle savait comment sa révélation avait pu sonner. Ce n'était pas pour rien que les deux flics étaient directement allés chez lui, après leur entrevue. Qui sait… peut-être découvriraient-ils quelque chose d'intéressant et qu'elle aurait alors fait quelque chose de bien.

Une voisine vivant deux rues plus loin passa devant chez elle avec son chien. Elle pensa alors à Juno, le berger suisse de Julien.

Céline n'avait pas eu de nouvelles de lui. Elle avait tenté à nouveau d'appeler, avait envoyé deux messages qui étaient restés sans réponse. Elle ne comprenait pas pourquoi il l'ignorait ainsi. Peut-être était-ce sa façon de mettre un terme à leur relation.

Ils n'avaient même pas une vraie relation…

Mais s'il ne s'était agi que de sexe pour Céline, aurait-il été possible qu'il en fût autrement pour lui ? Maintenant qu'elle y pensait, il y avait eu quelques fois où il avait semblé vouloir plus…

La voiture de Moussa qui se stationna la sortit de ses pensées et son cœur fit une embardée. Elle n'avait jamais été aussi heureuse de le voir rentrer. La solitude ces derniers jours l'avait pesée. Et, quelque part, jamais elle n'en serait arrivée à se demander si elle était responsable de la disparition de son petit voisin si elle n'avait pas été

seule.

Céline s'arrêta alors qu'elle s'approchait des escaliers. Non, il était injuste d'en vouloir à Moussa d'avoir été absent. Si elle n'avait pas bu, si elle n'avait pas souhaité passer une dernière soirée avec l'homme avec lequel elle trompait son mari, jamais elle ne se serait retrouvée dans pareille situation.

Tout était sa faute.

— Chérie ?

À nouveau, Moussa la ramena à la réalité en pénétrant dans la maison. Céline secoua la tête, pour chasser le léger vertige qui l'avait saisie, et descendit les marches en veillant à bien se tenir à la rambarde, son pas n'étant pas aussi assuré qu'elle l'aurait souhaité.

À peine Moussa la vit-il qu'il s'approcha et la prit dans ses bras. Il la serra fort et cette étreinte sembla être tout ce dont Céline avait besoin. Elle entoura Moussa de ses bras et agrippa ses doigts à sa veste qu'il n'avait pas encore retirée. Là, les larmes se remirent à couler et elle se laissa aller quelques instants, savourant ce moment où elle pouvait finalement souffler.

Quand, enfin, Moussa s'écarta, elle s'essuya le nez et dégagea les mèches de devant son visage.

— Chérie, tu…

Il s'interrompit et son regard se focalisa sur sa tempe.

Céline rabattit ses cheveux sur sa blessure, mais trop tard, Moussa l'avait déjà vue.

Elle s'en voulut. Elle avait eu deux jours pour préparer correctement l'excuse qu'elle lui servirait et elle n'avait même pas été capable de le faire.

Moussa écarta la mèche et observa son visage.

— Mais qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Il avait tant de peine et d'inquiétude dans la voix que le cœur de Céline se serra lorsqu'elle lui mentit :

— Je suis tombée en bas des escaliers et me suis cognée contre le coin du meuble à chaussures.

— Tu as fait un malaise ?

Il retira enfin sa veste et l'accrocha au porte-manteau avant de revenir à Céline, qui s'installait à la table de la cuisine.

— Non, j'ai bêtement trébuché. Ne t'en fais pas.

— Heureusement que ça ne t'est pas arrivé sur les premières marches, tu te rends compte si tu dégringolais jusqu'en bas ?

Il passa un bras autour des épaules de Céline et déposa un baiser sur le haut de son crâne.

— Je n'imagine pas rentrer un jour et te retrouver sans vie dans l'entrée.

Céline força un rire sans joie.

— T'exagères, il ne va rien m'arriver.

— En parlant d'arriver…

Moussa attrapa la bouteille de rhum et un verre, puis s'installa de l'autre côté de la table.

— Tu en sais plus sur ce qu'il s'est passé avec Mattia ? L'enquête avance ?

L'estomac de Céline se serra, autant à cause de l'odeur de l'alcool qui lui parvint lorsque Moussa se servit le fond du verre, que par la question qu'il venait de poser.

— Non, je n'en sais pas plus.

— Les flics sont venus te voir ?

— Oui, comme la plupart des voisins, je pense.

— Tu n'as rien vu ou entendu ?

Céline se tortilla sur sa chaise.

— Ça s'est passé au parc, tu sais…

— Effectivement.

Moussa but une gorgée et Céline en profita pour changer de sujet.

— Et le boulot, ça a été ?

— Oui, comme d'habitude.

— Vous avez pu faire tout ce que vous vouliez ?

— Presque.

— Et vous… vous étiez où, au fait ?

Moussa termina le fond de son verre, les sourcils froncés.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Céline passa une main dans ses cheveux, dans une vaine tentative d'avoir l'air décontractée.

— Comme ça, je m'intéresse à toi.

— Tu ne me demandes jamais où j'étais.

Céline n'aurait su dire s'il s'agissait là d'un reproche ou si Moussa était juste surpris par la question. Ses efforts pour faire la conversation comme si tout allait bien étaient un échec.

— Si, ça m'arrive…

Moussa resta silencieux un instant avant de se lever et de se diriger vers l'un des meubles à côté du four.

— Je vais préparer un gâteau banane coco. Tu sais si on a des noix de cajou ?

— Heu… je…, bafouilla Céline, surprise par le brusque changement de conversation.

Elle se leva à son tour et ouvrit un tiroir pour vérifier.

— J'irai en proposer à Lorenzo et Martina.

Céline se raidit et s'interrompit, alors qu'elle sortait le bocal contenant les oléagineux.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle.

— Pour leur montrer notre soutien. C'est important.

Céline visualisa Martina lui parler des Playmobil, comme elle l'avait fait aux deux policiers. Elle devrait alors mentir davantage à Moussa.

Elle sentit son pouls s'accélérer et un bourdonnement prendre possession de ses oreilles. Elle avait laissé sa plaquette entamée d'alprazolam dans sa chambre, comme elle n'avait pas quitté l'étage depuis deux jours, et s'approcha du tiroir à médicaments pour ouvrir une nouvelle boîte.

Son malaise disparut en un instant lorsqu'un autre s'empara d'elle, une fois qu'elle vit les boîtes de cachets sous ses yeux.

Cela faisait trois jours qu'elle n'avait pas pris sa pilule.

28

Céline

Ils avaient fait l'amour avec Moussa la veille de son départ. Céline le savait, les spermatozoïdes pouvaient vivre plusieurs jours en elle. Comment la pilule fonctionnait-elle, exactement ? Elle se la faisait prescrire, mais ne s'intéressait pas au reste. Elle avait commencé à la prendre à seize ans et n'avait arrêté que lorsqu'ils avaient décidé d'essayer d'avoir un enfant, avec Moussa. Elle était ensuite tombée enceinte dès le premier mois. Après sa grossesse, elle se l'était rapidement fait prescrire à nouveau, tant son SPM était violent et ses douleurs handicapantes. Elle avait conscience que la liste des effets secondaires et des risques que sa prise pouvait engendrer, mais Céline préférait les ignorer. Elle avalait le petit cachet jaune jour après jour, machinalement et sans se poser de question.

Sauf qu'avec l'histoire de Mattia, Céline avait complètement oublié les trois derniers.

Comment cela allait-il la dérégler ?

Elle suivait un calendrier hypothétique avec Moussa concernant ses périodes d'ovulation, afin de s'assurer de pouvoir faire l'amour durant celles-ci. S'il souhaitait avoir un rapport à ce moment-là, quel risque prendrait alors Céline ? Quand cela tombait-il à nouveau ?

Elle se prit la tête entre les mains, les coudes posés sur son bureau.

Moussa était fatigué et semblait quelque peu ailleurs, ils s'étaient donc couchés la veille au soir sans qu'elle ait à lui dire qu'elle n'avait pas envie. Mais combien de fois faudrait-il à Moussa pour qu'il se pose des questions ? Il respectait toujours son consentement, ne la forçait jamais. S'il se montrait davantage entreprenant lors des supposées périodes d'ovulation de Céline, il ne tentait jamais de la pousser à faire quoi que ce soit. Cependant, si Céline refusait trop de jours d'affilée, il s'inquièterait. Il lui demanderait des explications sur son état.

Céline se massa les tempes et remua la souris de son ordinateur, pour lui faire quitter son état de standby. Elle ouvrit une page de navigation privée et lança une recherche.

La plupart des résultats qu'elle trouva menaient à des conversations entre adolescentes qui se demandaient quoi faire en cas d'oubli de pilule.

Elle arriva enfin sur le site du gouvernement, qui recommandait de se protéger jusqu'à la plaquette suivante. Son ventre se tordit

lorsqu'elle lut ce qui suivait :

« En cas de rapport sexuel non protégé dans les cinq jours précédant l'oubli, utiliser une contraception d'urgence. »

— Eh merde ! jura-t-elle en refermant son ordinateur dans un claquement.

Elle n'avait certainement pas besoin de ce stress supplémentaire de tomber enceinte ni de celui de devoir trouver comment mentir un peu plus à Moussa.

Était-il encore temps de prendre la pilule du lendemain ? Décidant qu'elle devait mettre toutes les chances de son côté, elle quitta son bureau et descendit au rez-de-chaussée.

Moussa ne travaillait pas, il lui faudrait donc une excuse pour se rendre à la pharmacie sans qu'il l'accompagne.

— Tu vas quelque part ? lança-t-il lorsqu'il la vit ouvrir le meuble à chaussures. J'aurais aimé aller déposer le gâteau aux voisins.

— Oh, tu…

Céline avait failli lui dire qu'il pouvait y aller tout seul, mais se rappela que Martina n'avait pas hésité à dire à la police qu'elle avait donné des Playmobil à Mattia.

— J'en ai pour cinq minutes, je dois juste passer à la pharmacie pour racheter du sérum physiologique. Mon traitement m'assèche les yeux et je n'en ai plus.

Son souffle se coupa jusqu'à ce que la réponse arrive :

— Pas de souci, je t'attends et on pourra y aller.

Après un sourire crispé, Céline enfila ses baskets et sortit. Elle se hâta jusqu'à la pharmacie et demanda, un peu honteuse, la pilule du lendemain. Alors qu'elle allait repartir, elle se souvint qu'elle était officiellement venue pour autre chose. Elle acheta une boîte de sérum et repartit. Elle avala la pilule avant de rentrer chez elle et se débarrassa de l'emballage dans une poubelle.

Moussa l'attendait dans l'entrée, le gâteau dans un plat. Céline lui montra la boîte de collyre avant de la poser sur le meuble à chaussures.

Le parfum de la coco embaumait l'entrée. Céline adorait ce gâteau, comme tout ce que cuisinait Moussa. Mais ce jour-là, il lui donnait la nausée. Comme presque tous les aliments depuis qu'elle s'était réveillée dans son lit, son T-shirt plein de sang, sans savoir ce qu'il s'était passé durant les dix-huit heures précédentes.

Elle attrapa sa casquette qu'elle enfonça sur sa tête et tira la porte derrière eux.

— Pourquoi tu mets une casquette ? interrogea Moussa, un sourcil levé.

— Me protéger du soleil.

Elle désigna ses yeux.

— Les yeux secs, se justifia-t-elle pour donner du crédit à son explication qu'elle-même jugeait bien trop bancale.

Moussa acquiesça et Céline prit une profonde inspiration avant de lui emboîter le pas. Chaque mensonge venait s'ajouter à la pile déjà existante et elle craignait de finir par ployer sous leur poids.

Si Moussa semblait tenir à aller voir leurs voisins, ce n'était pas du tout le cas de Céline. Elle se serait aisément passée d'une confrontation avec Lorenzo et Martina, alors qu'elle redoutait toujours, au fond d'elle, de découvrir qu'elle avait fait quelque chose d'horrible trois jours plus tôt.

Céline et Moussa descendirent jusque chez les Mazerti. La porte ne s'ouvrit toutefois pas sur Martina, ni sur son époux, mais sur Vincent, le collègue de Lorenzo que Céline exécrait.

— Bonjour, nous sommes les voisins d'à côté, se présenta Moussa.

— Oui, je sais, répondit Vincent en s'appuyant contre le montant de la porte.

Un rictus se dessina sur le visage de Céline, qu'elle s'obligea à faire disparaître aussitôt. Bien sûr qu'il savait à quoi ils ressemblaient : il regardait chez eux dès qu'il se trouvait sur la terrasse des Mazerti.

— Je peux vous aider ?

— J'ai préparé un gâteau pour Martina et Lorenzo, expliqua Moussa, tandis que Céline restait légèrement en retrait.

— Ils ne sont pas là, ils sont chez la mère de Martina avec Tommaso.

— Oh… Vous pourrez le leur donner ? Et bien leur dire que nous sommes là s'ils ont besoin de quoi que ce soit.

Vincent attrapa le plat.

— Pas de problème.

Il ne leur laissa pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, les salua et referma derrière lui.

Moussa resta deux secondes sans bouger, avant de se tourner vers Céline. Il arborait cette expression qu'il avait à chaque fois que quelqu'un ne se comportait pas bien. Céline s'amusait d'ordinaire de le voir ne pas comprendre que tout le monde ne soit pas aimable et agréable. Elle était plus habituée.

— Bon, ben… ça, c'est fait.

Elle lui prit le bras et le tira vers leur maison en souriant, contente d'avoir pu éviter de croiser ses voisins. Une fois dans l'entrée, Céline retira sa casquette. Elle voulut l'accrocher au porte-manteau encombré, mais la fit retomber, entraînant dans sa chute sa veste et celle de Moussa.

Elle râla en les rattachant, tentant de répartir tous les vêtements sur différentes patères, avant d'aviser un ticket sur le sol. Elle le récupéra pour le mettre à la poubelle, s'imaginant qu'il s'agissait d'un

simple ticket de courses. Par acquit de conscience, elle vérifia que ce n'était rien d'important et qu'elle pouvait le jeter sans problème. Elle s'arrêta toutefois en découvrant le lieu et la date inscrits.

Le ticket pour une bouteille d'eau et un sandwich réglés en espèces avait été émis dans une station-service en Belgique.

Le jour de la disparition de Mattia, à un peu plus de 10 h.

29

La maîtresse

— Sophie ?

La jeune femme leva la tête en direction de la porte de la salle où Valérie, la directrice de l'école, venait d'apparaître.

— Oui ?

— Tu peux venir, s'il te plait ? Il y a quelqu'un qui souhaite te voir.

Valérie articula « la police » silencieusement, afin que les enfants n'entendent pas. Ils n'avaient pas parlé aux enfants de Mattia et avaient demandé aux parents qui désiraient aborder le sujet avec leurs enfants de les avertir eux-mêmes.

Sophie adressa un petit signe à Lydia, son ATSEM, expliqua à Isham comment terminer son atelier et retrouva Valérie à l'extérieur de la salle.

— C'est pour Mattia ? demanda-t-elle, bien que cela ne fût pas nécessaire.

— Oui. Ils patientent dans la cuisine, je leur ai dit de s'installer là. Ça ira ?

Sophie acquiesça et prit la direction de ladite cuisine, tandis que Valérie rejoignait son bureau.

Lorsqu'elle pénétra dans la petite pièce qui donnait sur la cour où elle avait pris l'habitude de déjeuner chaque midi, deux personnes attendaient. Une femme, la quarantaine, les pommettes hautes et la mâchoire saillante et un jeune homme, les traits doux et presque juvéniles.

— Bonjour, bredouilla-t-elle en refermant la porte derrière elle.

— Capitaine Cameron, se présenta la femme en se levant. Et voici mon collègue, sous-brigadier Alric. Je vous en prie, installez-vous.

Elle désigna la chaise de l'autre côté de la table, sur laquelle Sophie s'assit sans les quitter des yeux.

Elle n'avait jamais été interrogée par la police, n'avait jamais été liée à une histoire impliquant les forces de l'ordre. Pas même une arnaque sur Internet ou un accrochage sur un parking. Elle transpirait sans doute trop et peinait à trouver une position confortable sur la chaise.

— Nous sommes là pour vous poser quelques questions à propos de Mattia Mazerti. Vous l'avez bien dans votre classe ?

Sophie nota l'emploi du présent. Cela signifiait-il que la police était confiante le concernant ?

— Oui.

— Auriez-vous remarqué quoi que ce soit, ces dernières semaines ? Quelqu'un dehors, ou à la récréation ? Est-ce que lui ou un des autres enfants aurait parlé de quelque chose qui aurait retenu votre attention ?

Sophie réfléchit aux questions qui lui étaient posées, afin de donner la réponse la plus juste possible. Son regard se perdit un instant à travers la fenêtre. Elle observa la cour, le portail où les parents venaient récupérer leurs enfants.

— Non, rien du tout. Je suis désolée.

— Que pourriez-vous nous dire à propos de Martina et Lorenzo Mazerti ?

Sophie ouvrit la bouche, puis la referma.

Depuis l'annonce de la disparition de Mattia, elle n'avait cessé de repenser à la conversation qu'elle avait eue quelque temps auparavant avec Lisa, lorsque celle-ci lui avait raconté que le couple avait pour habitude de hurler après ses enfants.

Elle préféra se concentrer sur ce qu'elle avait elle-même constaté.

— Ils sont toujours à l'heure pour venir chercher Mattia. Présents à chaque réunion avec l'équipe pédagogique ou l'association de parents d'élèves. Ils m'ont l'air très gentils.

— Et Mattia, justement ? Vous a-t-il semblé étrange ou différent, ces derniers temps ? Essayez de réfléchir à ce qu'il aurait pu vous confier. Quoi que ce soit.

À nouveau, Sophie se concentra. Elle suivait suffisamment d'émissions d'enquêtes pour savoir pourquoi la Capitaine lui demandait ça : l'entourage des enfants était souvent directement impliqué dans des disparitions d'enfants. Elle tenta donc de se rappeler si Mattia avait déjà fait mention d'un membre de la famille qui aurait dit ou fait quelque chose qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille.

— Il ne m'a rien dit, finit-elle par répondre.

— Et concernant son attitude ?

— Eh bien…

Sophie chercha ses mots. À nouveau, elle observa la cour par la fenêtre. Les petites draisiennes, rangées sous le préau, le coffre à ballons de l'autre côté, l'immense chêne en plein milieu, dont les racines avaient commencé à déformer le sol.

— Ces derniers temps, je l'ai trouvé un peu étrange. Un peu… je ne sais pas, fatigué ou ailleurs. Mais il a été malade, il n'est pas venu à l'école, il y a un mois. À son retour, il était comme absent. Je l'appelais, mais il ne semblait pas toujours m'entendre.

Elle tenta de se remémorer ce que Martina Mazerti lui avait expliqué à son retour.

— Je crois que ses tympans avaient été touchés, le virus lui avait provoqué des otites aiguës.

Sophie songea aux deux frères. Elle s'était rapidement attachée au plus grand, et aimait voir le plus jeune venir chercher son aîné à la fin de la journée. Il se jetait à chaque fois dans ses bras. Comment Tommaso allait-il pouvoir comprendre et accepter le fait que Mattia ne reviendrait peut-être jamais ?

— Ça va, madame ?

Sophie fut sortie de ses pensées par le jeune officier qui la fixait, un sourcil froncé, l'air concerné. Elle réalisa qu'une larme avait coulé sur sa joue. D'un revers de la main, elle la fit disparaître et secoua la tête.

— Oui, excusez-moi, je suis assez sensible et… disons qu'on s'attache aux enfants que l'on a à l'école.

Le jeune homme lui sourit et acquiesça à son tour.

— Je comprends.

— Et en dehors de ce côté un peu absent et fatigué, reprit la Capitaine en recentrant leur conversation sur son enquête, rien d'autre ?

Sophie haussa les épaules.

— Non, vraiment, je ne vois pas… Et j'ai beau y repenser, je ne crois pas qu'il y ait qui que ce soit qui soit venu attendre à la grille ou autre. Il y a des caméras de surveillance, non ?

— Oui, deux qui donnent sur le trottoir près de la grille. Nos agents sont sur le coup. Dernière petite question, est-ce que les enfants ont déjà mentionné une certaine Céline Keman ? Ou Jean-Louis Odger ?

— Heu…

Sophie se pinça les lèvres, concentrée sur ses souvenirs.

— Non. Vraiment, ça ne me dit rien du tout. Pourquoi, vous avez des pistes ? Vous pensez que vous allez retrouver Mattia ? s'enquit-elle en se redressant.

La Capitaine se leva et repoussa la chaise contre la table.

— Nous faisons tout pour.

30

L'homme

— Arrête de pleurer.

L'enfant releva le visage et lui offrit un regard larmoyant.

— Si tu arrêtes de pleurer, je te donnerai un cadeau.

L'enfant repartit de plus belle en bafouillant qu'il voulait sa mère, qu'il voulait son père. Sa maison, son école. Son frère.

Il était petit et, quand il pleurait ainsi, il peinait à s'exprimer correctement.

Peut-être était-il trop petit, finalement. Peut-être que l'homme n'aurait pas dû en prendre un si jeune.

L'espace d'un instant, il songea à le laisser partir. Pas à partir comme les autres, non. L'autoriser à rentrer chez lui. Cela viendrait davantage briser le lien.

Mais souhaitait-il réellement le faire ? Il avait vécu pendant des années avec comme seul désir l'idée de le faire revivre. Cela l'avait obsédé. Jusqu'au jour où la perspective d'aller au-delà s'était présentée.

Non, ce serait comme une trahison.

Une boule de colère naquit au creux de son ventre.

— La ferme ! beugla-t-il, alors qu'il avait conservé son calme jusque-là.

L'enfant, surpris par le brusque changement de ton, interrompit ses pleurs, ses yeux rouges grands ouverts. Un silence s'installa durant quelques secondes, jusqu'à ce qu'un sanglot bruyant l'agite et qu'il reparte de plus belle.

En deux enjambées, l'homme arriva sur lui, la main tendue. À quelques centimètres seulement du petit bras, il s'arrêta.

Il fallait qu'il sorte.

Il se rua hors de la pièce, claqua la porte derrière lui et se précipita dans les escaliers.

Une fois dehors, alors qu'un tourbillon de rage lui dévorait les entrailles, il se laissa tomber à genoux et hurla. Son cri résonna loin, se répercutant contre chaque tronc de la forêt.

Il posa ses mains sur le sol et agrippa les feuilles qui s'y trouvaient. Pantelant, la respiration saccadée, il resta ainsi quelques instants, jusqu'à ce que les bruits alentour le ramènent à la réalité. De petits animaux dans les fourrés, le croassement d'une corneille, un peu plus haut dans les branches.

Non. Il ne pouvait pas le laisser partir.

Aucun autre ne le pourrait.

31

Céline

Céline avait cherché où se trouvait la ville mentionnée sur le ticket de caisse sur Internet. Elle avait lancé Google maps, afin de connaître le temps de trajet depuis chez elle.

Elle avait eu la sensation d'un seau glacé vidé sur le sommet de son crâne lorsqu'elle avait réalisé qu'il aurait été possible pour elle de faire l'aller-retour, entre le moment où Mattia avait disparu et le moment où elle s'était réveillée.

Ses souvenirs étaient toujours aux abonnés absents, elle n'avait pas la moindre trace de tout ce qu'il s'était passé après qu'elle se fut effondrée sur le sol de la cuisine.

Sans doute, car il n'y avait rien à se rappeler.

La voix qui ne cessait de répéter qu'elle n'avait absolument rien à voir avec le petit Mazerti luttait pour se faire entendre, et pour ne pas laisser l'autre parler plus fort.

L'autre, qui lui susurrait d'un ton pernicieux que si elle n'avait pas de trace dans son esprit, elle en avait une désormais cachée dans le tiroir de son bureau.

Elle ouvrit une nouvelle fenêtre dans son moteur de recherche et cliqua sur des photos de la station-service, dans l'espoir que, cette fois, elles lui inspirent quelque chose.

Rien.

Elle n'avait jamais mis les pieds là-bas.

Ou alors elle ne s'en souvenait pas…

Céline se replia sur elle-même dans son fauteuil de bureau et se prit la tête entre les mains, les coudes enfoncés dans ses cuisses.

Comment pouvait-elle vivre un tel cauchemar ? Comment était-il possible qu'elle en soit arrivée à se demander si elle n'avait pas tué un enfant ? Comment des heures entières de sa mémoire avaient ainsi pu disparaître de son esprit ?

Une migraine lui tenaillait les tempes, enfermant son crâne dans un casque de douleur. Elle pressa sur ses paupières fermées, fort, jusqu'à ce qu'elle ait mal. D'un mouvement brusque, elle attrapa le reçu froissé, l'écrasa dans sa main et jeta la boule formée à l'autre bout de la pièce. Trop léger, le bout de papier n'atteignit même pas le mur en face d'elle et retomba lamentablement sur le sol. Encore plus frustrée, Céline referma son ordinateur et rejoignit sa chambre, où elle enfila une tenue de sport.

Elle n'était pas retournée courir depuis une semaine, et ne savait

pas depuis quand elle n'était pas restée aussi longtemps sans le faire. Nul doute que cela l'aiderait à y voir plus clair. Qui sait, cela lui permettrait peut-être de faire le vide dans son esprit, pour laisser la place à des fragments de souvenirs de refaire surface. Elle lassa ses baskets, ferma la porte derrière elle et partit.

Une dizaine de minutes plus tard, à un croisement, elle hésita. Elle aurait voulu continuer tout droit, pour s'efforcer de réellement penser à autre chose, mais à nouveau, la mauvaise petite voix dans sa tête insista pour qu'elle tourne à droite. Céline hésita encore quelques secondes puis finit par bifurquer, en direction de l'aire de jeux où Mattia avait disparu.

Tout était vide.

Aucun enfant sur les toboggans, aucun parent en train de discuter, de lire ou de regarder son téléphone depuis les bancs.

L'aire était si grande que Céline imagina à quel point il aurait été facile d'emmener un enfant à l'écart, surtout avec des parents qui ne prêtaient pas assez attention.

Qui était-elle pour juger, elle qui n'avait pas même été capable de mener à terme sa grossesse ?

Céline resta quelques instants à observer les jeux, sans rien ressentir. Ou bien ressentait-elle trop de choses.

— Pardon !

Un adolescent en trottinette qui la héla pour qu'elle se décale du parcours cyclable la sortit de ses pensées. Elle vit cela comme un signe et reprit son jogging. Alors qu'elle arrivait près de l'étang communal, elle allongea sa foulée, de manière à courir le plus vite qu'elle pouvait. Elle tirait dans ses jambes, dans ses bras, sentait son cœur s'enflammer dans sa poitrine. La brûlure était de plus en plus vive et Céline força jusqu'à devoir ralentir puis s'arrêter. Elle se pencha en avant, les mains posées sur ses cuisses, tentant de reprendre son souffle. Sa tête tournait légèrement et un picotement s'empara de ses doigts. Elle n'aurait pas dû forcer autant, pas dans son état de fatigue.

En se relevant, elle fut prise d'un vertige et tangua en arrière. Le bruit de pneus qui dérapent sur l'asphalte la fit faire volte-face. Elle ne put se pousser à temps ; le vélo qui arrivait sur elle fit un brusque écart et perdit le contrôle, jusqu'à tomber dans l'herbe qui longeait la piste cyclable.

Céline porta les mains à sa bouche alors que l'homme roulait sur côté, après avoir percuté le sol, presque au ralenti.

Elle resta une seconde sans bouger, pétrifiée, avant de reprendre possession de ses moyens et de se précipiter jusqu'au cycliste pour s'assurer qu'il n'avait rien de grave. Par chance, il se redressait déjà lorsqu'elle arriva à sa hauteur.

— Pardon, je suis désolée si…

— Mais vous êtes complètement conne ou quoi ?

Céline se figea, incapable de terminer sa phrase, et regarda l'homme se relever en jurant.

— Vous pourriez tuer quelqu'un ! Vous êtes au courant que la piste n'est pas à vous ?

Il retira son casque qu'il jeta violemment sur le sol, avant d'analyser la blessure sur son coude.

Céline n'était toujours pas capable de parler. Son cœur battait vite, son rythme cardiaque n'avait pas baissé depuis qu'elle avait cessé de courir.

— Vous avez vu ça ?!

L'homme fit un pas vers elle, son bras tendu. Par réflexe, Céline recula, effrayée par la colère qu'elle lisait dans ses yeux.

— Je suis désolée, bafouilla-t-elle, j'ai eu un vertige et…

— *Je suis désolée, j'ai eu un vertige*, l'imita le cycliste avec mépris. J'en ai rien à foutre, c'est moi qui saigne, là !

— Oui, mais…

— Vous allez me filer votre numéro et le contact de votre assurance. Si j'ai un problème, c'est vous qui allez raquer !

Il grimaça en bougeant son bras.

— Blessé à cause d'une pouffiasse incapable de courir…

Le cœur de Céline ralentit soudain. Elle se redressa, calme et en pleine possession de ses moyens. Elle contourna l'homme, dont elle n'entendait plus ni les cris ni les insultes, et récupéra son casque par terre, avant de détacher la petite pompe de son vélo.

Elle pivota vers l'homme qui la fixait, interloqué, son bras blessé contre lui, la bouche entrouverte.

— Qu'est-ce que…

Ce fut au tour de Céline de ne pas lui laisser terminer sa phrase. En tenant la sangle du casque, elle prit de l'élan et frappa avec force le visage de son propriétaire. L'homme se plia en deux dans un grognement, une main sur sa joue. Sans attendre, Céline frappa à nouveau, encore plus fort.

L'homme se mit à brailler de douleur.

— Mais vous…

Céline frappa une troisième fois, en laissant échapper un râle, avant de lâcher le casque. À l'aide de la pompe cette fois, elle asséna un coup violent dans les genoux de son agresseur devenu victime.

Il y eut un craquement, qui aurait aussi bien pu venir du métal de pompe que des articulations du cycliste, qui tomba à quatre pattes sur le sol.

— Arrêtez !

Nouveau coup. Céline se sentait habitée par une force qui lui donnait l'impression que rien ne pourrait l'arrêter. Elle était

galvanisée par la peur qu'elle lisait dans son regard. Il l'avait insultée, il avait osé lui manquer de respect et la menacer, elle reprenait le contrôle.

— Qui est la pouffiasse, hein ?

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû m'emporter, mais…

— Oh que non, tu n'aurais pas dû, sale fils de chien.

Elle lui cracha au visage, avant de le marteler de coups de pompe.

— Crève ! hurla-t-elle alors qu'il s'écroulait sur le bitume.

Une douleur lui comprima le crâne, et Céline réalisa qu'elle était installée sur un banc.

Elle observa autour d'elle : le cycliste avait disparu. Plus trace de lui, ni de son casque ou de sa pompe en métal.

Non, Céline était seule face à l'étang.

*

Céline avait foncé sous la douche en rentrant.

Elle avait peiné à rentrer chez elle, perturbée par ce nouvel épisode. Elle s'était à nouveau vue agresser quelqu'un, l'avait vécu comme si cela était parfaitement normal. Calme, sereine, comme si cela lui permettait de faire disparaître la rage qui grondait en elle.

Une fois revenue à elle, en revanche, le calme avait totalement disparu. Céline avait eu toutes les peines du monde à ne pas se laisser submerger par une crise d'angoisse qui l'aurait terrassée. L'heure qu'il était n'avait rien arrangé à son état. Sans savoir exactement quand elle avait fait tomber l'homme, elle était toutefois capable de procéder à une estimation : son esprit s'était absenté pendant près d'une demi-heure.

Elle était retournée sur ses pas, à l'endroit où l'accident avait eu lieu. De l'herbe était arrachée et aplatie sur le côté du chemin, au moins n'avait-elle pas imaginé cette partie de l'histoire. L'homme l'avait-elle cependant réellement insultée ? Était-ce cette agression qui avait déclenché cet épisode ? Lui avait-elle fait du mal ?

À nouveau, sa mémoire lui faisait défaut. Elle ne parvenait pas à se rappeler la moindre seconde écoulée ni à savoir à quel moment elle avait cessé d'être là. Et si jamais elle avait blessé le cycliste, ou pire ?

Non, c'était impossible.

Céline coupa l'eau qui coulait depuis une bonne dizaine de minutes. Elle resta immobile dans la cabine de douche, dont les parois étaient désormais recouvertes de buée. Elle y posa son doigt et le fit glisser, dessinant une forme géométrique.

Les premiers épisodes avaient été courts et, surtout, elle avait réintégré son corps à l'endroit exact où ils avaient commencé. La piscine, Jean-Louis et la poubelle, son esprit qui était parti en imaginant écraser Mattia…

Or sur la piste cyclable, elle avait continué d'agir tout en étant absente.

Tout comme le jour de la disparition de Mattia.

Après s'être séchée et changée, elle rejoignit Moussa dans le salon. Une canette de soda dans une main, la télécommande dans l'autre, il regardait d'un œil distrait une émission de rénovation.

Et ce fut là qu'une nouvelle possibilité apparut : et si ce ticket n'était pas à elle ? Moussa n'était pas censé être en Belgique le jour où il avait été émis…

Mais peut-être n'était-elle pas la seule à avoir des secrets dans cette maison.

32

Le médecin

Le docteur Michel Guidrot approchait de la retraite. Dans moins d'un an, il ne serait plus là. N'ouvrirait plus les volets de son cabinet, mécaniquement, après l'avoir fait pendant près de trente-cinq ans.

Il avait commencé à transférer ses patients auprès de son nouveau collègue l'avait rejoint il y a huit mois, pour préparer la transition en douceur. Celui-ci déciderait plus tard s'il souhaitait ajouter un autre médecin. Mais ce ne serait plus son problème. Lui serait dans le sud de la France, près de Saint-Raphaël. Son épouse, à la retraite depuis deux ans, passait déjà un bon tiers de l'année dans le petit appartement qu'ils avaient acheté en face du port, et il lui tardait de pouvoir la retrouver.

Il quitta ses envies de mer et de glaces sur la côte et revint à sa patiente, qui rangeait ses affaires. Il lui rendit sa carte vitale et la raccompagna jusqu'à la porte.

— Docteur ? l'interpella Arnaud, son secrétaire, depuis l'entrée.

Michel Guidrot s'avança jusqu'à l'accueil qui donnait sur la salle d'attente. Arnaud avait pour habitude de lui envoyer directement les patients suivants.

— Un problème, Arnaud ?

— J'ai deux policiers qui sont là pour vous voir. C'est à propos du petit Mattia Mazerti.

— Oh…

Le docteur se retourna et remarqua un homme et une femme qu'il n'avait jamais vus.

— Je suis désolé, Madame Laurent, s'excusa-t-il auprès d'une vieille dame qui s'était levée pour se rendre en salle de consultation, je dois tout d'abord m'entretenir avec…

— Capitaine Emma Cameron, se présenta la policière en se mettant debout. Nous n'en aurons pas pour longtemps, pas d'inquiétude.

Michel Guidrot ignorait si elle s'adressait à lui ou à sa patiente qui se rassit, son regard allant de la jeune femme au médecin.

— Suivez-moi, je vous prie.

Il les précéda dans le couloir et s'installa à son bureau. Bien que celui-ci fût déjà parfaitement rangé, il s'assura que ses dossiers étaient alignés, ses stylos tous dans l'élégant pot à crayon Mont-Blanc que son épouse lui avait offert pour leur dernier anniversaire de mariage.

— Nous souhaiterions vous parler de…

— Mattia Mazerti ? Oui, je soigne la famille depuis de longues années, j'avais même les grands-parents Mazerti avant qu'ils ne déménagent.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Le docteur ne put cacher sa surprise face à la question de la Capitaine.

— Je… je vous demande pardon ?

— Quand est-il venu au cabinet pour la dernière fois ?

— Oh ! Laissez-moi juste…

Michel Guidrot secoua sa souris pour faire quitter l'état de veille à son ordinateur.

— Il y a presque un mois… le 1er avril.

— Pourquoi est-il venu ?

— Une rhinopharyngite accompagnée d'une otite. Il y est sensible depuis petit, le pauvre. Il a déjà eu des complications. Il n'était vraiment pas bien ce jour-là, je me souviens.

— Vous l'avez ausculté complètement ?

— Oui, affirma non sans fierté le médecin. Je prends ce temps avec chaque patient, afin de m'assurer que je ne passe pas à côté de quelque chose. Certains râlent parfois, car ça entraîne de l'attente, mais ils râleront moins lorsque cet examen leur évitera des problèmes.

Il capta le petit regard que le collègue de la Capitaine avait jeté à cette dernière. Il se demanda pour quelle raison il restait silencieux. Peut-être était-il chargé de l'observer, pour voir s'il ne cachait pas quelque chose… Son épouse adorait les séries policières et aurait sans doute su lui dire pourquoi le duo avait une telle dynamique. Lui ne connaissait de la police que leur numéro à contacter en cas d'urgence et la fois où il les avait appelés pour tapage nocturne.

— Vous n'avez rien remarqué lors de cette consultation ?

— De différent de d'habitude, vous voulez dire ? Non, du tout.

La Capitaine hocha la tête. Le médecin lui trouva l'air fatigué. Sa peau semblait terne et des cernes marquaient ses yeux. Il s'imagina qu'une enquête pour la disparition d'un enfant devait être éreintante.

— Lequel de ses parents était présent, ce jour-là ?

— Hmmm, la mère. Non, pardon, je confonds avec la fois où son frère est venu. C'était Lorenzo qui l'accompagnait.

La Capitaine décroisa ses jambes, et les recroisa dans l'autre sens.

— Vous dites que son frère est venu ?

— Oui, une dizaine de jours plus tard. Il avait fini par attraper la même chose. Et c'est cette fois Martina qui était là.

— Et son frère, rien à signaler ?

— Non. Il avait même l'air d'aller bien. Mais vous savez ce que c'est à cet âge-là, c'est par vagues.

Il sourit aux deux policiers d'un air entendu.

Lui et son épouse n'avaient jamais eu d'enfants. Durant son internat, il avait perdu un jeune patient et avait assisté, impuissant, à la souffrance des parents. Cette expérience l'avait traumatisé et il s'était juré de ne jamais connaître la même chose.

— Vous savez, j'aime beaucoup mes patients. J'espère du fond du cœur que vous retrouverez Mattia.

La Capitaine lui remit sa carte, en insistant pour qu'il la contacte si quoi que ce soit d'autre lui revenait. Il les laissa partir et, avant d'appeler Arnaud afin qu'il lui envoie madame Laurent, il resta quelques instants pensif, dans son fauteuil, à observer son diplôme encadré au mur.

Il ne comprenait pas trop pourquoi la police était venue l'interroger. La routine, sans doute.

Quoi qu'il en soit, il avait fait ce qu'il avait à faire.

Il était rigoureux et méthodique.

S'il avait dû remarquer quoi que ce soit chez Mattia, il l'aurait vu.

Il en était persuadé.

33

Céline

Céline avait passé le reste de la soirée à observer Moussa, espérant voir un signe qui lui indiquerait qu'il était temps de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Son déplacement professionnel avait eu lieu en Allemagne, pas en Belgique, il n'y avait aucune raison qu'il soit passé par le plat pays.

Céline le savait, il aurait été plus simple de simplement interroger Moussa. Il n'était pas exclu qu'elle se soit trompée concernant sa destination. Après tout, elle avait bien conscience qu'elle ne pouvait totalement se fier à sa mémoire ces derniers temps. Sans doute lui aurait-il répondu qu'elle faisait erreur, qu'il était bien allé en Belgique. Ainsi, elle aurait pu arrêter de se demander si Moussa lui mentait.

Et surtout si elle-même s'y était rendue.

Elle le rejoignit dans le salon et s'installa dans un des fauteuils avec un roman, tandis que Moussa était dans une bande dessinée sur le canapé. Céline réalisa avec un pincement au cœur que cela faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas retrouvés ainsi, à lire en compagnie l'un de l'autre.

C'était Moussa qui lui avait redonné le goût de la lecture. Elle en avait été dégoutée au lycée, contrainte d'étudier des textes qu'elle avait détestés, obligée de trouver des sens à chaque ligne. Elle avait passé un certain temps à imaginer la tête des auteurs et autrices s'ils entendaient tout ce que pouvait raconter Monsieur Dalevier, son prof de français de première. Persuadé d'être le plus grand penseur du XXIe siècle, il aimait à chercher une signification à tout ce qu'il lisait, quitte à se contredire entre le début et la fin d'un paragraphe.

Au départ de sa relation avec Moussa, elle avait été étonnée de voir quelqu'un lire autant et en tirer à ce point du plaisir. Moussa s'était alors senti investi d'une mission : faire en sorte que Céline ressente la même chose. Il lui avait fait essayer divers genres, diverses plumes et types de narration, jusqu'à arriver à la captiver avec un livre.

Elle avait donc entre les mains ce soir-là le troisième tome d'une saga de Dark Fantasy qu'elle avait achetée il y a déjà plus d'un mois. Elle n'était toujours pas parvenue à passer le deuxième chapitre, alors qu'elle adorait cette série et l'autrice.

Au bout d'un petit quart d'heure, elle releva les yeux des pages qu'elle fixait sans être capable de les lire et demanda :

— Tu pars quand, la prochaine fois ?

Moussa répondit sans même lâcher sa BD.

— Pourquoi, tu veux savoir quand tu pourras faire venir ton amant ?

Les mains de Céline se crispèrent sur son livre et sa gorge se noua tellement qu'elle peina à étouffer son hoquet de surprise.

Moussa lui adressa un regard amusé et la commissure de ses lèvres s'étira doucement.

— Jeudi prochain, mais juste pour deux jours.

— Oh, et tu pars où cette fois ?

Céline espérait que le choc que lui avait provoqué la « blague » de Moussa ne transparaissait pas dans sa voix.

— Pourquoi tu veux savoir ?

Il plissa les yeux en l'observant et Céline sentit les muscles de son dos se contracter. Moussa avait-il simplement fait une blague ? Elle aurait voulu baisser la tête dans son livre et ne plus affronter son regard.

— Je, comme ça, pourquoi tu…

— Je plaisante, assura-t-il en retrouvant un air espiègle, voyant le malaise de Céline. Pardon, je pensais que tu l'avais compris. Excuse-moi, chérie, je ne voulais pas te stresser.

Il posa son ouvrage sur le canapé et la rejoignit. Il s'accroupit face à elle.

— Je suis désolé, je sais que tu es assez angoissée comme ça, je ne voulais pas en rajouter.

Céline le laissa lui attraper les mains et acquiesça.

— Je m'intéresse juste à toi. C'est normal, non ?

Elle tentait de se détendre et de jouer le jeu, afin de ne pas sembler suspecte en surréagissant à ce point.

— J'aime bien savoir où tu vas, c'est tout. Parfois je m'amuse à regarder la ville où tu es en déplacement, j'ai l'impression d'y être un peu.

L'expression attendrie de Moussa suite à son mensonge lui retourna l'estomac. Même si elle en avait pris l'habitude, elle détestait mentir.

— Par exemple, là, quand tu étais en Belgique, je…

Les traits de Moussa se figèrent quelques instants.

— Je n'étais pas en Belgique.

— Oh…

Ils restèrent une seconde à se fixer sans rien dire, jusqu'à ce que Moussa lui attrape la main.

— J'étais en Allemagne. Je te l'avais dit, plusieurs fois.

Céline se sentit mal à l'aise. Si elle avait voulu disparaître lorsque Moussa avait mentionné son hypothétique amant, ce n'était rien par rapport à l'instant présent. Car elle avait entendu le changement de

ton de sa voix, qu'elle ne parvenait pas à interpréter.

Moussa lui mentait-il ou se montrait-il simplement inquiet, car elle semblait ne pas se souvenir de choses qu'il lui avait dites ?

— Je me suis trompée, je voulais dire Allemagne, lâcha-t-elle d'un ton qu'elle espérait décontracté. Faut dire qu'ils ont les mêmes couleurs sur leur drapeau !

Les sourcils de Moussa se levèrent sur son front et il resta une seconde de toute évidence décontenancé par la remarque de Céline.

— Heu, oui… certes. Tu es sûre que ça va ?

Encore une fois, Céline se demanda s'il s'inquiétait ou cherchait simplement à détourner l'attention de sa question initiale.

Non.

Moussa n'était pas comme ça.

Il n'était pas elle.

Elle lui embrassa la joue et, à ce contact, se sentit soudain mieux. Elle enroula ses bras autour de la nuque de Moussa et le serra contre lui.

— Juste fatiguée. Je vais aller me coucher, je suis vraiment épuisée, ajouta-t-elle en espérant faire comprendre à Moussa qu'elle désirait dormir.

Elle craignait toujours qu'il souhaite faire l'amour. Malgré la pilule du lendemain, elle avait encore cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Ils ne devaient surtout pas avoir de rapport jusqu'à ce qu'elle entame sa nouvelle plaquette.

Après un sourire à son époux, elle abandonna son livre sur le fauteuil et se leva pour quitter la pièce. Juste avant de franchir la porte, elle osa un regard derrière elle et capta celui de Moussa, qu'encore une fois, elle ne sut comment interpréter.

*

Céline avait prétendu dormir lorsque Moussa était venu se coucher. Elle tournait et retournait la conversation dans sa tête, incapable de savoir si Moussa lui avait menti. Il semblait s'inquiéter qu'elle ait oublié l'endroit où il s'était rendu, mais il n'en était rien. Elle savait qu'il lui avait annoncé partir en Allemagne.

Alors pourquoi un ticket en provenance de la Belgique s'était-il retrouvé dans leur entrée ?

Elle se massa les tempes en se levant et alluma son ordinateur avant d'aller se préparer un café. Elle n'avait aucune envie de travailler, mais était consciente qu'elle n'aurait pas le droit à une nouvelle chance avec Corinne. Et elle avait besoin de ce travail, qui lui assurait de pouvoir continuer son activité de free-lance et ainsi rester à la maison. Céline attrapa son téléphone pro et la notification qui s'afficha à l'écran termina de la réveiller.

Elle se redressa brusquement dans son siège de bureau, les deux mains serrées autour de son portable, prête à cliquer sur la petite enveloppe lui indiquant qu'elle avait reçu un message.

Un message de Julien.

34

Emma

— Ça va faire cinq jours.

Emma releva la tête de son ordinateur pour faire face à Alric, qui pivotait d'un côté et de l'autre sur sa chaise de bureau.

— Je sais.

— Et on n'avance pas. J'ai l'impression qu'on tient que dalle. Il nous reste seulement trois jours pour résoudre cette enquête, sinon il faudra espérer avoir une prolongation.

Emma soupira, forcée d'admettre que son collègue avait raison. Au-delà de huit jours, le procureur déciderait s'il octroyait un nouveau délai pour poursuivre l'enquête avant l'ouverture d'une information. Sans compter les chances de retrouver Mattia vivant qui s'amenuisaient chaque seconde.

Ils avaient interrogé les quelques personnes présentes au parc le matin de la disparition. En dehors du jeune papa qui avait mentionné l'homme qui lisait sur le banc, aucun ne semblait avoir rien remarqué au moment où Mattia se faisait enlever. Car c'était bien cette piste qui demeurait la plus plausible pour le moment.

— Si vous aviez entendu les cris déchirants de cette maman qui appelait son fils, s'était désolée une femme en expliquant qu'elle était occupée à changer son bébé lorsqu'elle avait entendu Martina hurler. Je n'imagine même pas ce qu'elle peut ressentir…

Les vidéos de l'école n'avaient pas été d'une grande aide. Seuls les deux parents de Mattia et une vieille dame qui s'était avérée être la mère de Martina Lorenzo étaient venus récupérer le garçon, comme l'avait déclaré la directrice. Aucune présence étrange, aucun individu rôdant à proximité. Les quelques profils qui auraient pu correspondre à l'homme du banc étaient tous des parents d'élèves qui avaient présenté des alibis. L'enquête de voisinage n'avait rien donné de probant, tout comme les battues organisées par leurs collègues, mais également les habitants de la ville où vivaient les Mazerti.

— Je continue de penser que la voisine est étrange, reprit Alric.

— C'est justement pour ça qu'il faut la revoir, l'enjoignit Emma. Voir ce qu'elle a à dire concernant son absence ce matin-là. Personnellement, je crois surtout que le vieux nous a menti pour régler ses comptes. Elle n'est pas la piste que je privilégierais.

Elle bâilla et se leva pour se resservir du café.

— J'irai dès que j'aurais eu la réponse pour les Playmobil. Je veux m'assurer qu'elle n'a pas menti là-dessus avant d'aller l'interroger à

nouveau. Sur ça, son absence le matin et son adultère, comme vous me l'avez demandé.

Emma porta la tasse à ses lèvres et grimaça en réalisant que le café était déjà tiède. Elle jeta un œil à l'horloge accrochée au mur ; le café refroidi était un indicateur que les heures lui filaient entre les doigts. Mais cela la rapprochait également d'un appel qu'elle attendait depuis la veille.

— Vous avez dit que ce n'était pas la piste que vous privilégieriez, la relança Alric. Laquelle, du coup ?

Emma prit une profonde inspiration.

— Très honnêtement, je peine à savoir. Si on prend l'affaire Arthur Capolli, de leur côté non plus ça n'avance pas. Mais malgré ce que les médias ont balancé au début, il ne semble y avoir aucun rapport. Pas le même âge, pas le même profil. J'essaye de faire le lien entre ces deux affaires, mais… il manque quelque chose. Je n'arrive pas encore à savoir si je ne le vois pas ou s'il n'existe tout simplement pas.

Alric l'écoutait parler, son menton posé dans la paume de sa main, le coude sur son bureau. Emma resta dans ses pensées quelques instants. La priorité était Mattia, mais elle avait songé à Arthur Capolli et, surtout, à son étrange lien avec Lillard, bien que cette affaire-ci remontât à trente ans. Elle peinait à se défaire de l'image du bracelet en cuir et des pieds brûlés. Plus le temps passait, plus une visite chez ses parents pour en discuter semblait s'imposer.

Elle secoua la tête.

— Tu sais si la grand-mère a été interrogée ?

— Oui, répondit Alric en se redressant, mais ça n'a rien donné. La pauvre était dans tous ses états. Malade en plus, je sais pas quel virus ils se sont tous refilé, mais elle a dû l'attraper à force de garder les gamins.

— Je doute que ce soit sa préoccupation principale.

— Certes. Cela dit…

Alric s'interrompit le temps de fouiller dans son tiroir et d'en sortir un petit flacon de gel hydroalcoolique.

— Avec la grossesse de Fanny, je préfère être prudent.

Emma acquiesça. Elle trouvait attendrissant son jeune collègue, qui s'apprêtait à être papa pour la première fois. Elle avait déjà eu l'occasion de rencontrer sa compagne, qui lui avait semblé tout aussi gentille que lui.

— Quand tombe exactement le terme, au fait ? Fin août ?

— Le 21, pour être plus précis, et…

La sonnerie du portable de Céline l'interrompit. Elle décrocha et reconnut la voix à l'autre bout du fil.

— C'est bien lui. Je t'envoie le dossier.

Elle raccrocha et s'installa à son bureau, sous le regard intrigué d'Alric.

— Qui c'était ?

— Un collègue avec lequel j'avais bossé il y a une quinzaine d'années, à mes débuts. Il avait enquêté sur un type, à l'époque. Et il me semblait avoir reconnu le nom dans la liste des proches des Mazerti. J'attendais qu'il me confirme que je ne me trompais pas et me dise ce qu'il avait sur lui.

Emma cliqua sur le mail qu'elle avait reçu et ouvrit la pièce jointe.

— Pédophilie ?

— Et détournement de mineurs.

— Mais c'est… un collègue de Laurent Mazerti ?

Emma hocha la tête.

— Je te présente Vincent Boutard.

35

L'homme

L'homme prit la monnaie que la caissière lui tendait. Il lui sourit et lui souhaita bon courage pour le reste de sa journée.

Il rangea son portefeuille dans sa poche arrière et ressortit du supermarché avec sa part de flan industriel.

Sans même réfléchir, ses pas le conduisirent au parc, de l'autre côté de la rue. Il déambula dans les allées pendant cinq minutes, jusqu'à trouver un banc, près d'un petit cours d'eau où nageaient quelques canards.

Précautionneusement, il déballa sa pâtisserie et resta ainsi quelque temps à la fixer.

Comme ce jour-là chaque année, il sortait pour acheter une part de flan. Mais pas n'importe lequel. Il fallait qu'il vienne d'un supermarché. Parce que c'était de là qu'il était toujours venu. Qu'elle le lui avait toujours ramené pour son anniversaire, du magasin où elle travaillait en tant que comptable. Elle lui avait à plusieurs reprises proposé de prendre quelque chose d'autre, mais non, il revenait systématiquement à ce flan.

Elle avait fini par partir. Il ne lui en avait jamais voulu. Après tout, l'autre lui avait fait du mal. Il aurait fini par la tuer, à force.

C'est pour elle que lui avait fini par le faire.

Il avait espéré son retour, une fois l'autre crevé.

Mais elle n'était jamais réapparue.

Depuis qu'elle l'avait quitté, il avait continué à aller acheter sa part de flan. Il avait l'impression de revenir à cette époque où il pouvait se réfugier dans ses bras quand il avait peur, quand il avait mal. Quand l'autre le faisait souffrir.

Avant ce fameux jour.

L'attention de l'homme fut attirée par le passage d'un héron au-dessus de l'eau. Il renifla et réalisa qu'une larme avait coulé le long de sa joue.

D'un revers de la main, il l'essuya et croqua dans son flan.

Il ferma les yeux pour savourer le goût de caramel artificiel qui le ramena en enfance en une fraction de seconde. Il avala et prit une seconde bouchée.

Une fois sa pâtisserie terminée, il referma la boîte en plastique, s'essuya la bouche et tendit le bras pour jeter ses déchets dans la poubelle de l'autre côté du banc.

Et il vit, sans trop les voir, les quatre initiales tatouées à

l'intérieur de son poignet. Il avait été mal réalisé, l'encre avait bavé et viré à une espèce de gris bleuâtre.

Mais les lettres étaient toujours présentes.

Les deux premières pour elle.

ID.

Les deux suivantes pour lui.

XL.

36

Céline

Céline avait immédiatement répondu à Julien quand elle avait vu son message.

« Désolé, j'ai dû m'absenter. »

Il n'avait rien dit d'autre, et Céline attendait désormais qu'il réponde à son propre message : « On peut se voir ? C'est urgent. »

Elle avait hésité à l'interroger sur cette fameuse soirée où il aurait dû venir et où elle avait finalement terminé sur le sol de sa cuisine. Seulement, elle craignait que, d'une façon ou d'une autre, cela puisse se retourner contre elle. Elle imaginait l'un des deux policiers qui lui avaient rendu visite la confronter à ses messages. Il fallait qu'elle lui en parle de vive voix.

Sauf qu'il ne répondait plus. Céline n'avait de cesse de rouvrir la conversation dans laquelle le petit « lu » attestait que Julien avait bien pris connaissance de sa question.

Elle s'occupa de quelques commentaires sur les réseaux, qui lui prirent environ trois fois plus de temps qu'à l'accoutumée, tant elle peinait à se concentrer. Elle avait l'impression que son cerveau était en surcharge. La disparition de Mattia, le ticket, ses trous de mémoire, son altercation avec le cycliste, le comportement de Moussa qui, plus elle y repensait, plus il lui paraissait étrange. Pourquoi avait-il fait cette blague sur son amant ? Il n'avait jamais plaisanté sur le sujet. Et pourquoi avait-il réagi de la sorte quand elle avait demandé où il s'était rendu lors de son dernier déplacement professionnel ?

Céline ouvrit le tiroir de son bureau, avant de le refermer dans un claquement. Elle avait déjà pris deux cachets aujourd'hui. À moins que celui pris avant sa douche n'ait été le troisième…

Lorsque son portable vibra et que le prénom de Corinne apparut alors que le seul appel qu'elle espérait recevoir était celui de Julien, l'adrénaline qui avait pris possession de son corps redescendit tout aussitôt.

— Salut, Céline, ça va ?

— Oui, je suis…

— Parfait, l'interrompit Corinne. Je voulais te mettre sur la campagne de com de juillet, on a trois *events* à marketer et…

Céline n'entendit pas la fin de phrase ; son attention venait d'être accaparée par un cri, de l'autre côté du mur.

Elle s'était presque faite à leur absence, ces derniers temps. Comme si la disparition avait rendu la maison voisine complètement

silencieuse, au point où elle se demandait parfois si ses voisins étaient seulement présents.

Toutefois, ce cri ne ressemblait pas à ceux qu'elle avait déjà entendus.

— Corinne, je te rappelle, j'ai une urgence.

— Une urgence ? Mais, Céline, tu…

— C'est la police, tu sais pour l'affaire de mon voisin.

— Oui, mais tu…

Céline raccrocha sans laisser le temps à Corinne d'ajouter quoi que ce soit. Elle quitta son bureau et rejoignit la chambre d'amis, pour se mettre contre le mur mitoyen.

Si elle entendait la plupart du temps Martina ou les deux garçons, c'était cette fois Lorenzo qui criait.

— … jamais… fils de… je vais te…

Céline se raidit de tous ses membres. Elle devina des pas dans l'escalier, puis Martina qui se rajouta aux cris. Une deuxième voix d'homme. Des bruits de chute.

Comprenant que ses voisins étaient descendus, elle retourna sur le palier et dévala les marches.

Son cœur battait la chamade, tous ses sens étaient en éveil. Pour la première fois depuis des jours, elle avait l'impression d'avoir quitté son état léthargique, qui avait pris possession de son corps et de son esprit.

Elle se rua dans le salon, mais avant qu'elle ait pu se coller au mur, un bruit de vaisselle brisée suivi d'un hurlement l'interrompit.

— Tu ne… te tuer !

Céline s'était pétrifiée. Elle en était sûre, elle avait entendu une menace.

Qui donc Lorenzo était-il en train de menacer ?

Sans perdre plus de temps, Céline remonta à la hâte à l'étage afin de récupérer son portable pour appeler la police. Ce fut à ce moment-là que la porte des voisins s'ouvrit sur leur jardin et que les cris lui parvinrent cette fois depuis l'extérieur.

Les doigts crispés, elle numérota le 17 en se jetant sur le canapé-lit de son bureau pour voir par la fenêtre.

Par réflexe, elle porta une main à sa bouche lorsqu'elle vit Lorenzo attraper Vincent par son T-shirt et l'envoyer voler dans le mobilier de jardin.

— Lorenzo ! s'égosilla Martina en essayant de le retenir comme elle pouvait.

— Je vais t'arracher la peau, sale fils de pute ! éructa Lorenzo en contournant la table, tandis que Vincent se remettait debout en faisant basculer une chaise.

— Lorenzo, laisse-moi t'expliquer, tu…

— Ferme ta gueule ! Et dire que je t'ai laissé t'approcher de mes gamins !

— Madame, vous m'entendez ?

Céline battit des paupières et baissa les yeux vers son téléphone, sur lequel l'appel était lancé et où une femme tentait de capter son attention. Elle porta le combiné à son oreille.

— Oui, je voulais vous prévenir qu'il y a une bagarre chez mes voisins.

Elle se mordit la langue, se trouvant ridicule à parler de bagarre quand un homme menaçait un autre de lui arracher la peau.

— Pouvez-vous me donner l'adresse ?

— Je suis à Honeville, au 33 rue de la…

Céline ne termina pas sa phrase. Deux policiers venaient de faire irruption dans le jardin et se précipitaient pour neutraliser Lorenzo.

— Madame ?

— Heu, oui, vos… vos collègues sont là.

— Nos collègues ?

— Oui, des… policiers, balbutia Céline qui était plus concentrée sur ce qu'il se passait à quelques mètres d'elle que sur sa conversation.

— Madame, tout va bien ?

— Oui, c'est bon, merci, bonne journée, clôtura-t-elle en laissant retomber son téléphone.

Lorenzo se débattait, ruait. Céline ne parvenait même plus à comprendre ce qu'il disait. Martina avait son visage dans ses mains et était secouée de spasmes.

Deux autres policiers arrivèrent à leur tour et aidèrent Vincent à se relever, alors qu'il était tombé en essayant d'échapper à Lorenzo.

La scène surréaliste avait attiré des voisins. Céline avisa des passants s'approcher de la palissade, une voisine de l'autre côté de la rue ouvrir sa fenêtre. Deux chiens s'étaient même mis à aboyer un peu plus loin.

Céline remarqua qu'elle avait agrippé le bord de la fenêtre et s'était penchée jusqu'à avoir le front presque collé à la vitre.

La porte du jardin s'ouvrit une troisième fois et la Capitaine qui était venue l'interroger y pénétra, suivie de son collègue. Lorsque ce dernier leva les yeux en direction de sa maison, Céline se décala sur le côté afin de ne pas être vue. Elle se sentit honteuse de réagir ainsi, bien qu'elle l'eût fait sans réfléchir. Elle s'écarta de la fenêtre, guettant ce qu'il se disait.

Lorenzo semblait s'être un peu calmé, bien qu'il continuât d'enchaîner les phrases que Céline ne comprenait pas tout à fait. Elle alla jusque dans sa salle de bain et glissa un œil à travers le voilage. Lorenzo, Martina et Vincent étaient tous les trois escortés vers la rue. Alors qu'un policier attrapait le bras de Lorenzo, celui-ci se défit et

lança, assez fort pour que Céline distingue cette fois parfaitement ce qu'il disait :

— Maintenez plutôt ce sale pédophile !

Le ventre de Céline se contracta tellement qu'elle se demanda si ses organes n'allaient pas finir écrasés.

Vincent ? Un pédophile ?

Elle observa le groupe s'avancer jusqu'à des voitures de police garées plus loin, puis être hors de sa vue.

Si elle avait toujours eu un mauvais pressentiment le concernant, une espèce de sensation étrange et si elle détestait quand il était présent sur la terrasse de ses voisins, jamais elle n'aurait pu imaginer qu'il ait pu s'agir de ça.

Cela signifiait-il qu'il était, lui, responsable de ce qui était arrivé à Mattia ?

37

Céline

Les heures passèrent sans qu'aucun bruit ne vienne à nouveau la perturber.

Céline avait rappelé Corinne, repris son travail comme si elle n'avait pas assisté à une scène avec un homme menaçant d'en tuer un autre.

Était-ce vrai ? Vincent était-il réellement un pédophile ?

Un frisson la parcourut en y repensant. Si cela était avéré, alors elle s'était à plusieurs reprises retrouvée à quelques mètres seulement de lui, lorsqu'elle était dans le salon et qu'il était invité chez les Mazerti.

Elle s'imagina à leur place.

Comment réagirait-elle si elle apprenait qu'un homme dangereux s'était approché de ses enfants, qu'elle l'avait laissé entrer dans sa propre maison ?

Elle n'avait pas d'enfants.

La notification d'un e-mail la fit se concentrer sur son ordinateur. Elle venait de recevoir la validation d'un projet avec une influenceuse. Il s'agissait d'une jeune femme d'à peine vingt ans qui avait buzzé six mois plus tôt avec une vidéo et qui avait vécu une ascension sur les médias suffisamment rapide pour que son agent se permette de demander des montants à 5 chiffres pour des collaborations. Bien qu'elle évoluât dans ce milieu depuis plusieurs années, un certain nombre de choses continuaient d'échapper à Céline.

Elle répondit aux quelques questions posées, valida le devis et fit suivre les informations pour le partenariat aux personnes concernées. Elle allait faire son compte rendu à Corinne lorsqu'une autre notification attira son attention.

Un message, sur son téléphone pro.

De Julien.

Céline abandonna son clavier d'ordinateur pour se ruer sur celui de son portable.

Il n'était pas là question de parler à un homme qui avait été son amant. Non, elle voulait juste qu'il lui explique qu'il était venu ce soir-là et que c'était lui qui l'avait mise au lit.

Elle n'avait même pas tant bu. Certes, elle avait mélangé alcool et médicaments, mais n'avait jamais, par le passé, oublié ainsi une telle période. Même lorsqu'elle était plus jeune et buvait largement plus que de raison. Il lui était arrivé d'oublier des détails, des parties de

conversations qui restaient floues, mais jamais autant. Jamais pendant si longtemps.

« On peut se voir, oui. Demain ? »

Céline aurait voulu qu'il lui propose de passer sans attendre.

« Pas possible avant ? »

« Non, je ne rentre que demain. 14 h ? »

« Okay ».

Elle patienta quelques instants, les pouces au-dessus de l'écran, avant de taper à nouveau :

« Tu étais où ? »

Certes, cette question n'avait rien à voir avec sa perte de mémoire. Peut-être qu'une infime part d'elle-même souhaitait également des réponses concernant son silence des derniers jours.

Elle resta le regard rivé sur l'écran.

Message délivré.

Message lu.

Mais pas de réponse.

Céline se redressa brusquement lorsque les petits points indiquant que Julien était en train de taper apparurent. Elle retint sa respiration, jusqu'à ce que les points arrêtent de danser à l'écran et disparaissent.

Sans qu'aucun message ne vienne. Elle quitta l'application et la relança, espérant qu'il s'agisse d'un bug informatique. En vain.

Elle appuya sur le bouton latéral qui verrouilla le téléphone. Sa mâchoire se serra, alors que la colère s'immisçait en elle, prenant à ce moment-là le pas sur l'inquiétude. Elle gérait globalement mal la frustration et devoir attendre lui tordait le ventre et lui contractait les muscles du dos. Elle prit sur elle pour baisser ses épaules et fit quelques mouvements de nuque, dans l'espoir de détendre la tension qui s'était accumulée dans son cou. Elle revint à son ordinateur et à son mail à Corinne, sans parvenir à chasser complètement de son esprit les petits points qui n'avaient fait que la narguer.

*

Céline vidait le lave-vaisselle, en attendant que Moussa rentre, lorsque de l'agitation de l'autre côté du mur mitoyen lui parvint. Elle n'avait ni vu ni entendu ses voisins revenir, mais ils étaient désormais de retour chez eux.

Combien de temps étaient-ils restés au commissariat ? Que s'était-il passé pour eux ? Lorenzo pouvait-il être inquiété pour avoir violenté Vincent et l'avoir menacé de mort ?

Non, impossible, on n'arrêtait pas des gens pour si peu.

Elle était témoin quotidiennement de menaces de mort sur les réseaux. Elle en avait elle-même déjà géré pour des marques, bien qu'elles ne lui fussent pas directement adressées. Il suffisait parfois

d'un colis perdu pour être menacé de mort. Elle le savait, la loi peinait encore à reconnaître ce genre de message, et ce n'était pas la priorité de nombreux tribunaux.

Même si, parfois, certains harceleurs passaient à l'action.

Mais le cas des Mazerti était différent. S'il devait arriver quelque chose à Lorenzo, quel que soit le juge, il prendrait en considération la situation. Un pédophile qui avait approché des enfants, dont l'un qui avait disparu. N'importe quel parent aurait des envies de meurtre.

Céline termina de mettre les bols dans le placard, en s'efforçant d'ignorer les voix qui s'élevaient de plus en plus. Elle avait l'impression d'avoir passé trop de temps à sa fenêtre ces derniers jours, à guetter la venue de la police ou le comportement des Mazerti.

Si elle avait été capable de les ignorer depuis le début, peut-être n'en serait-elle pas aujourd'hui à se demander si elle avait pu tuer l'un d'eux.

Elle descendit à la cave pour s'occuper du linge, déterminée à continuer d'agir en faisant fi ce qu'il se passait de l'autre côté. Elle avait laissé le linge sale s'accumuler et, elle le savait, cette partie des tâches ménagères lui incombait.

Un frisson lui remonta le long de l'échine lorsqu'elle se pencha pour ramasser une chaussette qui était tombée et qu'elle avisa le T-shirt qu'elle portait, le matin de la disparition de Mattia.

Que faisait-il là ? Elle était persuadée de l'avoir jeté. Or, il était dissimulé derrière la machine à laver.

Était-ce elle qui l'avait mis là ?

Qui d'autre, vraiment…, songea-t-elle en tendant le bras pour récupérer le vêtement.

Il était propre, bien qu'un peu poussiéreux d'avoir été posé à même le sol de la cave. Il n'y avait plus aucune trace de sang visible.

Céline se concentra. L'avait-elle caché là, afin de le jeter au dernier moment avant de fermer sa poubelle et de la mettre dans le container ?

De colère, elle frappa le côté de la machine à laver, puis ragea à cause de la douleur dans sa main, alors que le bruit de la tôle résonnait dans la cave.

Elle ignorait quoi faire de ce fichu T-shirt. Pourquoi réapparaissait-il ? Elle le jeta dans le tambour et le recouvrit du reste du linge. Elle renversa de la lessive alors qu'elle remplissait le tiroir et se trompa d'emplacement pour mettre l'adoucissant. Les mains tremblantes, elle lança le programme et remonta les escaliers.

Les voix étaient de plus en plus fortes et, alors que Céline refermait la porte derrière elle, celle de Martina retentit presque comme si elle s'était trouvée dans la même pièce :

— De toute façon, c'était pas ton préféré !

38

Emma

— Il était déjà bien amoché, souffla Alric en rejoignant Emma à l'extérieur du commissariat pour profiter des rayons du soleil qui commençaient à baisser.

— Pas étonnant.

Elle observa son collègue sortir une cigarette, mais, pour une fois, ne lui fit pas la morale.

L'après-midi avait été compliquée, entre gérer Lorenzo Mazerti qui menaçait sans retenue Vincent Boutard malgré la présence des policiers, sa femme qui était tombée dans une sorte d'apathie étrange et Boutard qu'il avait fallu interroger.

Emma avait craint qu'il porte plainte contre le père de Mattia, mais il semblait avoir accepté les coups, comme s'il les méritait.

— J'ai fait une connerie y a quinze ans, mais cette fois j'ai rien fait, avait-il balbutié, à peine dans leurs locaux. Je vous le jure.

Il faisait presque peine à voir. Petit et plutôt maigrichon, le nez de toute évidence fracturé, l'arcade gonflée où le sang avait déjà commencé à sécher.

Lorsqu'elle avait eu la confirmation qu'il s'agissait bien de lui, elle avait chargé un de ses collègues d'appeler les Mazerti pour les faire venir au poste, afin de leur parler de lui. Son collègue n'avait malheureusement pas su gérer l'appel et en avait trop dit. Quand Emma avait réalisé son erreur et compris au vu des cris au téléphone que Vincent Boutard se trouvait chez eux, elle avait su qu'il leur fallait agir vite.

Et ils avaient bien fait, compte tenu de l'état dans lequel ils avaient retrouvé les deux hommes.

L'un de ses deux collègues qui étaient arrivés en premier et avaient commencé à maîtriser Lorenzo Mazerti tenait une poche de glace contre sa joue gonflée.

— Tout le monde jure tout le temps, avait répondu Emma.

— Mais moi c'est vrai ! avait rétorqué Boutard en claquant ses mains sur la table de la salle d'interrogatoire où ils se trouvaient.

Il s'était recroquevillé et avait levé les paumes en signe d'excuse.

Emma avait ouvert un dossier devant elle.

— Il y a quinze ans, vous avez été reconnu coupable de pédophilie et de détournement de mineur.

— Je… oui, mais ce n'était pas un enfant, avait tenté de se défendre Boutard, et je…

Le sourcil arqué d'Emma lui avait fait refermer la bouche.

— Quatorze ans, ce n'est pas un enfant ?

— Non, enfin si, mais… Mattia en avait quatre ! Jamais je ne ferais quoi que ce soit à un enfant de quatre ans !

— Mais de quatorze, oui ?

Boutard avait battu des cils et dégluti.

— J'ai fait une connerie. J'ai purgé ma peine. Je suis réglo depuis et… je regrette. Lorenzo n'est pas que mon collègue, il est aussi mon ami. Jamais, vous entendez ? Jamais je lui causerais du tort.

Emma souffla sur sa tasse de café chaud.

Particulièrement kitsch, elle était ornée de chatons en noir et blanc. Sa nièce la lui avait offerte il y a trois ans et, depuis, elle n'utilisait que celle-ci au travail.

Elle but quelques gorgées avant de revenir à Alric, qui éteignait son mégot de cigarette pour le jeter dans la poubelle dédiée.

— À votre avis, c'est lui qui pourrait s'en être pris au gamin ? interrogea-t-il.

— Je pense pas. Il avait été arrêté pour avoir eu une relation avec une ado de quatorze ans, à qui il avait menti sur son âge, prétendant en avoir dix-huit, alors qu'il en avait vingt-deux.

— Ça reste dégueulasse.

— Ça reste dégueulasse. Mais la question ici est : est-ce que les deux cas pourraient être liés ? Pour moi, la réponse est non.

— Et si…

Alric se tourna vers elle, plaçant une main en visière pour se protéger du soleil bas.

— Et s'il avait fait d'autres trucs ? S'il avait agressé d'autres enfants ? Il a été arrêté pour ça, mais qui nous dit qu'il n'a rien fait depuis ?

— Certes, sauf qu'il n'a jamais eu aucune autre condamnation, ou même accusation. On va quand même creuser, car il n'a pas d'alibi pour le matin où le gosse a disparu. Je vais adresser une réquisition au chargé du syndic pour vérifier les caméras de surveillance de l'entrée de sa résidence.

Alric acquiesça et la laissa pour rejoindre l'intérieur du bâtiment.

Emma profita de quelques minutes supplémentaires au soleil.

Elle avait l'impression d'avoir trop de pistes et pas assez à la fois. Elle ignorait encore comment lier la disparition de Mattia et celle d'Arthur, et encore moins cette vieille affaire concernant Vincent Boutard. Ni le lien avec Lillard.

Elle sortit son téléphone de sa poche et lança la numérotation.

— Maman ? J'ai besoin de parler à Papa. Dis-moi quand je peux passer.

39

Céline

De toute façon, c'était pas ton préféré !

La phrase tournait en boucle dans la tête de Céline. Pour elle, c'était clair : Martina accusait Lorenzo de préférer Tommaso à Mattia.

Il était courant que des parents craquent dans pareille situation, et que des mots dépassent leur pensée. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'elle les entendait hurler des choses horribles. Mais, pour une raison qui lui échappait, cette fois-ci était différente.

Elle allait sortir pour récupérer son courrier dans la boîte aux lettres lorsqu'elle perçut le grincement du portail de Jean-Louis. D'un claquement, elle referma la porte d'entrée, ne souhaitant pas avoir affaire au vieux voisin.

S'il ne l'avait pas gratifiée de réprimandes ces derniers temps, elle savait que sa prochaine recommandation ne tarderait pas. Elle n'avait pas bougé sa voiture depuis une semaine, il était tout à fait capable de venir lui rappeler qu'un véhicule ne pouvait pas rester stationné au même endroit trop longtemps.

Céline retourna à la cuisine et observa son voisin, lui-même en train de regarder ce qu'il se passait dans la rue.

L'espace d'un instant, elle fut tentée de descendre à la cave pour remonter un carton qui devait partir au recyclage, et de le sortir devant chez elle. Si la perspective de faire rager Jean-Louis était soudain séduisante, celle de devoir lui répondre lorsqu'il viendrait sonner à sa porte la convainquit de vite oublier cette idée.

Il fit quelques pas sur le trottoir, longeant les voitures, puis s'arrêta en lançant des regards qui devaient se vouloir discrets en direction de la maison des Mazerti. Il remonta légèrement dans la rue, sans cesser de jeter des coups d'œil.

Il avait forcément dû entendre les cris de Lorenzo et devait désormais chercher à en découvrir la cause.

Céline sentit sa poitrine se gonfler lorsqu'il attrapa la poubelle d'une maison de la rue et la recala contre le mur. Ne pouvait-il pas s'empêcher de se mêler de ce qui ne le concernait pas ?

Céline se mordit la lèvre. Elle-même était actuellement en train de l'épier depuis sa fenêtre, à travers les voilages qui, elle le savait, la cachaient suffisamment, à moins qu'il ne vienne se placer pile en face de la vitre.

Dehors, Jean-Louis remontait jusqu'à son portail, non sans vérifier la façon dont les voitures étaient garées. Il se pencha légèrement pour

regarder le cache de la trappe à essence du véhicule de Céline et, alors qu'elle ouvrait la bouche pour râler, elle lâcha le voilage qu'elle tenait serré dans sa main.

Son niveau d'essence. L'endroit d'où venait le ticket était en Belgique. Non loin de la frontière, certes, mais assez pour faire bouger le niveau de sa jauge de carburant. Si elle regardait de quand datait son dernier plein et estimait ses derniers trajets depuis, elle pourrait peut-être en déduire si elle s'était effectivement rendue en Belgique ce fichu matin.

Elle remonta les marches deux à deux pour rejoindre son bureau. Dès son portable récupéré, elle lança l'application de sa banque, afin de trouver le jour de son dernier passage à la pompe. Elle lança Google maps et ouvrit son tiroir pour récupérer le ticket belge, afin de recalculer le nombre de kilomètres que l'aller-retour avait dû engendrer.

Une vague de chaleur lui barra le ventre lorsqu'elle ne le trouva pas. Sa respiration se coupa en se demandant pourquoi il n'y était pas, avant de se rappeler qu'elle l'avait jeté à travers la pièce et ne l'avait pas ramassé depuis. Elle claqua le tiroir en se maudissant de ne pas être capable de se souvenir de quoi que ce soit et se leva pour contourner son bureau.

Mais, à nouveau, son souffle l'abandonna.

Il n'y avait rien par terre.

Céline se jeta à quatre pattes et fouilla sous les étagères, sous le canapé-lit. La poussière et les cheveux sur le sol lui confirmaient qu'elle n'avait pas fait le ménage.

Elle en était certaine, elle avait chiffonné le papier et l'avait jeté depuis son bureau. Elle se revoyait le faire.

Or, il n'était nulle part.

40

Céline

— T'as l'air fatiguée, fit remarquer Moussa alors qu'il terminait de beurrer ses tartines.

Céline se frotta les yeux. Elle était installée de l'autre côté de la table, un pied sur sa chaise, la jambe pliée contre elle.

— Mal dormi.

Elle s'obligea à sourire et but une gorgée de café.

Elle n'avait pas parlé de la dispute à laquelle elle avait assisté la veille, entre Lorenzo et Vincent. Moussa ne lui avait pas reparlé de Mattia, malgré son insistance au début pour apporter un gâteau aux Mazerti, et cela lui convenait parfaitement. Car une nouvelle source d'inquiétude s'était ajoutée à la liste.

Le ticket de caisse avait disparu. Et, pour une fois, la petite voix dans sa tête ne lui glissait pas qu'elle avait pu elle-même le jeter et ne pas s'en souvenir.

En dehors de Moussa, personne d'autre n'avait pu pénétrer dans son bureau. Bien qu'il ne le fît quasiment jamais – son bureau était sa pièce à elle et Moussa n'avait pas de raison de s'y rendre –, Céline ne pouvait s'empêcher d'envisager qu'il ait agi autrement qu'à l'accoutumée.

— Tu es passé dans mon bureau ?

Elle aurait aimé être capable de faire preuve de plus de subtilité, mais la question avait franchi le seuil de ses lèvres avant qu'elle n'ait pu réfléchir à une autre formulation. Elle s'était toutefois efforcée de parler avec légèreté, comme si cela n'avait aucune importance. Ce qui aurait été le cas, en temps normal.

Moussa resta avec la bouche entrouverte, sa tartine toujours dans la main.

— Pourquoi ?

— Comme ça. Je ne retrouve plus ma calculatrice, mentit-elle avec un petit haussement d'épaules.

Elle avala une nouvelle gorgée avec une fausse décontraction, en observant Moussa.

— Je ne rentre jamais dans ton bureau, Céline.

Céline se crispa. Moussa ne l'appelait jamais par son prénom. Déjà, car ce n'était pas dans ses habitudes, mais aussi parce qu'il savait qu'elle avait horreur de ça. Max avait pour manie de le faire avec elle et ses collègues, et elle avait toujours trouvé en cette façon de s'exprimer une tentative de prendre un ascendant sur eux. Elle

détestait cette attitude qu'elle jugeait paternaliste et méprisante.

Moussa l'avait-il fait volontairement ?

Il croqua dans sa tartine, le regard baissé. Il mâcha et déglutit, sans relever le visage vers elle.

Céline en aurait mis sa main à couper, il mentait. Même si cela n'avait pas le moindre sens.

À moins qu'il soit rentré avec une idée précise en tête.

Elle songea à leur conversation, lorsqu'elle avait émis l'idée qu'il se soit rendu en Belgique. Il lui avait semblé inquiet qu'elle ait pu « oublier » l'endroit où il s'était trouvé, mais était-il possible qu'elle ait mal interprété sa réaction ?

Et s'il avait compris que ses questions n'étaient pas anodines et innocentes ?

Et s'il était entré dans son bureau à la recherche de quelque chose qui lui aurait permis de le confirmer ?

Et s'il était tombé sur le ticket, réalisant que Céline l'avait découvert et que c'était justement pour ça qu'elle l'avait interrogé de la sorte, et avait décidé de s'en débarrasser ?

Son café lui parut soudain acide et elle grimaça. Elle frissonna malgré l'air chaud qui entrait par la fenêtre ouverte et glissa un regard discret en direction de Moussa, qui gardait une expression qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer.

La raideur dans sa nuque s'intensifia. Était-elle en train de paniquer pour rien ? Après tout, cela n'avait aucun sens. Moussa n'avait aucune raison de lui mentir. Il n'était pas le genre d'homme à avoir des secrets.

C'était elle qui en avait.

Céline reposa sa tasse, incapable d'avaler quoi que ce soit d'autre.

Peut-être en avaient-ils finalement tous les deux.

*

Céline avait passé sa journée à regarder l'heure, dans le coin à droite de son ordinateur. Elle avait rapidement terminé l'ensemble de ses tâches et était même parvenue à prendre de l'avance sur le reste de sa semaine. Elle ne s'était pas laissé une seconde de répit, espérant ainsi faire passer le temps plus vite.

Quand, enfin, l'heure de partir chez Julien vint, elle était déjà prête. Elle rejoignit sa voiture, baissa le pare-soleil et, au moment où elle mit le contact, avisa le niveau d'essence indiqué sur le tableau de bord.

Avec cette histoire de ticket et la multitude de questions qui en avaient découlé, elle avait complètement oublié de vérifier la jauge.

L'aiguille était située aux deux tiers environ. Elle appuya sur le petit bouton, à côté de la manette des essuie-glaces et se maudit elle-

même en réalisant que, comme d'habitude, elle n'avait pas remis à zéro les données de consommation après avoir fait le plein pour la dernière fois.

Moussa s'amusait couramment de cette différence entre eux deux. Lui ne manquait jamais de tout remettre à zéro à chaque fois qu'il passait à la pompe ; ce qui arrivait souvent avec son travail et ses nombreux déplacements. Céline, elle, n'en avait que faire. Elle utilisait peu sa voiture et cela ne l'intéressait pas vraiment, de comparer l'écart de consommation entre ses différents trajets.

— Ça ne change pas grand-chose que tu aies bouffé 5,3 litres aux cent cette fois, et 5,4 la fois d'avant, s'était-elle une fois amusée à le taquiner.

— Certes, mais j'aime bien savoir.

Céline pourrait toujours tenter de calculer l'indication qu'elle avait. Elle devrait trouver la capacité de son réservoir, estimer sa consommation et ses trajets et…

Et il ne s'agirait que d'une estimation. Le trajet en Belgique ne lui rajouterait jamais plusieurs centaines de kilomètres, alors cela ne prouverait rien.

Elle tapa de frustration son volant du plat de la main, mit sa ceinture et quitta sa place de stationnement.

*

Jamais son cœur n'avait battu si vite en montant les marches de chez son amant. Elle n'avait, cela dit, jamais eu si hâte de le voir, même si les raisons à l'origine de son empressement n'avaient rien à voir avec celles qui l'avaient jusqu'à présent conduite ici.

Les aboiements de Juno derrière la porte l'accueillirent, à peine eut-elle sonné.

Céline sourit, sans avoir à se forcer cette fois. Elle s'était attachée à ce chien et ne s'était pas attendue à avoir également hâte de le revoir, lui aussi.

La porte s'ouvrit sur Julien bloquant le passage à son chien qui tentait de sauter au-dessus de la jambe de son maître.

Non sans honte, Céline sentit son bas-ventre se contracter lorsqu'elle quitta Juno des yeux pour revenir à Julien. Elle aurait aimé ne rien ressentir en le voyant, mais la réalité était quelque peu différente de ce qu'elle avait espéré.

— Salut, fit-il en se baissant pour attraper le collier du berger suisse.

— Salut. Je peux entrer ?

Julien ne répondit pas, resta une seconde sans bouger. Il finit par s'écarter, puis relâcha Juno une fois qu'il eut refermé la porte.

Céline s'accroupit pour le caresser. Si elle l'avait pu, elle serait

restée ainsi, ses doigts dans les longs poils blancs, à éviter les coups de langue joyeux.

— Tu voulais me voir ?

Julien la rappela à la réalité. Son ton était assez froid et fit redescendre Céline.

— Tu étais où ? demanda-t-elle.

Un petit rictus se dessina sur le visage de Julien.

— Ça te regarde ?

— Je me suis inquiétée et…

— Oh, vraiment ?

Céline tressaillit. Son ton était désormais glacial.

— Tu me balances comme une pauvre merde et tu voudrais ensuite que je te rende des comptes ? Mais c'est ma faute, enchaîna-t-il en levant les deux mains. Tu m'avais prévenu, tu ne voulais pas d'une vraie relation, c'est juste moi qui ai été assez con pour espérer que tu changerais d'avis.

Céline resta silencieuse, réalisant soudain que Julien semblait véritablement blessé. Mais, comme il l'avait si bien rappelé, elle n'y était pour rien, elle avait été très claire dès le début.

Julien désigna son panier à Juno, qui s'y installa sans broncher. Céline se concentra, afin d'essayer de comprendre.

— Je suis désolée, balbutia-t-elle. Quand tu dis que je t'ai balancé comme une pauvre merde, tu…

— Quoi, tu vas me dire que j'exagère ?

— Non, je…

— Je sais qu'on n'avait *rien* tous les deux, mais j'aurais aimé être un peu respecté. Vraiment, quand j'ai reçu ton message, j'ai…

— Quel message ?

Julien fronça les sourcils.

— Comment ça, quel message ?

— Heu, je…

— Tu te fous de ma gueule ?

Céline secoua la tête.

— Mais celui que tu m'as envoyé l'autre soir ! Tu n'assumes plus ou tu as besoin qu'on te rafraichisse la mémoire ?

Brusquement, Julien enfonça sa main dans sa poche de jean et en sortit son portable. Cinq secondes plus tard, il le tournait vers Céline, qui découvrit une conversation avec elle.

Sa gorge se noua et la douleur dans sa nuque revint, lui donnant l'impression que toute sa tête était bloquée.

Julien s'excusait de ne pas avoir donné de nouvelles et d'être en retard, mais Juno avait commencé à vomir et il avait dû le conduire aux urgences vétérinaires. Céline lui répondait qu'il pouvait bien aller se faire foutre et qu'il n'était pas la peine qu'il essaye de la

recontacter.

— Je ne comprends pas…

— Tu comprends pas quoi ?

Pourquoi cette conversation n'apparaissait pas sur son propre portable.

— Je suis pas arrivé à l'heure pour te sauter, du coup ça t'a vexée et tu m'as envoyé chier. Il n'y a rien d'autre à comprendre.

Julien aurait pu lui mettre une gifle, cela aurait eu le même effet.

— Donc tu… tu n'es pas venu ? murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Julien lâcha un rire sans joie, qui fit relever la tête à Juno.

— Je suis pas à ton service, Céline. T'as cru que tu pouvais me parler comme ça et que je continuerais d'accourir dès que tu te sentirais un peu seule ? J'ai espéré plus, je pensais que mes sous-entendus étaient évidents, mais… non, toi tu n'as toujours pensé qu'à ta petite personne.

À nouveau, Céline eut l'impression qu'on venait de la frapper. Elle se sentit honteuse, telle une enfant que l'on mettait face à ses bêtises.

— Je suis désolée…

Julien passa une main devant son visage et lâcha un long soupir. Il leva la tête et fixa le plafond en se mordant la lèvre inférieure.

— Non, je… j'aurais pas dû te parler comme ça. C'est moi qui… Bref.

Un long silence s'installa entre eux.

— Et comment va Juno ? osa Céline d'une voix timide.

Ce dernier agita la queue en entendant son nom.

— Bien mieux, merci.

— Je suis vraiment navrée.

Julien se contenta de hausser les épaules.

— Je pense que j'avais un peu trop bu, l'autre soir et… mes mots ont dépassé ma pensée.

Ou peut-être que non. Elle ne se rappelait pas les avoir envoyés, comment pouvait-elle imaginer se souvenir de ce qu'elle avait réellement en tête en le faisant ?

— C'est pas grave, enfin…, maugréa Julien. Pardon pour ce que je t'ai dit sur le fait d'être seule et…

Aucun ne parla durant quelques secondes, avant que Julien ne brise le silence :

— Tu… Tu veux boire quelque chose ? Sans arrière-pensée, s'empressa-t-il d'ajouter.

Céline acquiesça et le suivit jusqu'à sa cuisine où il leur servit deux cafés.

— T'as mauvaise mine.

Céline ne sut s'il disait cela pour lui faire du mal ou s'il s'agissait

d'un simple constat.

— Beaucoup de stress et de fatigue en ce moment. Je sais pas si tu es au courant, mais le gamin des voisins a disparu.

— Je sais.

— Oh…

— Pourquoi ça te stresse, d'ailleurs ?

Céline aurait voulu pouvoir être honnête et lui avouer qu'elle craignait d'être impliquée dans sa disparition, qu'elle était venue le voir en espérant justement qu'il lui fournirait un alibi ou une explication qui la rassurerait.

— Ben, c'est un enfant…

— Un enfant après lequel tu râlais à chaque fois qu'on se voyait.

— Certes, mais…

— Et qui te faisait flipper, car tu craignais qu'il te balance à ses parents, et qu'eux-mêmes en parlent à Moussa.

Céline battit des cils, surprise par l'indifférence avec laquelle il parlait. Elle l'observa boire une gorgée de son café et reposer doucement la tasse sur la table.

— Au moins, maintenant, il ne pourra plus nous balancer. C'est bien ce que tu voulais, non ?

41

Emma

Emma arriva devant la maison de ses parents.

Au fond d'une ruelle qui menait vers les bois, elle était la toute dernière avant la forêt, à une centaine de mètres des autres habitations.

Petite, Emma avait adoré avoir une maison située à l'écart. Les enfants à l'école racontaient souvent qu'elle était hantée et que des créatures en provenance de la forêt s'y retrouvaient la nuit. Emma avait ainsi toujours eu une réputation de sorcière qu'il ne fallait pas venir embêter. Ce que ses camarades ignoraient, c'est que c'était elle-même qui avait lancé ces rumeurs.

Elle quitta la climatisation de sa voiture pour la chaleur agréable du soleil qui tapait encore étonnamment fort pour ce début du mois de mai.

Sa dernière visite remontait à quelques semaines déjà, et elle savait que sa mère, bien qu'elle ne dît jamais rien, espérait avec impatience sa venue. Elle avait été femme de flic, elle avait dû se faire à être également mère de flic, et avait conscience de l'irrégularité de son emploi du temps.

Zelda, la chatte de ses parents, la rattrapa alors qu'elle gravissait les escaliers. Emma se baissa pour caresser son pelage désormais rêche.

— Ma chérie ! lança une voix tandis qu'elle gratifiait la vieille chatte de gratouilles sur le ventre.

Emma se releva et sourit à sa mère, qui l'attendait les bras grands ouverts en haut des marches. Elle la rejoignit, l'enlaça brièvement et la suivit à l'intérieur.

— Je suis tellement contente que tu nous rendes visite, tu nous manquais, tu sais. Je ne te reproche rien, hein, s'empressa-t-elle d'ajouter en se retournant vers sa fille.

— Je sais, Maman.

— Viens, ton père nous attend sur la terrasse. J'ai préparé un thé glacé et un kouglof pour le goûter.

Emma traversa le couloir qui menait à la cuisine, puis sortit dans le jardin, qui s'étendait jusqu'à la frondaison des arbres. Le portique en bois était toujours en place, même s'il lui manquait une balançoire.

— Oh, bonjour, ma grande.

Emma sourit à son père qui s'était levé pour l'accueillir. Son cœur avait fait un bond dans sa poitrine. Il semblait s'agir d'un bon jour.

Elle s'installa à ses côtés et remercia sa mère qui lui tendit un verre de thé à la pêche. Elle patienta le temps de recevoir sa part de kouglof, son père ayant déjà entamé la sienne.

— Merci, maman.

— Ça va au travail ? demanda son père après s'être essuyé la bouche d'un revers de la main.

— On fait aller, oui, répondit Emma en ignorant sa mère qui avait appuyé son regard.

Emma le savait, elle voulait juste préserver son époux. S'il se lançait systématiquement dans de nombreuses questions concernant le travail de sa fille afin de garder comme un contact avec ce milieu qui avait été le sien, cela faisait aussi du mal à Martin, lui rappelant pourquoi il avait à l'époque dû partir en retraite anticipée.

— J'ai vu pour les gamins. Vous êtes sur quelque chose ?

— Non. Enfin, rien de suffisamment concret pour le moment.

— Ça va faire une semaine.

Emma ne répondit pas et avala une bouchée de la brioche préparée par sa mère. Ils savaient tous les trois ce que cela signifiait.

— Ils ont parlé de la lanière de cuir, reprit son père. Et des pieds brûlés, sur celui qu'ils ont retrouvé. Arthur, c'est ça ?

— On ne pourrait pas parler d'autre chose, vraiment ? intervint Katia. Ça me retourne le ventre et…

— Tu crois que ça pourrait être lié à Lillard ? interrogea Emma en l'ignorant.

Son père sembla réfléchir un moment, le regard perdu en direction des bois.

— Il est mort en taule.

— Je sais.

— Et c'était il y a trente ans.

— Certes. Si je dis pas de bêtises, la presse savait pour les lanières de cuir. Un imitateur pourrait donc lui aussi être au courant. Mais pour les pieds brûlés…

Elle s'accouda à la table, tournée vers son père, faisant fi de l'air renfrogné de sa mère.

— Ça avait pu fuiter de mille et une façons. Lui-même aurait pu raconter ça à un codétenu avant de mourir.

— Il faudrait trouver la liste de ceux qu'il a côtoyés à l'époque, voir qui pourrait être concerné…

— On parle de la prison dans les années 90, Céline. Il y avait une surpopulation, des conditions que tu n'imagines pas… Tu peux toujours te mettre là-dedans, mais je ne sais pas si ça donnera quoi que ce soit.

— Il y a potentiellement la vie de gamins en jeu.

Emma se laissa aller dans son fauteuil, son attention attirée par

deux corneilles dans un arbre.

— D'ailleurs, reprit Martin, en parlant de gamin…

La suite ne vint pas.

— En parlant de gamin ? relança Emma, sans quitter les deux oiseaux des yeux.

— Martin ? Chéri ?

Emma se retourna en entendant l'intonation de sa mère.

— En parlant de gamin quoi, papa ? demanda-t-elle.

— C'est inutile, souffla Katia.

Emma se pencha pour se mettre face à son père.

— En parlant de gamin quoi ? Tu penses à quelque chose qui pourrait m'aider ?

— Emma ! insista Katia.

Son père se tourna vers elle, et Emma sut à ce moment-là qu'il n'était plus là et qu'elle ne connaîtrait jamais la fin de sa phrase.

— Qu'est-ce que tu voulais me demander, hm…

Son père la fixa, et Emma comprit pourquoi son front se plissait sous l'effort de la concentration.

Son cœur fut comme serré dans un étau, broyé au point qu'elle en avait mal. Les années avaient passé, elle ne se faisait pas à l'Alzheimer précoce de son père. L'entendre chercher son prénom était une des pires douleurs qu'elle n'eût jamais ressenties, et elle n'arrivait pas à se préparer au moment où il ne la reconnaîtrait plus du tout.

Sa frustration de ne pas entendre la fin de la phrase passa au second plan. Elle força un sourire et répondit :

— Rien du tout, papa.

— Je suis très fier de toi, tu sais.

Ses lèvres se mirent à trembler et, sentant qu'elle ne pourrait conserver son sourire plus longtemps, elle s'excusa pour aller se réfugier dans les toilettes.

Elle se laissa choir sur la cuvette et leva le visage vers le plafond pour chasser les larmes qui menaçaient de déborder.

Son téléphone vibra dans sa poche. Elle renifla et décrocha, en s'efforçant de masquer le trémolo qui agitait sa voix.

— Cameron, j'écoute.

— C'est moi, répondit Alric. J'ai du nouveau pour les Playmobil.

Il fallut une seconde à Emma pour se reprendre complètement et comprendre ce à quoi il faisait allusion.

— Oui ?

— On a vérifié. Il n'y a aucun magasin à cinquante kilomètres à la ronde qui en offrait. Donc soit la voisine des Mazerti va faire ses courses très loin, soit elle nous a menti.

42

Céline

« C'est bien ce que tu voulais, non ? »

Les mots de Julien tournaient en boucle dans l'esprit de Céline depuis qu'elle était repartie de chez lui.

Était-ce vraiment ce qu'elle avait souhaité ? Était-ce la raison pour laquelle elle avait fini par se débarrasser de Mattia, afin qu'il ne révèle pas ce qu'il avait vu ce jour-là par la fenêtre du salon ?

Julien n'avait pas semblé remarquer son trouble, une fois qu'il avait prononcé cette phrase. N'avait pas vu à quel point Céline s'était crispée, comment son regard s'était perdu dans les marbrures du plan de travail de la cuisine, comment elle n'avait plus touché à son café. Lui avait continué la conversation, nettement moins en colère qu'à son arrivée.

Quand elle était partie, il avait déposé un baiser sur la joue de Céline sans qu'elle réagisse.

— On va pouvoir se revoir, du coup.

Du coup.

Du coup, puisque l'enfant, seul témoin de son adultère, avait disparu ?

Elle avait conduit jusque chez elle, ce genre de trajet où elle parvenait à destination sans même se rappeler la route, comme si son esprit l'avait abandonnée durant de longues minutes.

Julien n'était donc pas venu chez elle ce soir-là.

Ni la nuit ni le lendemain matin.

Céline récupéra son portable pro dans son tiroir et ouvrit la conversation avec Julien. Les messages qu'il lui avait montrés sur le sien n'existaient pas chez elle. Les avait-elle supprimés, de colère ? Elle aurait pu en être capable… À vrai dire, Céline ne savait plus très bien ce qu'elle était ou non capable de faire, et cela l'effrayait. Ou Julien avait-il fait un quelconque montage avec des messages où elle l'incendiait, pour la faire culpabiliser ? Il semblait vouloir continuer à la voir, alors…

Céline pinça ses lèvres et serra la mâchoire, presque à s'en faire mal. Elle avait simplement dû effacer les messages, c'était l'explication la plus rationnelle.

La *seule* explication.

Elle réalisa qu'elle tremblait, aussi descendit-elle dans la cuisine pour prendre un cachet. Moussa n'allait pas tarder à rentrer, elle ne voulait pas qu'il la trouve dans cet état. Elle but un grand verre d'eau

et s'installa sur le canapé. Les yeux fermés, elle prit le temps d'inspirer profondément à plusieurs reprises, afin de faire ralentir son rythme cardiaque qui s'emballait.

Une série de bips attira son attention. Elle ouvrit les paupières et se tourna vers la fenêtre. Il s'agissait de l'alarme des voisins, qu'ils déverrouillaient.

Céline resta en suspens, à l'affût, comme si elle s'attendait à entendre l'un des deux parents annoncer que l'enfant avait été retrouvé, ou le ravisseur attrapé.

Comme avec Julien, elle espérait qu'on viendrait la rassurer quant à sa culpabilité. Que la réponse qu'elle ne trouvait pas seule lui serait apportée.

Mais rien. Aucune conversation, personne.

L'esprit de Céline s'emballa. Sa blessure sur le front, que Julien n'avait pas même commentée, maintenant qu'elle y repensait, son T-shirt caché, le ticket en Belgique…

Elle attrapa la télécommande de la télé et l'alluma, dans l'espoir de parvenir à se changer les idées. Or, quand la photo de Mattia s'afficha à l'écran, son ventre se tordit, au point qu'elle crut qu'elle allait vomir.

Céline aurait voulu éteindre, mais elle n'en fit rien. Comme si elle trouvait normal de se faire ainsi du mal.

Aux côtés de Mattia, la photo d'un autre garçon apparut. Céline se remémorait vaguement l'avoir déjà vu, sans se souvenir d'où. Puis elle lut le panneau en dessous du cliché, et se rappela qu'il s'agissait de l'enfant retrouvé quelques jours plus tôt.

Elle augmenta le son, afin d'entendre le présentateur.

« Malgré l'absence de déclarations de la police à ce sujet, comment ne pas faire de lien entre cette affaire et celle d'Arthur Capolli, retrouvé sans vie il y a une semaine ? »

Une femme, apparemment éditorialiste, à en croire le bandeau qui apparut en même temps qu'elle à l'écran, hocha la tête avec vigueur.

« Et c'est compter sans le lien que certains ne peuvent s'empêcher de faire avec l'affaire Lillard. Des sources semblent confirmer que des éléments relient les deux affaires de manière directe. Alors faut-il aussi ajouter la disparition de Mattia Mazerti à l'équation ? »

Céline fronça les sourcils, essayant de réfléchir à ce que la femme venait de dire, pendant qu'un nouvel homme intervenait.

Elle sortit son téléphone et tapa dans la barre de recherche « affaire Lillard ». Il s'agissait d'une affaire qui datait des années 90, pas

étonnant que Céline ne s'en souvienne pas vraiment. Elle n'était pas du style à suivre des émissions qui revenaient sur d'anciennes enquêtes. Le nom et les faits lui disaient donc vaguement quelque chose, mais sans plus.

Elle cliqua sur la page Wikipédia dédiée. Alors qu'elle faisait défiler les premières lignes, des coups frappés à sa porte la firent sursauter.

— Moussa, c'est toi ? lança-t-elle en se levant.

Il lui arrivait de sonner, quand il ne retrouvait pas les clefs de la maison au fond de son sac.

Mais ce n'était pas Moussa qui l'attendait sur le pas de la porte.

— Madame Keman, excusez-nous de vous déranger, auriez-vous un instant à nous accorder ?

La Capitaine dont Céline ne se rappelait plus le nom, quoiqu'elle le lui eût donné à plusieurs reprises, se tenait quelque peu en retrait, derrière son collègue qui venait de parler.

— Oui, bien sûr.

Son état légèrement groggy suite à sa prise de médicaments s'évanouit presque aussitôt, tandis qu'elle laissait entrer les deux policiers chez elle.

Elle referma la porte et les suivit jusqu'au salon, où elle s'empressa de récupérer la télécommande pour couper la télé. Au moment où elle la reposa sur la table basse, elle capta le regard de la Capitaine qui s'était glissé vers l'écran.

— Vous avez des nouvelles de Mattia ? interrogea Céline.

Elle aurait vraiment voulu qu'ils lui en apportent. Pas tel qu'ils pouvaient l'imaginer, comme n'importe qui qui aurait souhaité que l'on retrouve un pauvre enfant de quatre ans disparu depuis une semaine, mais comme une personne que la culpabilité rongeait chaque jour un peu plus.

— Pourquoi avoir menti à propos des Playmobil ? demanda le jeune brigadier en guise de réponse.

Il fallut deux secondes à Céline pour comprendre ce à quoi il faisait allusion.

— Les Playmobil ? répéta-t-elle, hébétée, incapable de réfléchir à quoi répondre d'autre.

— Le set que vous avez offert à Mattia.

— Je le lui ai bien offert. Enfin… à son frère, je vous ai dit, car il…

— Nous ne remettons pas en doute le fait que vous lui ayez offert quoi que ce soit. Mais vous nous avez annoncé avoir reçu le kit en cadeau. Or, aucun magasin dans les cinquante kilomètres à la ronde n'offre de jeux.

Céline attrapa son bras gauche de sa main droite et se tira la

peau.

— Je…

Elle avait chaud et froid à la fois. Elle transpirait et, pourtant, la sueur qui coulait le long de sa colonne vertébrale manquait de la faire frissonner.

— Dans quel magasin avez-vous eu ce jeu, Madame Keman ?

Céline sentit son menton trembloter, comme lorsqu'elle luttait pour ne pas pleurer.

— Je… Je l'ai acheté.

Elle ne s'était pas demandé s'il était judicieux de mentir un peu plus, la réponse était sortie toute seule.

— Pourquoi nous avez-vous menti ?

Si Céline l'avait trouvé assez agréable durant ses premières interactions avec eux, préférant le regarder lui plutôt que sa collègue qu'elle jugeait intimidante, elle ne le trouvait plus si sympathique.

— Eh bien, je…

Sa voix restait coincée dans sa gorge, elle bégayait. Elle avait parfaitement conscience de ce à quoi elle devait ressembler, en cet instant.

De quelqu'un qui a quelque chose à se reprocher.

Elle tentait de rassembler ses idées, sauf que chacune de ses pensées semblait disparaître aussitôt apparue, ne lui laissant la possibilité de se raccrocher à aucune d'entre elles.

— Je craignais de paraître suspecte, parvint-elle toutefois à articuler.

— C'est-à-dire ?

Céline baissa la tête vers son bras, dont elle commençait à se faire rougir la peau.

— Je me suis dit que ça semblerait peut-être étrange que je veuille faire un cadeau à un enfant qui n'est pas le mien.

— Ça n'est pas interdit.

— Je sais, mais…

— Autre chose, intervint la Capitaine, et Céline sut à l'intonation de sa voix que cette autre chose n'allait pas lui plaire. Un témoin affirme que vous êtes partie en voiture le samedi matin, le jour de la disparition de Mattia. Où êtes-vous allée ?

Céline crut que le sol allait se dérober sous ses pieds. Son souffle l'avait abandonnée et son esprit n'était qu'un immense trou noir sur lequel elle n'avait plus aucun contrôle.

— Je répète, Madame Keman, où êtes-vous allée ?

— Nulle part.

Elle avait l'impression d'étouffer, de manquer d'air, comme si on l'étranglait.

— Qui vous a dit ça ? Je n'ai pas bougé de chez moi, je vous

l'assure !

Céline sentait sa vision devenir floue, chaque pulsation cardiaque lui faire mal dans la poitrine, comme si chaque battement de son cœur était là pour la punir de mentir.

Qui l'avait vue ? Lui disaient-ils la vérité ?

Elle ne parvenait pas à interpréter ce qu'elle lisait dans le regard et sur le visage des deux policiers.

De quoi l'accusaient-ils, exactement ?

— Autre chose, reprit à nouveau la Capitaine, sans se soucier de la détresse de Céline. Un témoin affirme avoir vu un homme qui n'est pas votre époux, entrer chez vous à plusieurs reprises.

C'en fut trop pour Céline, qui se laissa tomber dans le canapé.

Ils faisaient allusion à Julien.

Qui l'avait vue ? La même personne qui l'avait aperçue partir le jour de la disparition de Mattia ? Elle ne mentait pas pour Julien, alors disait-elle la vérité pour son départ en voiture ?

— Cet homme, qui est-il ?

— Un… un ami.

— Et son nom ?

— Julien. Et je… je n'ai pas son nom de famille.

Un bruit de chute en provenance de la cuisine fit se tourner leurs trois têtes et la main qui enserrait les entrailles de Céline raffermit encore un peu plus sa prise, si cela était seulement possible.

— Non…

Elle fixa Moussa, qui venait de laisser tomber son sac de travail sur le sol et la regardait comme il ne l'avait jamais fait.

43

L'Homme

L'homme hurla en entendant cette femme à la télévision. Cette femme qui venait dire que, des affaires comme celle-ci, il y en avait eu beaucoup malheureusement et que, à l'inverse d'autres, peut-être moins célèbres, elle n'avait rien d'atypique.

Alors qu'il y avait les pieds brûlés.

Alors qu'il y avait les lanières de cuir.

Il avait fait ça pour que l'on comprenne, il avait fait ça pour lui rendre hommage. Tout était arrivé plus vite que prévu, mais il avait fait le nécessaire.

Que leur fallait-il donc ?

L'homme sentit des fourmillements dans ses bras, qui glissèrent jusque dans ses mains, puis dans ses doigts. Il devait attraper quelque chose.

Il agrippa sa télé à deux mains, la souleva au-dessus de sa tête et la brisa sur le sol dans un grognement.

Il resta ainsi, pantelant, les yeux dans le vague, son souffle rauque raclant dans sa cage thoracique.

Lorsqu'il tourna la tête en direction du miroir situé à côté du buffet, il eut l'impression de voir une bête.

Il n'était pas une bête. Non, il était poli, calme, respectueux. Il savait se tenir, car elle l'avait bien élevé, le temps qu'elle était là.

La rage laissa l'espace d'un instant la place à de la peine.

Elle lui manquait. Et, il ignorait pour quelle raison, son absence venait gratter la surface de son cœur, comme pour découvrir des failles qu'il avait tant peiné à réparer.

Malgré les années qui avaient passé.

Il baissa les yeux et constata les dégâts. Sa télé était cassée et avait brisé deux carreaux du carrelage.

L'homme s'en voulut. Il ne devait pas se conduire ainsi. Il ne devait pas se laisser déborder. C'était comme ça qu'il risquait de commettre des erreurs, et de ne pas avoir le temps de tout terminer.

Et c'était en commettant des erreurs que l'on se faisait prendre.

Lui en avait commis et en avait payé le prix.

44

Emma

Emma se figea quand elle comprit ce qui se jouait. Elle inspira, mais avant qu'elle n'ait pu parler, l'époux de Céline Keman prit la parole.

— Cet homme, qui est-il ?

Il reprenait les mots d'Alric, d'un ton calme et posé, et gardait son regard rivé sur son épouse, sans ciller. Cette dernière se décomposait sur leur canapé.

— Un monsieur qui… avec qui j'ai déjà couru.

Emma se retint de grimacer au « monsieur », comprenant ce que Céline Keman devait tenter de faire. Un « monsieur » évoquait bien plus facilement un homme d'un certain âge, avec lequel il aurait été plus aisé de démentir des accusations d'adultère. Toutefois, son mari n'était pas dupe.

— Et qui est venu plusieurs fois chez nous ? Et dont tu ne m'aurais jamais parlé ?

Son ton restait monocorde, presque dénué de toute émotion si on ne prêtait pas attention au léger trémolo qui agitait ses fins de phrases.

— Je ne voulais pas que tu te fasses des idées et…

Elle se tourna vers Alric.

— Qui vous a dit ça ?

— On s'en fiche, Céline.

Les épaules d'Emma se crispèrent en entendant l'agressivité soudain poindre dans la voix de son mari. Elle avait été témoin de ce que de telles révélations pouvaient entraîner et restait sur ses gardes.

— Non, non ! Je veux savoir qui vous a dit ça !

Céline Keman s'agita et se releva du canapé. Elle fit un pas en direction d'Alric qui, lui aussi, s'était tendu. Ses sourcils s'étaient légèrement froncés et son regard allait d'un époux à l'autre.

— Cela n'a pas d'importance, madame, il nous faudra l'identité de…

— Mais je l'ai pas, putain !

Céline Keman s'agita.

— Madame, calmez-vous et…

— Je me calme si je veux !

Elle fit de grands gestes et Emma craignit un instant que son collègue n'interprète mal son comportement.

— Madame Keman, nous allons vous laisser. Appelez-nous dès

que vous serez en mesure de répondre à nos questions.

Elle lui remit une carte, ignorant si Céline Keman avait gardé la première. Elle s'approcha suffisamment d'elle pour pouvoir lui glisser :

— Appelez-moi au moindre problème.

Emma attendit qu'elle eût acquiescé pour lui faire comprendre qu'elle avait saisi le sous-entendu et s'écarta.

— Nous pouvons vous laisser ? interrogea Alric.

— Ma femme et moi devons discuter, répondit monsieur Keman en passant une main sur son crâne.

Il peinait de plus en plus à cacher ses émotions.

Emma jeta un regard en direction de Céline qui, les yeux bordés de larmes, hocha la tête.

Le ventre noué, Emma fit un signe à Alric et prit la direction de la sortie. Après un ultime regard derrière elle, elle ouvrit la porte et précéda Alric à l'extérieur.

— On fait bien de les laisser ? demanda ce dernier alors qu'Emma sortait ses lunettes de soleil et les plaçait sur son nez.

— On ne peut pas rester.

— Mais s'il s'en prend à elle ? Je vous rappelle sa blessure au crâne ?

— Je sais, asséna Emma, soudain agacée. On ne peut malheureusement pas rester avec eux et leur tenir la main pendant qu'ils discutent de leurs histoires. Elle a ma carte, et je l'appellerai dans une heure.

Alric tendit l'oreille, mais aucun son ne venait de la maison.

— Une heure, c'est déjà suffisant pour…

— Je sais. Mais là, notre priorité c'est de retrouver un gamin qui a disparu depuis presque une semaine et pour lequel on n'a aucune piste fiable.

— Donc vous abandonnez la piste Keman ?

Emma déverrouilla la voiture et ouvrit sa portière.

— Il y a des choses étranges, mais pas assez pour désigner un coupable. Et surtout… aucun mobile apparent.

— Ouais, enfin… elle semble avoir des secrets.

Alric contourna la voiture et soupira.

— Et être douée pour les cacher.

45

Céline

Céline avait l'impression qu'elle n'était plus là. Elle n'avait pas bougé d'un millimètre depuis le départ des deux policiers et restait les yeux dans le vague. Les secondes s'étiraient, comme si le temps refusait de s'écouler.

Elle devina Moussa qui s'avançait dans son champ de vision. Il tira une chaise et se laissa tomber dessus.

— Regarde-moi.

Céline tressaillit.

Jamais Moussa ne lui avait parlé de la sorte.

Mais jamais elle ne l'avait tant blessé.

— Céline, regarde-moi.

Lentement, elle releva la tête et osa enfin croiser son regard. Ce n'était pas de la colère qu'elle lisait. Pas même de la peine.

Non, c'était du dégoût. Du mépris.

Céline aurait voulu quitter la pièce, quitter ce regard posé sur elle et qui lui donnait envie de s'arracher la peau tant elle se détestait en cet instant.

— Moussa, je…

— Ne me mens pas, Céline. Car je comprends tout maintenant.

Tout ? Savait-il autre chose en dehors de Julien ?

— Non, je…

— Aie la décence de ne pas insulter mon intelligence. Tu peux bien faire ça, non ?

Moussa secoua la tête, la lèvre supérieure relevée. Puis, il se prit le visage entre les mains. Il demeura ainsi, immobile, sans que Céline ne sache quoi faire.

Devait-elle le consoler ? S'excuser ? L'implorer de lui pardonner ?

Elle se sentait malade, fiévreuse. Elle luttait pour rester concentrée, pour ne pas laisser son esprit partir. Il était exclu qu'un épisode survienne à ce moment-là. Elle refusait d'oublier ce qu'il pourrait se passer entre eux deux.

Car elle aimait Moussa.

Alors comment avait-elle pu lui faire ça ?

Céline sentit les larmes rouler sur ses joues. Elle les essuya d'un geste brusque, du revers de la main.

Enfin, Moussa se redressa. Lui aussi pleurait.

— Pourquoi tu m'as fait ça, Céline ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça de ta part ?

Céline secoua la tête, de nouvelles larmes perlant au coin de ses yeux. Elle leva le regard vers le plafond pour tenter de les chasser.

— Je suis désolée, vraiment je…

— J'en ai rien à foutre de tes excuses.

Moussa ne criait pas. Ne s'énervait pas. Et c'était cela qui effrayait le plus Céline. Elle aurait préféré qu'il hurle. Qu'il l'insulte, même. Elle l'aurait mérité. Elle l'avait cherché, quelque part. Sinon, elle aurait été bien plus prudente.

Avait-elle voulu faire du mal à Moussa ? À elle-même ?

— Moussa, je t'aime et…

Au moment où il planta ses yeux dans les siens, elle comprit qu'elle n'aurait jamais dû prononcer ces quelques mots.

— Pas de ça. Vraiment.

À nouveau, il avait parlé calmement, d'un ton glacial.

Céline frissonna.

— Depuis quand ça dure ?

Moussa se racla la gorge, sa voix s'était enrouée sur sa dernière phrase.

Il fixa Céline, qui ne répondait pas, et s'humecta les lèvres.

— Je t'ai demandé depuis combien de temps ça durait, Céline.

Nouveau frisson lorsqu'il ajouta son prénom en fin de phrase.

— Très bien, souffla-t-il en se levant et en prenant la direction de la cuisine.

— Non !

Céline se mit debout et un vertige la saisit. Elle se rattrapa contre le mur.

— Moussa !

La main sur la porte de la cuisine, il se retourna et la jaugea. Jamais Céline ne s'était sentie si petite face à lui. Il avait remonté le menton, ajoutant encore plus au mépris qu'il semblait nourrir pour elle.

— C'est qui, ce type ? Qui… Putain !

Moussa jura et s'appuya contre le plan de travail, une main sur son front. Céline s'était raidie, chacun de ses muscles était contracté, son ventre était rentré, ses épaules se levaient de plus en plus.

— Putain, mais j'arrive pas à croire que je pose ce genre question !

Céline ne savait pas quoi dire. Elle avait l'impression que, quoi qu'elle tente d'expliquer, elle empirerait la situation. Si cela était seulement possible.

Elle se sentait minable. Elle se détestait. Elle aurait voulu revenir en arrière et laisser Julien sur le bas-côté. Ou juste l'aider et rentrer chez elle.

Elle réalisa qu'elle n'avait plus que Moussa dans sa vie depuis

qu'elle avait quitté son travail de salariée, et à quel point cela faisait d'elle quelqu'un de pathétique.

Et aujourd'hui, il s'apprêtait à l'abandonner.

— Dernière chance pour me répondre, Céline. Sinon, je passe cette porte et tu ne me reverras plus jamais.

— C'est personne, juste quelqu'un avec qui je suis allée courir quelques fois.

Était-il trop tard pour essayer de mentir ? Elle aurait dû nier dès le début.

Ou pas. Peut-être était-il temps qu'elle assume tous ses mensonges.

Son regard glissa en direction du tiroir où elle cachait sa pilule.

Non. Ce mensonge-là achèverait Moussa.

— Alors qu'on essayait de former une famille, j'arrive pas à croire que tu aies pu…

— On courait juste ensemble…, implora Céline, cet énième mensonge franchissant le seuil de ses lèvres avant qu'elle ait pu réfléchir.

Moussa retourna jusque dans le salon et revint avec son sac. Céline l'observa l'ouvrir et en sortir son portefeuille, d'où il tira un bout de papier.

Il le posa sur la table de la cuisine, de telle sorte que Céline puisse le lire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle sans oser regarder.

— J'ai trouvé ça sur mon pare-brise. Je ne l'avais pas pris au sérieux, mais je sais pas pourquoi mon instinct m'a poussé à le conserver. Lis.

C'était un ordre. Prononcé d'une voix sourde.

Céline baissa les yeux et déchiffra les quelques phrases inscrites sur le morceau de feuille déchiré, qui avait dû être plié plusieurs fois.

— Lis. À haute voix.

Céline déglutit.

— « Demande-lui de te parler de Julien. De ce que le gamin a…

Un hoquet l'obligea à s'interrompre. Elle tremblait. Elle avala à nouveau péniblement sa salive et reprit.

— Ce que le gamin a vu. Et de ce qu'elle te… te cache. »

Elle avait envie de vomir. Sa tête tournait. Son esprit semblait vouloir l'abandonner. Allait-elle à nouveau s'évanouir sur le carrelage de la cuisine ?

— C'est Julien, c'est ça ? C'est…

Moussa serra son poing et l'appuya contre son front. Sa poitrine se soulevait de plus en plus fort, une veine s'était dessinée sur son front et il parut à Céline que jamais sa jugulaire n'avait été si visible.

— C'est quoi cette histoire de gamin ? Et… non. Non, vraiment…

non.

Moussa se tut et secoua la tête.

— C'est trop.

Il se retourna et repartit dans l'entrée.

— Moussa, je t'en prie, je…

Elle lui attrapa le bras, mais il se dégagea comme si le contact l'avait brûlé. Un rictus de dégoût déformant ses traits, il la regarda de haut en bas, à l'image de quelqu'un qui la découvrait réellement pour la toute première fois.

— Ne me touche pas. Ne me parle pas.

— Moussa, s'il te plaît…

Céline ne retenait plus ses larmes. Son nez coulait, elle devait faire peine à voir.

— Te voir m'écœure. Tu me files la gerbe.

Il attrapa ses clefs.

— N'essaye même pas de me suivre.

— Mais je…

Moussa ouvrit la porte et la claqua derrière lui.

— Moussa…

Céline n'eut pas le courage de le suivre. Cela ne servirait à rien. Elle entendit le moteur de sa voiture et le crissement des pneus lorsqu'il démarra.

— Moussa…

Elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur le sol. Ses jambes serrées contre sa poitrine, elle pleura, comme elle n'avait pas pleuré depuis longtemps.

Son pire cauchemar s'était produit. Moussa l'avait laissée.

Et c'était sa faute.

Elle avait tout perdu.

46

Céline

Céline était restée à pleurer dans l'entrée, jusqu'à ce que ses dernières forces l'aient quittée avec ses ultimes larmes. Depuis, elle attendait, sans savoir quoi.

Une part d'elle espérait entendre la voiture de Moussa, le voir franchir la porte et lui dire qu'il pourrait lui pardonner avec le temps. Une autre savait qu'elle ne méritait pas son pardon et qu'elle devrait vivre jusqu'à la fin de ses jours avec ses regrets.

Elle avait été stupide.

Égoïste.

Elle devrait désormais souffrir pour ce qu'elle avait fait.

La sonnerie de son téléphone retentit et Céline peina à sortir de sa torpeur. Elle se releva avec une extrême lenteur. Tout son corps lui semblait mou et lourd. Elle avait la sensation que ses pieds étaient enfermés dans des chapes de plomb et que bouger ses jambes lui demandait une énergie qu'elle ne possédait plus.

Elle atteignit son portable à la dernière sonnerie. Ce n'était pas Moussa ni aucun numéro qu'elle connaissait.

— Madame Keman ?

— Oui ?

Céline ne reconnut ni sa propre voix ni celle à l'autre bout du fil.

— C'est la Capitaine Cameron.

— Oh…

Une boule de colère naquit au creux de son ventre. Si elle et son collègue n'étaient pas venus pour lui parler de Julien, alors Moussa n'aurait jamais appris pour lui.

— Tout va bien, Madame Keman ?

Non. Rien n'allait bien. Pourquoi lui demandait-elle ça ?

— Madame Keman ? insista la policière, comme Céline ne répondait pas.

— Oui. Ça va, oui.

Peut-être culpabilisait-elle d'avoir ainsi fait voler la vie de Céline en éclats ? Non, cela n'avait aucun sens.

Car c'était Céline qui avait tout brisé.

— Nous vous avons laissé à un moment compliqué avec votre mari, et je voulais m'assurer que vous étiez en sécurité.

Bien sûr qu'elle l'était. Moussa ne s'en prendrait jamais à elle. Il ne lui ferait jamais le moindre mal.

— Tout va bien. Merci d'avoir appelé.

Se remémorant la conversation qu'ils avaient eue avant l'arrivée de Moussa, Céline ajouta :

— Je ne voulais pas mentir, pour les Playmobil.

— Je comprends.

— Et je ne suis pas sortie de chez moi, ce matin-là. La personne qui vous a dit ça vous a menti.

— J'entends.

Céline se retint de lui faire remarquer que ses réponses étaient complètement absurdes.

— Qui vous a dit ça, d'ailleurs ?

La boule de colère avait grandi, mais pointait désormais en direction de cet inconnu qui souhaitait assez de mal à Céline pour révéler qu'elle trompait son mari. *Ce qui était vrai.* Et qu'elle s'était absentée au moment où un gamin disparaissait. *Ce qui pouvait être vrai*.

— Je ne peux vous le divulguer, j'espère que vous comprenez.

— Eh bien, si j'étais vous, j'irais voir pourquoi cette personne vous a menti.

Un haut-le-cœur la secoua.

— Excusez-moi, je dois vous laisser, je ne me sens pas bien.

Elle entendit à peine la voix de la policière qui lui rappelait de ne pas hésiter à la contacter et raccrocha, avant de courir aux toilettes pour vomir.

Elle resta quelques instants assise sur le carrelage des WCs, en pleurs, parcourue de spasmes qui l'agitaient de plus en plus violemment. Elle se releva, se rinça la bouche et fixa son reflet dans le miroir.

Elle ne se reconnaissait même plus. Qui était cette femme qui lui faisait face ? Avec ses cernes violacés, ses yeux rougis, son teint gris et sa trace sur la tempe.

Elle se faisait pitié.

Et c'était ce qu'elle méritait.

*

Quand elle ressortit des toilettes, Céline se dirigea directement vers le tiroir où se trouvaient ses médicaments.

Elle comptait en prendre un pour se calmer. Voire deux, pour s'assurer que cela fonctionnerait. Et pourquoi pas trois, pour être sûre d'être assez assommée pour dormir ? Au moins, quand elle dormait, elle ne souffrait pas. Peut-être même qu'à son réveil, Moussa serait revenu. Après tout, il n'avait pas dit qu'il ne reviendrait jamais. Devait-elle l'appeler ? Non, cela ne servirait à rien. Maintenant, il fallait qu'elle lui laisse le temps. Et attendre.

Elle s'arrêta toutefois en arrivant dans la cuisine, lorsque son regard se posa sur la table et sur ce bout de papier que Moussa lui

avait sorti. Elle le récupéra et le relut plusieurs fois. Il était écrit en majuscules, une écriture qui aurait pu être celle de n'importe qui. Mais à qui appartenait-elle ?

Une fraction de seconde, elle s'imagina qu'il pût s'agir d'elle-même. Avait-elle eu un épisode durant lequel elle aurait avoué lâchement à Moussa qu'elle le trompait ?

La peur s'immisça dans chaque cellule de son corps. Le papier mentionnait l'enfant.

« Ce que le gamin a vu ».

Seuls elle et Julien étaient au courant de ce dont Mattia avait été témoin ce jour-là, quand il avait regardé par la fenêtre du salon et les avait découverts tous les deux à moitié nus.

Avait-il parlé à ses parents ? Martina ou Lorenzo avaient-ils écrit ce mot ? Auraient-ils parlé de leur enfant en disant « le gamin » ?

Et s'ils essayaient de la piéger ?

Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

L'idée qu'ils puissent être responsables de la disparition de leur propre fils se fraya un chemin dans l'esprit de Céline. Des parents qui s'en prenaient à leurs enfants, il y en avait. Plein. Trop. Elle les entendait crier après eux, quotidiennement. Céline avait même craint pour Martina, une nuit où elle avait entendu des bruits étranges chez eux.

L'une des disputes récentes lui revint en mémoire.

C'était pas ton préféré !

Céline eut l'impression que la température dans la pièce avait baissé d'une dizaine de degrés. Elle s'imaginait elle-même tuer son petit voisin, mais était-il possible que la personne responsable se trouve de l'autre côté du mur ?

Non, il devait y avoir une autre explication… Vincent. Elle n'avait pas tout compris, mais il avait déjà fait du mal à des enfants. Une bile acide lui revint en bouche à cette idée. Jean-Louis avait menacé Mattia… D'ailleurs, il aurait pu lui-même voir Julien et la dénoncer.

Julien.

Aurait-il pu décider de révéler à Moussa que Céline le trompait ? Le mot mentionnait son prénom et aucun de ses voisins n'avait de raison de le connaître. Il ne pouvait donc s'agir que de lui.

Sauf si elle avait elle-même rédigé ces quelques lignes.

Un violent frisson la secoua. Elle monta dans son bureau, récupéra son portable professionnel et lança la numérotation.

Elle n'avait plus envie de pleurer. La colère qu'elle avait ressentie à l'égard de la Capitaine Cameron s'était redirigée vers une tout autre personne.

— Céline ? répondit Julien au bout de deux sonneries. Je suis content que…

— C'est toi qui as déposé ton putain de bout de papier sur la voiture Moussa ?

— Quel bout de papier ?

— Celui qui me balançait !

— Mais qui te balançait de quoi ?

Céline frappa du plat de la main son bureau.

— Pour toi et moi, putain !

— Calme-moi, je comprends rien à ce que…

— Ça parlait même du gosse qui nous avait vus, ça ne peut être que toi, Julien !

— Arrête de crier, Céline, tu…

— Je crie si je veux ! T'es complètement con ou quoi ? Moussa sait tout, maintenant !

Silence.

— Tu lui as tout raconté ?

Céline se laissa tomber dans son fauteuil de bureau, qui roula en arrière et vint cogner contre le mur.

— Et tu vas le quitter ?

Céline perçut l'espoir dans la voix de Julien.

— Quoi ? Mais… non !

Elle n'avait jamais eu en tête de quitter Moussa. Il était l'homme de sa vie, elle ne se voyait vieillir avec personne d'autre que lui. Elle avait toujours été très claire avec Julien.

— Tu peux venir à la maison, si tu veux.

— Quoi ?

— Tu peux venir à la maison, répéta-t-il. On est tranquilles maintenant. C'est bien ce que tu voulais, non ?

Céline ne sut quoi répondre. Elle secouait la tête, le regard dans le vide.

— Mais… non, ce…

— Sois honnête avec toi-même, Céline.

— Je n'ai jamais voulu que Moussa l'apprenne !

— Alors pourquoi t'es revenue, hier ? C'est *toi* qui as insisté pour qu'on se voie, je te rappelle.

La tête de Céline se mit à tourner, comme si son fauteuil de bureau pivotait lentement, bien qu'elle restât immobile.

Si elle était allée le voir, c'était dans l'espoir qu'il lui fournirait un alibi. Qu'il la rassurerait et lui annoncerait que c'était lui qui l'avait couchée dans son lit, alors qu'elle était inconsciente.

Or, elle ne pouvait lui révéler une telle chose.

C'est bien ce que tu voulais, non ?

Ce n'était pas la première fois que Julien prononçait ces quelques mots. Elle les avait déjà entendus de sa bouche, la veille, quand il avait été question de la disparition de Mattia. Et si…

— Si tu es prête à enfin avoir une vraie relation avec moi, Céline, sache que…

— Non. Jamais, tu m'entends ? Je n'ai jamais voulu d'une quelconque *relation* avec toi, Julien. Je me suis servie de toi, rien de plus.

Elle raccrocha, pantelante. Il était aisé de rediriger la colère et la responsabilité sur lui.

Céline reposa son téléphone, les doigts glacés.

Mais de quelle responsabilité était-il vraiment question ?

47

Céline

Céline était allée courir. Elle n'y était pas allée depuis plusieurs jours et avait senti qu'elle en avait besoin, si elle ne voulait pas finir étouffée par la multitude d'émotions qui l'écrasaient.

Elle avait l'impression de ne plus rien comprendre à tout ce qu'il se passait autour d'elle, comme si son cerveau tentait de la tenir éloignée. Moussa, Julien, Mattia. Les mensonges, les secrets. Les siens, mais aussi ceux des autres.

Elle voulait revenir plusieurs mois en arrière, avant qu'ils n'emménagent. Avant qu'elle ne commette l'impardonnable avec Julien, avant qu'elle ne se retrouve à imaginer tuer ses voisins. Avant qu'elle se demande si elle avait fait du mal à un enfant. Avant qu'elle ne craigne que la police ne la soupçonne.

Car elle devait forcément faire partie des suspects. Elle avait menti concernant un cadeau qu'elle avait souhaité faire à un enfant qui avait disparu quelques jours après. Quelqu'un avançait qu'elle n'était pas chez elle au moment où Mattia avait été enlevé. Elle n'avait aucun alibi, mais elle pourrait avoir un mobile. Était-ce toutefois suffisant pour être considéré comme tel, de craindre qu'un gamin ne dévoile son adultère ?

Il faisait déjà presque nuit lorsque Céline arriva chez elle. Elle fila sous la douche et resta jusqu'à ce que l'eau lui brûle la peau. Comme si souffrir ainsi lui faisait un temps oublier le reste. Elle sortit enfin et enfila un peignoir sur sa peau rougie. Elle vérifia son portable, espérant un message de Moussa, redoutant un appel de l'enquêtrice.

Elle perçut le bruit de l'eau dans les canalisations du mur mitoyen.

Les Mazerti étaient silencieux, depuis la disparition. Déjà, car plus aucun enfant n'était à la maison. Elle ignorait où se trouvait Tommaso, mais elle ne l'avait ni vu ni entendu depuis des jours. Sans doute était-il chez sa grand-mère. Et les parents, en dehors de leur dispute de l'autre jour, se montraient également discrets. Céline ne savait même pas s'ils étaient là. Si Lorenzo était retourné au travail, si Martina s'était absentée. Outre la dispute et l'altercation avec Vincent, quand la police avait dû intervenir, elle ne les avait pas vus.

Quelques semaines auparavant, elle aurait donné cher pour cette tranquillité. Aujourd'hui, celle-ci s'accompagnait d'angoisses dont Céline se serait finalement bien passée.

Après avoir enfilé un sweat et un jogging, elle s'installa dans son

bureau. Elle refusait de descendre, car elle serait directement confrontée à l'absence de Moussa, à l'inverse de son bureau, où elle était toujours seule.

Céline resta plusieurs minutes les yeux dans le vague, à regarder sans vraiment les voir les livres dans une des bibliothèques. Certains des romans de Moussa s'y trouvaient. Ceux qu'il avait lus, mais ne relirait pas. Il gardait ses préférés dans la bibliothèque du salon, stockant ici ceux qui ne l'intéressaient plus, et dont il refusait toutefois de se débarrasser.

Céline se leva et fit glisser ses doigts sur les dos des ouvrages. Certains avaient facile vingt ans, si ce n'était plus, à en juger par les couvertures. De la science-fiction pour beaucoup, quelques uchronies, du contemporain. Un sourire se dessina sur les lèvres de Céline lorsqu'elle visualisa Moussa lire certains romans, lui qui ne lisait que de l'imaginaire depuis des années désormais, ou des romans qui l'emmenaient à l'autre bout du monde.

« J'aime voyager au fil des pages », lui répétait-il. « Ne plus être là le temps de ma lecture ».

En cet instant, il ne lisait pas et, pourtant, il n'était plus là.

Le sourire de Céline disparut. Où était-il ? Elle l'ignorait. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? S'il avait eu un accident ? On l'aurait prévenue. Les urgences cherchent toujours à contacter un proche.

La peur fit naître une douleur dans sa nuque. S'il était arrivé quoi que ce soit à Moussa, ce serait elle la responsable.

Elle attrapa son portable pour lui envoyer un message. Juste lui demander où il était, s'il allait bien. Elle n'exigeait rien d'autre.

Ses doigts restèrent en suspens au-dessus du clavier. Pouvait-elle exiger de Moussa qu'il lui dise où il se trouvait ?

Elle jeta un œil distrait à sa montre qui vibra pour lui rappeler qu'il lui restait 150 pas pour atteindre son objectif.

Céline se redressa brusquement et ouvrit son ordinateur, sachant comment elle allait découvrir où se trouvait Moussa.

Quelques mois plus tôt, elle s'était offert cette montre de sport connectée dernier cri, afin de suivre ses entraînements et se forcer à rester un maximum active, bien qu'elle travaillât depuis son ordinateur à la maison. Moussa avait plaisanté et lui avait promis que si elle lui en offrait une, il viendrait courir avec elle. Céline lui avait acheté une montre, Moussa n'était jamais venu courir. Toutefois, il l'avait paramétrée et la portait chaque jour, s'étant pris au jeu des données et statistiques sur son activité ou son sommeil.

Leurs deux montres étaient synchronisées et possédaient chacune un GPS. Si Céline désactivait le sien en dehors de sa course, afin d'économiser de la batterie, ce n'était pas le cas de Moussa, qui avait pris l'habitude de la mettre à charger tous les soirs avant de dormir,

pendant qu'il lisait ou qu'ils regardaient un film.

Céline se connecta à l'application, entra les identifiants de Moussa et ouvrit l'onglet localisation et GPS.

En trois secondes, le petit voyant rouge se plaça sur une carte. À une trentaine de kilomètres de chez eux, dans une zone commerciale. Où il devait y avoir de nombreux hôtels.

« Dernière mise à jour il y a 4 minutes ».

Céline expira longuement. Elle put enfin chasser les images de Moussa en train d'être sorti d'une voiture écrasée dans un ravin et conduit à l'hôpital.

Elle aurait voulu noter l'adresse et le rejoindre. Son absence lui déchirait le cœur. Mais vu ce qu'elle avait fait au sien, elle savait qu'elle devait attendre. Autant de temps qu'il le faudrait.

Machinalement, elle dézooma sur la carte, laissant alors apparaître l'Allemagne, le Luxembourg et la Belgique autour d'elle.

La Belgique.

Comment avait-elle pu être aussi bête ?

Elle se connecta à son espace et cliqua sur « historique ».

Avec un peu de chance, elle aurait activé le GPS de sa montre, ou oublié de l'arrêter la veille, et elle pourrait voir où elle s'était trouvée le samedi matin. Elle était consciente que les probabilités étaient faibles et, pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer.

Céline retint sa respiration le temps du chargement, jusqu'à se laisser retomber dans son fauteuil, déçue, quand elle découvrit qu'aucune information n'avait été enregistrée à ce moment-là.

Sans trop savoir ce qu'elle allait découvrir, elle revint en arrière, sur le profil de Moussa, et renouvela l'opération.

Attendit, le cœur désormais battant.

Cliqua sur le jour de la disparition.

Et la vit. Cette réponse à la question qu'elle se posait depuis des jours.

Moussa était bien allé en Belgique, ce samedi matin. Il y était même resté pendant 48 h, durant lesquelles la localisation n'avait pas bougé du tout.

Céline fixa l'écran, interdite.

Elle avait désormais la certitude qu'elle ne s'était pas rendue là-bas.

Mais elle avait désormais la certitude que Moussa lui avait menti, et elle ignorait pourquoi.

48

Emma

Emma faisait pivoter sa chaise de bureau.

La veille, elle avait été la dernière à partir. Ce matin-là, la première à arriver.

Ils étaient au huitième jour. Le coup de fil du procureur ne tarderait pas à venir, pour confirmer ou non la prolongation d'une semaine de leur enquête avant de passer en enquête préliminaire.

Emma avait peu dormi. Elle s'était repassé tous les interrogatoires des témoins. Ce qu'avait donné la constatation au domicile des Mazerti et l'enquête de voisinage.

Martina Mazerti était présente lors de l'enlèvement. Son mari avait un alibi vérifié. Vincent Boutard n'en avait pas, mais il ne semblait pas à Emma qu'il eût quoi que ce soit à voir avec dans cette affaire. Le vieux voisin avait menacé l'enfant, mais cela ne signifiait pas qu'il avait forcément donné suite à ses propos.

Restait la voisine. Qui avait certes menti pour le jouet qu'elle avait acheté, mais, à nouveau, cela ne faisait pas d'elle une criminelle. Quant à son absence le matin, c'était sa parole contre celle de son voisin. Son mari avait apporté les preuves qu'il ne se trouvait pas sur place le jour de l'enlèvement, car il se trouvait de l'autre côté de la frontière.

Emma n'avait pas encore d'information concernant l'amant de Céline Keman. Était-il envisageable qu'elle ne connaisse véritablement pas son identité ? La réponse honnête était oui. Si elle avait elle-même toujours cherché à en apprendre le plus possible sur les hommes qu'elle fréquentait, elle savait qu'il s'agissait sans doute là d'une déformation professionnelle. Mais Emma avait parfaitement conscience que ce n'était pas le cas de tout le monde. Certains se contentaient de se voir, prendre du bon temps, sans vraiment se soucier de qui était l'autre. Elle n'aurait pas prétendu être celle qui avait raison.

Restait le lien avec l'affaire Arthur Capolli et celui que la presse tenait tant à faire avec Lillard.

Si Emma s'était agacée en les voyant faire, elle gardait dans un coin de son esprit la possibilité qu'ils soient plus proches qu'elle de la vérité. Son entrevue avec son père n'avait rien donné et elle devinait qu'il lui faudrait demander des autorisations pour aller plus loin. À moins qu'elle ne contacte l'un des anciens amis de son père qui avait enquêté à l'époque.

Elle ferma les yeux et se tint la tête, les coudes posés sur les accoudoirs de son fauteuil qu'elle avait fini par arrêter de faire pivoter. Elle se repassa la conversation qu'elle avait eue avec son père, espérant que cela déclencherait une nouvelle idée, une nouvelle piste.

« En parlant de gamins… » avaient été ses derniers mots, avant que son esprit ne les abandonne.

Emma revint à son ordinateur et lança Internet une fois que l'écran fut sorti de sa veille. Elle tapa quelques mots clefs et navigua de site en site, lisant en diagonale ce qu'elle connaissait déjà sur l'affaire Lillard. Forcément, quelques articles étaient bien plus frais, et mettaient en relation les disparitions récentes, notamment celle d'Arthur Capolli, retrouvé avec les marques caractéristiques des victimes de Lillard.

Elle repensa à une conversation qu'elle avait eue avec Alric, où il avait mentionné des passionnés de vieilles affaires, qui se mettaient eux-mêmes à enquêter.

Emma lança YouTube et cliqua sur la photo d'une jeune femme, suivie par près d'un million de personnes sur la plateforme, qui postait du contenu *true crime*. Sans a priori, Emma lança celle dédiée à Lillard. Elle savait que des enquêtes avaient été rouvertes ou avaient avancé grâce à des inconnus, les fameux enquêteurs d'Internet, passionnés d'affaires non résolues. Certains collègues d'Emma voyaient ces amateurs d'un mauvais œil – à juste titre pour quelques-uns ayant déjà parasité des enquêtes en cours –, mais elle avait conscience qu'il était vain de tenter d'interdire à quiconque de s'intéresser à l'actualité, aussi macabre soit-elle.

La jeune femme démarrait dans un cadre travaillé, assez sombre, mais avec des touches de lumière fluo, conférant une ambiance mystérieuse au décor. Lassée d'entendre des partenariats au début de la vidéo, Emma chercha le chapitrage, afin d'avancer. Elle lut les titres des différentes parties et s'arrêta sur l'une d'elles, appelée « l'enfant qui a survécu ».

« Il s'agit du neuvième enfant qui, par miracle, a échappé au sort que lui réservait Lillard. Les circonstances de son évasion sont encore vagues, l'enfant n'ayant jamais été en mesure de raconter ce qui lui était arrivé. Le garçon, Arnaud Depuis, n'avait pu être entendu au procès, il s'était enfermé dans un mutisme qui avait duré de longs mois, après avoir juste dit d'où il venait le jour où la police l'avait retrouvé. Et, depuis, il a toujours refusé toute interview, a changé d'identité selon certains qui l'ont cherché et se tient à distance des médias et journalistes qui ont tenté de lui faire raconter ce qu'il avait vécu. Vous le savez, autant j'aime fouiller, autant je rappelle constamment que ce sont de vraies victimes et qu'elles méritent notre

respect et… »

Emma écouta la jeune femme se plaindre du manque d'éthique des journalistes traditionnels.

Elle ne se souvenait plus vraiment des circonstances dans lesquelles le gamin s'était échappé, et pour cause, il ne semblait jamais avoir parlé.

Elle se redressa alors, les yeux grands ouverts.

— C'était gamin au singulier…, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle s'était imaginé que son père avait parlé de gamins, au pluriel, et elle comprenait désormais qu'il avait sans doute voulu parler d'un seul enfant. Arnaud Depuis.

*

Emma avait laissé Internet et lancé des recherches pour savoir où se trouvait désormais Depuis. Il n'avait pas bougé de la région, vivait dans un petit village à deux heures de route et travaillait dans une ville voisine, pour un magasin de mobilier. Emma avait prévenu Alric de l'endroit où elle se rendait et s'était hâtée dans sa voiture.

Le GPS lui indiquait qu'il ne lui restait plus que vingt minutes avant d'arriver au magasin où Depuis travaillait. Elle ignorait s'il serait présent, auquel cas elle lui rendrait directement visite chez lui.

Elle ne savait pas ce qu'elle trouverait en allant le voir. Sans doute rien. Mais elle avait la sensation qu'elle devait s'en assurer.

Emma se gara sur le parking peu rempli en cette matinée à peine entamée. Elle jeta à la poubelle le gobelet en carton du café qu'elle s'était arrêtée prendre dans une station-service sur la route et pénétra dans la grande enseigne.

— Bonjour, Capitaine Cameron, se présenta-t-elle à une femme à l'accueil. Je souhaiterais parler à Mickaël Harman.

La femme eut l'air surprise par sa demande, sans doute peu habituée à avoir affaire à la police.

— Oui, il… il doit être en rayon. Je vous accompagne.

Elle contourna le comptoir d'accueil et précéda Emma dans des allées, jusqu'à arriver à l'espace électroménager des cuisines. Là, un homme d'une quarantaine d'années, grand, les cheveux coupés court, était occupé à installer une étiquette de promotion sur un frigo.

— Mike ? C'est la police, pour toi.

Emma était attentive à sa réaction. Il afficha une mine surprise, mais, s'il était inquiet, il n'en laissa rien paraître.

La collègue d'Arnaud Depuis patienta sur le côté, espérant sans doute en apprendre plus sur les raisons de la présence d'Emma.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions discuter ? demanda cette dernière.

— Heu, oui, bien sûr, répondit Depuis. Venez avec moi.

Emma lui emboîta le pas alors qu'il la conduisait au fond du magasin, jusqu'à une porte indiquant un espace réservé aux employés. Un couloir et une porte plus loin, Arnaud Depuis fit entrer Emma à l'intérieur d'un bureau à la lumière jaunâtre, et referma derrière eux.

Il s'installa face à elle, contre le mur, et patienta.

— Connaissez-vous Mattia Mazerti ?

À la grande surprise d'Emma, Depuis acquiesça.

— Le garçon disparu ?

— C'est exact. Et Arthur Capolli ?

À nouveau, Depuis hocha la tête.

— Le garçon qui a été retrouvé mort.

— Vous suivez les infos ?

Depuis sourit. Un sourire triste, presque gêné.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas, Capitaine ?

— Oui. Vous utilisez désormais le nom de votre mère, c'est bien ça ?

Depuis tira une chaise et s'y assit.

— Oui. Et mon troisième prénom. Je ne voulais plus porter celui de mon père et… disons qu'il est plus facile d'être Mickaël Harman que Arnaud Depuis. En quoi puis-je vous aider, exactement ? Vous ne pensez pas que les journalistes ont raison de relier tout ça à Xavier ?

Emma fut surprise de l'entendre appeler Lillard par son prénom. Depuis dut remarquer son étonnement, car il ajouta :

— Je l'ai connu par son prénom, je l'ai appelé ainsi pendant vingt-et-un jours. Je… Dans ma tête, il reste Xavier.

— Vous ne pensez pas que ce qu'il se passe aujourd'hui puisse être lié à ce qu'il s'est passé il y a trente ans ? demanda-t-elle.

— Xavier est mort, se contenta de répondre Depuis.

Il s'exprimait calmement, comme s'il gardait une forme de recul à propos de la conversation.

— Rien ne vous laisserait penser qu'il ait pu avoir un complice ou…

Depuis resta quelques secondes sans parler, le regard dirigé vers la porte, et Emma se rappela la mention du mutisme dans lequel il était tombé après son évasion.

— Je suis désolée si je…

— Xavier n'avait pas de complice. Il voulait être seul. Unique. Si quelqu'un tente de l'imiter aujourd'hui, il n'a rien à voir avec lui.

Emma hocha lentement la tête.

— Où étiez-vous, samedi dernier, entre huit heures et midi ?

Encore une fois, Depuis ne laissa rien transparaître. Sans doute avait-il développé cette capacité durant son enfance, ou bien plus tard, pour cacher ce qu'il devait se passer à l'intérieur.

— J'étais ici, je travaille tous les samedis matin. Mon manager pourra vous le confirmer.

Il fixa Emma dans les yeux, comme s'il la mettait au défi de l'accuser franchement d'être responsable de la disparition d'un enfant, alors qu'il avait lui-même été victime.

— Hakim Messaoudi, ajouta-t-il, vous pourrez le trouver dans le bureau à côté.

Il se leva et s'avança près de la sortie.

— Je ne peux pas plus vous aider, Capitaine. Cette histoire est très loin derrière moi et j'ai travaillé durant des années avec psychiatres et psychologues pour qu'elle le reste.

— Je comprends. Merci pour votre temps.

Depuis ouvrit la porte et la laissa là, sans rien ajouter d'autre.

Deux minutes plus tard, le manager de Depuis confirmait à Emma que son employé travaillait bien les samedis matins et, deux minutes encore après, Emma remontait dans sa voiture.

Elle resta quelques instants assise derrière son volant, pensive. Elle songeait à Depuis. L'imagina, enfant, passer plusieurs semaines enfermé dans un caveau, sous terre, à la merci d'un homme qui abusait de lui.

Il avait réussi à s'en sortir vivant.

Mais pas les huit autres enfants.

Pas Arthur Capolli, donc, le tueur courait toujours.

Et peut-être pas Mattia Mazerti, si Emma ne trouvait pas rapidement une piste enfin exploitable.

49

Céline

Céline avait envoyé plusieurs messages à Moussa. Comme si le fait d'avoir découvert qu'il lui avait menti lui octroyait soudain le droit de ne plus respecter son besoin d'être seul.

Il lui avait menti, et ce à plusieurs reprises.

Quand il lui avait annoncé partir en Allemagne.

Puis, quand elle avait suggéré qu'il s'était rendu en Belgique. Elle revoyait son expression, comme s'il s'inquiétait qu'elle ne se soit pas souvenue d'où il était censé aller.

Enfin, quand elle lui avait demandé s'il était entré dans son bureau. Car Céline en était désormais persuadée, c'était Moussa qui avait jeté le ticket de caisse de la station-service. Il avait dû venir fouiller, peut-être parce qu'il avait trouvé étrange qu'elle le questionne sur la Belgique. Il avait dû découvrir le papier par terre et s'en était débarrassé.

Quelque part, cela soulageait au moins Céline. Elle pouvait rayer de la liste de ses points d'interrogation être allée en Belgique et avoir payé dans une station.

Ne restait plus que : s'être relevée après avoir perdu connaissance dans sa cuisine, peut-être être sortie de chez elle, peut-être s'en prendre à Mattia, son T-shirt caché derrière la machine à laver, les messages de Julien qu'elle avait supprimés, ce moment près de l'étang avec le cycliste… Si elle n'en oubliait pas.

Alors qu'elle s'apprêtait à rappeler Moussa, on sonna à sa porte. Elle rejoignit l'entrée d'une démarche incertaine s'imaginant devoir ouvrir à nouveau aux enquêteurs.

— Oh.

Céline ne put masquer sa surprise en découvrant Julien sur le paillasson. Ce dernier pénétra à l'intérieur de la maison, avant même qu'elle ne l'ait invité à entrer.

— Qu'est-ce que tu fais là, Julien ? lança-t-elle en se hâtant de refermer derrière lui, craignant que quelqu'un le voie.

Même si Moussa était désormais au courant, elle était consciente qu'elle ne devait plus jamais voir Julien, si elle espérait être pardonnée.

— Il faut qu'on parle.

Céline croisa les bras, sans cesser de jeter des regards par la fenêtre.

— On n'a plus rien à se dire, Julien. Je croyais avoir été claire au

téléphone.

Il s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses épaules. Céline se dégagea doucement.

— Je sais que tu ne le pensais pas… Tu as parlé sous le coup de l'émotion. On ne pouvait plus se voir à cause de ce dont avait été témoin ton voisin, et il n'est plus là. On ne pouvait toujours pas à cause de ton mari, et il n'est plus là non plus. Je veux…

— C'est toi qui as laissé le mot sur le pare-brise de Moussa ?

— Je veux vraiment qu'on soit ensemble, Céline, poursuivit Julien en ignorant la question. Je suis prêt à tout pour ça.

Céline s'écarta davantage et fronça les sourcils.

— Prêt à tout ?

Elle regarda Julien comme si elle le voyait pour la première fois.

— Tu ne comprends pas que je suis amoureux de toi, Céline ?

Elle grimaça et réprima un frisson.

— Qu'est-ce que tu racontes…

— Cette histoire de la jouer sans attache… Tu ne me feras pas croire que c'était pas des conneries, pour toi aussi.

Les bras de Céline lui tombèrent de part et d'autre du corps. Elle ne s'était pas imaginé que Julien ait pu ressentir tout ça.

Au point de s'en prendre à un enfant qui l'aurait empêché de la voir ?

— Va-t'en, Julien.

— Céline, je sais que tu es perturbée, mais…

— Va-t'en !

Elle avait haussé la voix et fait trois pas en arrière.

— Je pensais ce que je t'ai dit l'autre jour. Je me suis servie de toi, putain ! J'avais besoin d'un passe-temps pour me vider la tête, tu n'as été que ça, rien de plus. Je ne veux plus jamais te voir. Jamais.

Les lèvres de Julien se pincèrent et ses yeux s'humidifièrent.

— Tu ne penses pas ce que tu dis. Tu es encore sous le choc de…

— Crois-moi, l'interrompit Céline, je pense chaque mot que j'ai prononcé. Et bien plus. Tu n'as pas envie de connaître le fond de ma pensée, Julien.

La tristesse qui venait de naître sur le visage de Julien disparut, laissant sa place à un voile de colère.

— Tu es sûre de ce que tu fais ?

Céline se raidit. Sa voix aussi avait changé. Il la menaçait désormais et, elle devait l'avouer, il lui faisait peur.

Il était plus grand, plus fort. Et surtout en colère.

Alors qu'il faisait un pas dans sa direction, Céline recula et tira une des chaises de la salle à manger devant elle, comme pour ajouter un obstacle avant qu'il ne puisse l'atteindre.

Julien la regarda faire, un rictus étirant ses lèvres.

— Tu as peur de moi, maintenant ? ricana-t-il. Tu crois que je vais

te faire quoi, pauvre conne ?

Un hoquet de stupeur souleva la poitrine de Céline. Sa respiration se fit saccadée.

— Va-t'en, s'il te plaît.

Elle n'était plus aussi assurée, elle entendait elle-même la supplication dans sa voix.

Julien la jaugea de haut en bas plusieurs fois, la rage et le mépris déformant désormais ses traits.

— On n'en a pas fini, Céline, siffla-t-il. Tu vas regretter de m'avoir pris pour un con.

Il fit demi-tour et, quelques secondes plus tard, Céline sursauta lorsque la porte claqua. Elle ferma les yeux, droite comme un i, les bras collés le long du corps, et resta ainsi quelques instants, le souffle court, des larmes roulant sur ses joues.

Julien pouvait-il s'en prendre à elle ? À Moussa ?

S'en était-il pris à Mattia ?

Si elle ne savait pas de quoi elle était réellement capable, elle prit conscience qu'il en allait de même pour lui.

Elle se laissa tomber à genoux, un bras agrippé à la chaise qu'elle avait placée sur le chemin de Julien. Elle se laissa aller à ses sanglots, dans lesquels se mêlaient la tristesse et la fatigue, mais également la peur.

50

L'homme

L'homme avait prétexté être malade. Il n'avait d'ailleurs pas eu tant besoin que ça de mentir. Il était fiévreux, il devait avoir de la température. Il avait demandé à son supérieur à s'absenter dans l'après-midi, alors qu'il n'avait jamais loupé la moindre journée au travail.

Celui-ci avait tenté de comprendre pourquoi la police était venue l'interroger et lui demander d'attester de sa présence une semaine plus tôt, mais Arnaud Depuis avait simplement argué qu'il s'agissait d'une histoire de plaques d'immatriculation volées que quelqu'un utilisait à Lyon. Il avait ensuite expliqué qu'il ne se sentait pas bien du tout et avait été autorisé à rentrer chez lui.

Or, il ne rentrait pas chez lui. Il ne pouvait pas, pas après le passage de cette policière.

Il pensait s'en être bien tiré. Après des années à faire semblant, déjà auprès de son père, puis auprès de Xavier, puis de la justice, il avait développé une capacité certaine à masquer ses émotions et à ne rien laisser paraître. Ou à laisser paraître ce qu'il souhaitait.

Arnaud était monté en voiture et avait roulé jusqu'à la lisière de la forêt. Il avait l'habitude de se garer près d'un vieux parcours de santé, mais il choisit cette fois d'avancer un peu plus au fond des bois. Plus vite il arriverait, plus vite il pourrait s'occuper de l'enfant.

Car le samedi précédent, il était allé travailler, mais il n'était pas arrivé à l'heure. Hakim ne l'avait pas su, parce qu'il était arrivé lui-même au milieu de la matinée, comme au moins trois jours par semaine. Arnaud avait préparé un mensonge au cas où on lui demandait de justifier son retard, une histoire de pneu crevé constaté au moment de partir de chez lui, expliquant qu'il soit arrivé trente minutes en retard. Hakim avait croisé son employé au milieu de la matinée et cela semblait lui avoir suffi pour confirmer qu'il travaillait bien ce matin-là. Mais si cette policière revenait et insistait pour voir des témoins de sa présence dès l'heure d'ouverture… Elle ferait le lien avec l'enlèvement.

Non, il fallait qu'il s'occupe de l'enfant.

Qu'il s'en débarrasse.

Arnaud fut contraint de s'arrêter, le chemin étroit au milieu de la forêt ne lui permettant plus d'avancer. Les branches avaient certainement dû rayer la carrosserie de sa voiture, mais cela n'avait aucune importance.

Il sortit de sa voiture et se mit à sprinter à travers les bois.

Il se revit alors, plus de trente ans auparavant, courir dans une forêt similaire à celle-ci. Il venait de s'enfuir et essayait de mettre le plus de distance possible entre lui et Xavier Lillard, auquel il venait d'échapper. Il ne l'avait compris que plus tard, mais Xavier avait souhaité qu'il s'en aille. Il avait été le neuvième, et le dernier. Pendant un temps, Arnaud avait cru avoir été assez malin pour lui fausser compagnie, mais il avait fini par comprendre que Lillard l'avait laissé partir. Car il était le neuvième. Et Xavier l'avait dit, durant son procès : « Neuf était le chiffre idéal ». Tout le monde avait cru qu'il parlait de l'âge des enfants.

Mais Arnaud, lui, avait compris. Il s'était renseigné sur la signification des nombres. Beaucoup levaient les yeux au ciel dès qu'il était question de numérologie, mais pas lui ni Xavier. Neuf représentait le cycle achevé, et le nouveau prêt à démarrer. La fin et le recommencement.

Il eut soudain du mal à courir. Ses jambes le faisaient souffrir, son souffle commençait à manquer. Il ne faisait pas que se revoir s'échapper à travers la forêt, il revivait ce qu'il avait vécu ce jour-là. La peur, le froid, la douleur. La douleur dans sa poitrine, car son cœur battait trop vite. La douleur dans ses cuisses, car ses muscles n'étaient pas assez forts.

La douleur sous ses pieds, qui avaient été brûlés.

Arnaud s'arrêta près d'un arbre et s'appuya contre le tronc. Pantelant et peinant à respirer, il se pencha en avant et sa vue se brouilla. Il renifla et se redressa, les jambes tremblantes. Il vit alors ce qui entourait son poignet posé contre l'écorce.

Un bracelet en cuir. Pas celui que Xavier lui avait donné et qu'il avait gardé, après toutes ces années. Non, il s'agissait d'un des siens. De ceux que lui utilisait désormais.

Il avait commencé à les porter quand il avait enfin pu utiliser le nom de sa mère et s'éloigner des personnes qui savaient qui il était, sans que quiconque lui demande pourquoi il portait quelque chose qui lui rappelait un tueur d'enfants. Parce qu'ils n'étaient pas capables de comprendre. Comprendre que Xavier n'avait pas voulu lui faire du mal à lui, mais punir son paternel pour ne pas s'être occupé de lui correctement. Car lui, lui avait donné l'attention qu'il méritait.

Arnaud prit une profonde inspiration et se remit en route. Il trottinait, sentant la transpiration couler le long de son dos, sur son torse. Et enfin, il arriva à la trappe.

Il avait reproduit un lieu similaire à l'endroit où il avait été lui-même gardé. Pour lui, d'abord. Cela lui avait pris des années et il avait aimé s'y retrouver régulièrement.

Jusqu'au jour où il avait amené un enfant. Puis d'autres. Et,

maintenant, celui qui attendait sous terre.

Le cinquième.

Arnaud ignorait encore pourquoi tout avait basculé. Pourquoi, soudain, il avait décidé d'enlever leurs progénitures. Il avait l'impression qu'il l'avait toujours désiré, quelque part, jusqu'à finalement trouver le courage de le faire.

Pour punir les parents qui ne s'occupaient pas assez de leurs enfants. Qui ne les aimaient pas suffisamment.

Se débarrasser du premier avait été compliqué. Douloureux. Arnaud en avait été malade pendant des semaines.

Et aujourd'hui, il devait faire de même avec le dernier.

Il avait forcément commis une erreur. Sans doute cette erreur avait-elle été de leur brûler les pieds et de leur nouer les mains.

Mais il devait rendre hommage à Xavier.

Personne ne l'avait fait, on l'avait laissé se faire tuer en prison.

Arnaud écarta les feuilles sur le sol et se baissa pour déverrouiller l'épais cadenas qui gardait fermée la trappe. Il l'ouvrit dans un grincement, sachant qu'il ne la franchirait pas seul, lorsqu'il remonterait.

51

Céline

Quand, le dimanche soir, Moussa revint, Céline fondit en larmes. Elle oublia ses mensonges, se jeta dans ses bras et resta accrochée à son cou, jusqu'à ce qu'il finisse par poser une main sur son épaule pour la repousser doucement.

Elle n'arrivait pas à croire qu'il soit rentré, elle qui craignait de ne plus jamais le revoir.

— Je suis tellement désolée, bredouilla-t-elle en le laissant entrer et en le suivant jusqu'au salon.

Il demeura immobile et silencieux un instant.

— C'est trop tôt pour que j'entende tes excuses, finit-il par lâcher avant de s'installer dans le canapé.

Céline resta dans l'encadrement de la porte, ne sachant quoi faire ou quoi dire. Devait-elle demeurer à une certaine distance ? Attendre qu'il lui dise qu'elle pouvait s'approcher de lui ?

— Je ne suis pas encore sûr de ce que je souhaite faire.

Céline acquiesça, préférant le laisser parler. Son cœur était énorme dans sa cage thoracique, bataillant entre le bonheur de revoir Moussa et la peur qu'il reparte.

— Je ne sais pas si je parviendrai à te regarder à nouveau.

Il leva les yeux vers elle, et Céline lutta pour ne pas ciller, tant elle détestait ce qu'elle y lisait.

— Je veux dire… à te regarder comme la femme que j'aime. Il faut que tu acceptes le fait que ça n'arrivera peut-être jamais. Tu vas devoir faire cet effort et… tu me dois bien ça, je crois.

À nouveau, Céline se contenta de hocher la tête. Les mots de Moussa étaient durs et venaient lui transpercer le ventre, telles de petites dagues qui se plantaient dans sa chair, les unes après les autres. Mais, elle le savait, ce n'était rien en comparaison de la souffrance qu'elle lui avait elle-même imposée.

Elle avait à plusieurs reprises regardé où se trouvait sa montre. Moussa ne semblait pas avoir bougé durant la matinée, puis le suivi s'était interrompu, sans doute car elle n'avait plus de batterie. Céline aurait aimé lui demander pourquoi il lui avait menti sur la Belgique, mais elle préférait ne pas aborder le sujet. Elle craignait de le braquer. Qu'il franchisse à nouveau la porte de leur maison, pour toujours cette fois. Et, qui sait, peut-être s'était-il juste trompé ?

— Viens t'asseoir, l'invita Moussa en posant sa main à ses côtés, sur le canapé.

Le cœur de Céline fit un bond dans sa poitrine, tant elle était heureuse qu'il fasse ainsi un pas vers elle, ou du moins, qu'il l'autorise à en faire un vers lui. Elle s'installa à ses côtés, sans le lâcher des yeux.

Elle l'aimait. Plus que tout. Elle ne voulait pas qu'il reparte. Même si cela impliquait d'arrêter sa pilule pour enfin essayer de tomber enceinte et de fonder une famille avec lui.

Sa nuque se raidit lorsqu'elle songea à ce mensonge.

— Tu me jures que c'est fini, avec… ce…

Moussa grimaça, incapable de terminer sa phrase.

— Je te le promets. Je t'aime, Moussa, et je veux repartir sur de bonnes bases. Avec toi, et personne d'autre.

— Tu n'étais pas heureuse ?

La question prit Céline au dépourvu.

— Non, avoua-t-elle sans chercher à mentir.

Ce n'était pas une excuse, mais au moins cette réponse avait-elle le mérite d'être honnête.

— Est-ce que je…

Moussa se racla la gorge et se massa la nuque.

— Est-ce que tu as la sensation que je t'ai mis la pression pour avoir un enfant ? Et que… c'est pour ça qu'on n'y arrivait pas ?

Céline se crispa. Elle se pinça les lèvres, ne sachant comment répondre à ses questions. Surtout à la seconde. Toutefois, elle n'eut rien à ajouter, car Moussa interpréta sa réaction comme un oui. Il soupira et se laissa aller contre le dossier du canapé.

— On a du boulot à faire tous les deux, je crois.

Il se leva.

— J'espère que ça marchera.

Céline le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il monte dans les escaliers. Elle aurait voulu le suivre et dut se faire violence pour lui laisser l'espace dont il avait besoin. Elle entendit la porte de la salle de bain se fermer et, deux minutes plus tard, l'eau couler dans la douche.

Elle se demanda si tout pourrait redevenir comme avant. Avant qu'elle ne trompe Moussa, avant la disparition de Mattia. Elle n'avait pas été à nouveau contactée par la Capitaine, cela signifiait-il qu'elle était désormais tranquille et ne serait plus inquiétée ? Devait-elle interroger Moussa concernant la localisation que sa montre avait révélée, ou prendre sur elle en faisant table rase du passé ?

Céline attrapa la télécommande de la télé sur la table basse et lança une chaîne d'information, espérant qu'ils évoqueraient à un moment l'affaire. Après tout, cela ne faisait qu'une grosse semaine et elle avait fait la une, les journalistes finiraient par en parler.

À peine le son se démarra-t-il que le nom de Mattia fut prononcé.

« … ne prouve encore qu'il s'agit bien de Mattia Mazerti. Le corps

a été découvert par une promeneuse équestre en fin de journée, non loin de Neufchâteau. »

Céline sentit chacun de ses muscles se contracter l'un après l'autre. Elle chercha son téléphone, qu'elle ne trouva nulle part, avant de se rappeler qu'elle l'avait laissé dans l'entrée, lorsque Moussa était rentré.

Elle ouvrit le système de localisation et entra le nom de la ville, située dans les Vosges.

Elle revint aux journalistes, qui expliquaient qu'ils ne pouvaient diffuser d'images du corps qui avait été retrouvé, et qu'il n'avait pas été identifié.

Était-ce Mattia ? Elle s'attendit à entendre hurler de l'autre côté du mur, lorsque Martina et Lorenzo découvriraient que leur fils avait peut-être été retrouvé assassiné. Non, ils auraient appris la nouvelle autrement que par la télévision…

Ils parlaient de corps, d'identification. Mattia ne s'en était donc pas sorti vivant. Malgré l'horreur de cette annonce, Céline ne put s'empêcher de ressentir une vague de soulagement.

Elle n'était pas allée dans les Vosges ; la route était trop longue pour qu'elle ait pu faire l'aller-retour le samedi précédent. Elle n'avait depuis pas eu d'absences qui auraient duré suffisamment longtemps pour s'y rendre, entre le moment où Martina avait contacté la police et l'heure à laquelle Céline s'était réveillée.

Elle n'y était donc pour rien dans la disparition de Mattia. Elle en aurait pleuré, si une part d'elle-même ne lui rappelait pas que le corps d'un enfant avait été retrouvé.

Elle se reconcentra sur la télé et sur ce que les journalistes disaient.

« Nos sources nous indiquent que la police belge a contacté notre police judiciaire, afin de… »

Céline cessa d'écouter, alors qu'une carte apparaissait à l'écran. Une carte de la frontière française, luxembourgeoise et belge. Avec une ville, qui s'afficha en gros.

Neufchâteau. En Belgique, et non en France.

Bien plus proche de là où ils vivaient.

Et, surtout, juste à côté de l'endroit où Moussa s'était rendu quelques jours plus tôt.

52

Céline

Non. Ce n'était pas juste à côté de l'endroit où Moussa s'était rendu quelques jours plus tôt.

C'était en Belgique. Pas si loin de la frontière.

Et alors ? Moussa y était resté plusieurs jours, il ne serait pas revenu jusqu'ici pour s'en prendre à Mattia et retourné là-bas, le tout en laissant sa montre pour faire croire qu'il n'avait pas bougé…

Céline porta une main à sa bouche. Elle n'entendait plus ce qui se disait à la télé, qui n'était qu'un bruit de fond semblable à un bourdonnement.

Comment pouvait-elle douter ainsi de Moussa ? Il lui avait menti, certes, mais cela ne faisait pas de lui un criminel. Il n'avait aucune raison de faire du mal à un enfant.

Pas plus qu'elle-même n'en avait, à la base. Et cela ne l'empêchait pas de douter.

Elle n'avait pas interrogé Moussa, préférant s'assurer qu'il resterait. Elle avait choisi de le laisser avoir ce secret. Mais si ce secret était bien plus gros que ce qu'elle avait imaginé ?

Céline se prit la tête entre les mains.

— Putain…

Tout cela n'avait pas le moindre sens. Il fallait qu'elle empêche son esprit de partir ainsi loin, très loin de ce qui était envisageable.

Elle n'avait pas tué Mattia. Moussa n'avait pas tué Mattia. Julien n'avait pas tué Mattia. C'était sans nul doute l'œuvre d'un pédophile qui en avait fait sa proie. Peut-être Vincent.

Oui, c'était sans doute Vincent. Elle le savait, c'était souvent les proches, qui s'en prenaient aux enfants. Elle n'avait plus les pourcentages en tête, mais ils étaient plutôt élevés.

Pouvait-elle être considérée comme une proche par ces mêmes statistiques ?

Céline entendit la porte de la salle de bain s'ouvrir, et elle se hâta de changer de chaîne. Elle attrapa un coussin et gesticula sur le canapé jusqu'à prendre une position qu'elle espérait naturelle. Elle demeura sans bouger jusqu'à ce que Moussa descende, les cheveux encore mouillés.

Il avait enfilé en ensemble de jogging bleu canard qui mettait en valeur la couleur de sa peau. À nouveau, quand elle le vit, Céline oublia momentanément Mattia et tout le reste. Pourtant, la boule qui lui pesait au fond du ventre était toujours là.

Il s'installa à ses côtés et la regarda en silence. Céline n'était pas capable d'interpréter ce qu'elle lisait dans ses yeux, mais au moins, il était là.

— C'est presque guéri, dit-il simplement en désignant sa tempe, d'un petit signe de tête.

— Oh, oui.

Céline posa ses doigts sur sa blessure qui avait bien cicatrisé.

Un silence gênant s'installa entre eux, obligeant Céline à détourner le regard, honteuse.

— Je vais dormir dans la chambre d'amis, ce soir, annonça Moussa. Je préfère que… je préfère rester seul le temps que… enfin…

Céline acquiesça. Elle ne s'était pas posé la question, et bien sûr qu'elle aurait préféré qu'ils dorment ensemble. Mais elle n'avait pas son mot à dire.

— Je me doute que ça sera… chiant, pour toi, mais ce sera à moi d'imposer mon rythme.

Il avait parlé avec calme, pourtant Céline sentit son ventre se serrer.

— Personne ne m'imposera quoi que ce soit, Moussa.

Les sourcils de ce dernier se froncèrent légèrement.

— Tu as conscience que…

— J'ai dit : personne ne m'imposera quoi que ce soit.

Céline avait élevé la voix. Moussa ne pouvait pas s'imaginer l'obliger à suivre ce qu'il avait décidé. Elle n'autoriserait plus jamais quiconque à le faire.

— Tu réalises que c'est toi qui…

— Je n'en ai rien à foutre, Moussa. Sans ton putain de désir de bébé, on n'en serait peut-être pas là !

Céline s'était levée.

— Et tes mensonges, en plus ? Je *sais* que tu n'étais pas en Allemagne. Que tu étais en Belgique, là où un gamin a été retrouvé brûlé. Entre tromper quelqu'un et buter un enfant, c'est quoi le pire ?

Elle le fixait, même si le regarder en cet instant était douloureux. Elle ignorait pourquoi tout ça était sorti, pourquoi maintenant, sans qu'elle ait pu se retenir, alors que Moussa lui offrait une seconde chance.

Alors qu'elle s'attendait à ce qu'il s'énerve et riposte, il soupira, avant de lâcher :

— Mais, Céline… c'est toi qui l'as tué.

Céline eut l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds. Qu'elle ne reposait plus sur rien et qu'elle allait tomber d'une minute à l'autre.

— Alors, oui, c'est moi qui me suis rendu en Belgique pour le brûler et l'enterrer, mais si je l'ai fait, c'était pour te protéger.

Il se leva et se plaça juste en face d'elle.

— Si j'ai fait tout ça pour toi, tu peux bien me laisser un peu de temps, non ?

Céline ne répondit pas. Elle ne pouvait plus parler. Ne parvenait même plus à réfléchir. Son esprit lui échappait, comme pour l'empêcher de se rattacher à quoi que ce soit.

— Céline, tu m'entends ?

Oui, elle l'entendait, elle le voyait. Mais elle ne pouvait répondre.

— Céline, tu m'entends ?

Elle revint à elle. Elle était sur le canapé, face à Moussa qui l'observait, un sourcil levé.

— T'es avec moi ?

— Je… oui, oui, bafouilla-t-elle en reprenant ses esprits.

— J'ai cru que tu me faisais encore une espèce de malaise. Ça va aller ?

Céline acquiesça.

— Okay. Je monte m'allonger, je suis épuisé, j'ai pas dormi cette nuit à l'hôtel.

Il se pencha vers elle, par réflexe, prêt à l'embrasser sur le front comme chaque fois qu'il allait se coucher, avant de s'interrompre. Sans rien ajouter d'autre, il se leva et quitta le salon.

Céline se repassa la scène qu'elle venait de vivre. Son premier épisode depuis plusieurs jours. Encore une fois, tout lui avait semblé terriblement réel. Elle pouvait encore sentir sa gorge lui faire mal parce qu'elle avait presque crié. Elle pouvait encore entendre Moussa lui avouer qu'il avait brûlé le corps, car *elle* avait tué Mattia.

Ses épisodes en étaient-ils vraiment ? Revivait-elle des scènes qui avaient réellement eu lieu ?

Le soulagement qu'elle avait brièvement ressenti quelques minutes plus tôt en croyant que le corps avait été retrouvé loin d'ici avait complètement disparu.

Seule une terreur sourde restait présente, la paralysant tout entière.

53

Emma

Emma se servit un café, le quatrième depuis qu'elle était arrivée au poste ce matin-là. Ses yeux la brûlaient et elle avait troqué ses lentilles pour ses lunettes, ne supportant plus le contact sur sa cornée.

Elle se frotta les paupières avant de rouvrir les dossiers qu'elle avait sous les yeux. Celui d'Arthur Capolli. Celui d'un enfant retrouvé mort noyé huit mois plus tôt, avec lequel elle ne trouvait aucun lien ni dans le procédé d'enlèvement ni celui du meurtre. Celui de Mattia. Et, désormais, celui de cet enfant retrouvé de l'autre côté de la frontière. Il avait été brûlé, il était impossible de définir si ses pieds l'avaient été avant. Et la police belge n'avait pas trouvé de lanières de cuir, que ce soit autour de ses poignets ou à proximité du corps.

Son visage était trop abîmé pour pouvoir le reconnaître, ils attendaient donc à présent les retours du médecin légiste qui devait l'analyser pour l'identifier, afin de déterminer s'il s'agissait de Mattia.

« Les os et les dents ne brûlent pas comme le reste, les gens l'oublient souvent ! »

Elle repensa à cette remarque que lui avait faite une des premières légistes qu'elle avait rencontrées, suite à un incendie qui avait servi à dissimuler un meurtre, lorsqu'Emma commençait seulement.

Les parents Mazerti s'étaient tout de suite manifestés en apprenant la nouvelle aux infos. Emma avait eu toutes les peines du monde à les rassurer. Tant qu'ils n'en savaient pas plus, elle ne pouvait affirmer qu'il s'agissait de Mattia. Ils devaient continuer d'espérer.

Et d'attendre.

Douze heures plus tôt, Emma avait eu la confirmation de la procureure qu'ils pouvaient poursuivre l'enquête pendant huit jours. Elle avait toutefois bien fait comprendre à Emma qu'elle n'était absolument pas satisfaite des résultats ou, plutôt, de l'absence totale de résultats.

Emma la première en était malade et ne supportait pas de se sentir ainsi impuissante. Elle craignait un peu plus chaque jour que Mattia rejoigne la liste des enfants que l'on ne retrouvait jamais.

— Bonjour, Capitaine, la salua Alric en arrivant dans le bureau qu'ils partageaient.

— Tu aurais dû rester encore un peu avec Fanny, je t'aurais appelé quand j'aurais eu des nouvelles du légiste.

— Elle passe la journée avec son frère et sa belle-sœur, c'était prévu et elle a refusé de changer de plan. Ne vous en faites pas pour moi. Et j'ai déjà pris ma journée hier.

La veille, Alric avait dû emmener Fanny en urgence chez le médecin, pour ce qui s'était avéré être des contractions de Braxton Hicks.

— Vous êtes sûrs que tout va bien ? s'enquit tout de même Emma.

— Mais oui, insista son collègue en s'installant face à elle. Racontez-moi plutôt ce que ça a donné avec Depuis.

Emma ne l'avait pas embêté la veille, dans la mesure où son entrevue avec Depuis n'avait pas vraiment été concluante. Elle lui relata son entretien avec lui, expliquant que son manager avait confirmé son planning.

— C'était assez étrange, conclut-elle.

— Vous pensez qu'il vous a caché quelque chose ?

Emma soupira et but une gorgée de café avant de répondre.

— Non, c'est juste que c'était étrange de l'avoir comme ça, face à moi. Il était… j'en sais rien, bizarrement calme, même si j'ignore comment on peut être, lorsqu'on se traîne un trauma comme le sien.

Alric hocha la tête, tout en attrapant la boîte de chewing-gums sur le bureau d'Emma, dans laquelle il demanda l'autorisation de se servir d'un petit haussement de sourcil.

— Vas-y. En tout cas, son patron a confirmé son planning.

— Ça le raye de la liste des suspects, alors, non ?

À nouveau, Emma resta silencieuse plusieurs secondes.

— Maintenant que j'y pense, j'ai trouvé que son manager était resté assez évasif. Il a confirmé son planning, en insistant dessus. Et si Depuis ne s'était pas présenté au travail ?

Emma se repassa son bref entretien avec lui et réalisa qu'elle n'avait peut-être pas suffisamment insisté.

— C'est loin ? interrogea Alric.

— Pas assez pour qu'on élimine cette piste. Je vais rappeler pour savoir si quelqu'un peut attester l'avoir vu et…

— Capitaine ?

Emma s'interrompit et se tourna vers la porte, par laquelle un de ses collègues venait de passer la tête.

— J'ai quelqu'un qui demande à vous voir. Il dit que ça concerne Mattia Mazerti et que c'est assez urgent.

Emma et Alric se jetèrent un œil, avant de se lever et de se rendre rapidement à l'accueil, où un homme, les cheveux blonds hirsutes, patientait.

— Capitaine Cameron, se présenta Emma en arrivant. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— À vrai dire, c'est plutôt moi qui peux faire faire quelque chose

pour vous.

— Je vous écoute.

— Je pense savoir qui s’en est pris à Mattia Mazerti.

54

L'homme

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Il n'avait eu de cesse de tourner en rond chez lui, avant de sortir et de parcourir les rues pendant de longues heures, jusqu'à ce que le soleil se lève.

Avait-il fait ce qu'il fallait ? Avait-il agi dans la précipitation et commis une erreur ?

Son attention fut brièvement attirée par un chat noir et blanc qui se faufilait entre les barreaux d'une porte de jardin.

Il l'avait senti : cette femme flic avait des soupçons. Allait-elle revenir fouiller ? Allait-elle interroger d'autres de ses collègues ?

Elle se trompait pourtant…

Malgré tout, elle risquerait d'en découvrir plus. Bien plus.

Était-ce de sa faute ? Il avait voulu reproduire, il avait voulu continuer de le faire vivre, à travers lui.

Arnaud baissa les yeux vers son poignet, sur son tatouage des deux initiales de Xavier Lillard. Il l'avait réalisé à ses vingt-cinq ans, quand il avait enfin accepté que ce qu'il ressentait vis-à-vis de Xavier n'était pas ce que l'on attendait de lui.

Il avait menti pendant des années à ses médecins, conscient de ce que ceux-ci voulaient entendre. Il avait su que c'était pour lui le meilleur moyen, si ce n'est le seul, qu'on le laisse enfin tranquille.

Ils n'auraient jamais compris ce qu'il avait vécu. L'importance qu'avait prise Xavier. Certes, Arnaud l'avait craint. Mais pas plus que tout.

Xavier n'avait jamais fait pire que son père. Car malgré la douleur, Xavier l'aimait. À l'inverse de son paternel, qui lui avait avoué, un soir, être déçu de son retour à la maison, alors qu'il espérait être enfin tranquille avec sa nouvelle femme. Xavier, lui, n'avait jamais été déçu de l'avoir avec lui.

Mais à vouloir à tout prix lui rendre hommage, Arnaud s'était mis en danger. Il avait tracé une flèche qui pointait dans sa direction.

Il avait espéré avoir le temps de trouver les neufs. Que son statut d'ancienne victime suffirait. Mais la venue de la femme flic la veille lui démontrait que non.

Devait-il fuir ?

Et pour aller où ?

Il avait de l'argent de côté. Il avait commencé à travailler jeune, n'avait jamais voyagé, s'était contenté du minimum dans sa petite

maison de plain-pied de cinquante mètres carrés. Seul l'aménagement de ce lieu au creux des bois lui avait coûté financièrement. Il n'avait jamais ouvert de compte d'épargne, préférant avoir tout son argent avec lui, rangé dans un coffre caché au fond d'un placard de la cuisine.

Il pouvait le vider et fuir. Franchir la frontière allemande puis continuer soit vers l'est, soit vers le nord.

Il se ferait petit. Tenterait de disparaître.

Il s'arrêta et leva la tête vers le ciel, pour observer le soleil qui chauffait déjà la peau de son visage malgré l'heure matinale. De l'agitation dans un jardin longé par le trottoir où il marchait attira son attention. Une femme et une petite fille jouaient avec un chiot, qui courait en zigzaguant dans l'herbe.

Un profond sentiment de solitude l'envahit alors.

Tout semblait toujours n'être que fuite.

Sa fuite de chez lui, quand il avait tenté d'échapper aux coups de son père, et qui avait permis à Xavier de l'emmener.

Sa fuite dans les bois, pour lui échapper, à lui.

Et désormais celle-ci ?

Non, il pouvait sans doute rester. Après tout, il pouvait peut-être encore s'en sortir. D'après ce qu'il savait, ils n'avaient pas encore trouvé l'enfant. Peut-être ne le trouveraient-ils jamais.

Et s'ils l'avaient déjà trouvé ?

Une vague de panique le saisit et son pouls s'accéléra. Il hâta le pas, coupant par de petites ruelles pour revenir chez lui le plus rapidement possible.

Haletant presque, tant la côte qui menait chez lui avait été rude, au rythme qu'il s'était imposé, il se rua dans son salon et alluma la nouvelle petite télé qu'il avait achetée après avoir cassé l'ancienne. Il se dit que, s'il avait su comment tournerait la situation, il aurait simplement pu récupérer celle qui restait dans les bois et qui ne servirait plus, maintenant que l'enfant n'était plus là.

Il lança la chaîne d'information en continu et patienta.

Jusqu'à ce que le titre « un enfant retrouvé mort en Belgique inquiète la police française » apparaisse.

55

Emma

Emma sentit le regard d'Alric glisser vers elle.

— Venez, invita-t-elle l'homme à la suivre.

Son collègue à l'accueil ouvrit le battant pour le laisser passer et Emma le précéda dans le couloir, Alric fermant la marche.

Elle entra dans son bureau qu'elle avait quitté une minute plus tôt et désigna une chaise pour que l'homme s'installe. Alric s'assit dans son fauteuil, silencieux et attentif.

— Vous êtes ? demanda-t-elle.

L'homme remua sur sa chaise.

— Julien Barnaud.

Emma devina de qui il devait s'agir, se souvenant du prénom que leur avait donné deux jours plus tôt Céline Keman. Elle garda cependant une expression neutre, préférant le laisser parler.

— Je vous écoute, vous avez quelque chose à nous dire concernant Mattia Mazerti ?

Julien Barnaud acquiesça.

— Vous avez déjà interrogé Céline Keman, sa voisine ?

Emma entendit Alric bouger dans son fauteuil, entraînant un léger grincement.

— Quel est votre lien avec Madame Keman ?

— Nous étions en couple.

— C'est-à-dire ?

Julien Barnaud fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Qu'entendez-vous par « nous étions en couple » ?

Le jeune homme jeta un regard à Alric, comme s'il espérait qu'il saurait lui expliquer ce qu'Emma attendait comme réponse.

— Ben… on se voyait. On avait une relation, quoi.

— Madame Keman est mariée.

— Je sais.

Il se pencha en avant, son front plissé.

— Vous êtes en train de me juger ?

— Pas du tout, Monsieur Barnaud, répondit calmement Emma. Je ne suis pas là pour ça. Je souhaite juste comprendre la situation.

Elle l'observa reculer et plaquer son dos contre sa chaise.

— Je sais que Céline était mariée.

— Était ? répéta Emma d'un ton le plus neutre possible.

— Non, je veux dire… Elle l'est toujours, je veux dire que je

savais qu'elle l'était quand on a commencé à se fréquenter.

— Ça remonte à longtemps ?

— Quelques mois.

Une porte claqua dans le couloir et des bruits de conversations leur parvinrent malgré la porte fermée. Emma se concentra sur son interlocuteur.

— Et pourquoi nous demander si nous avons bien interrogé Madame Keman ?

— Parce que je pense qu'elle a quelque chose à voir avec la disparition du môme.

— De Mattia Mazerti ?

— Oui. Vous… vous ne prenez pas ma déposition ? interrogea Julien Barnaud, son regard allant d'Emma à Alric.

— Nous discutons pour le moment. Qu'appelez-vous *quelque chose* ?

— Je ne sais pas exactement ce qu'elle a pu faire. Mais elle haïssait ce gamin. Et c'est une énorme menteuse.

Emma laissa traîner le silence entre eux. Parfois, cela obligeait la personne face à elle à partager plus que ce qu'elle n'aurait souhaité, tant le silence était insupportable pour certains.

Ce n'était de toute évidence pas le cas de Barnaud, aussi Emma reprit-elle :

— Pourquoi venir nous faire de telles révélations sur la femme avec laquelle vous avez une relation ?

— Parce que la vie d'un enfant est en jeu et que ça me paraît plus important que ma vie sentimentale.

Il avait débité sa phrase, presque trop facilement, comme s'il l'avait répétée avant de venir.

— Elle déteste ses voisins. Et notamment les deux enfants. Elle me l'a répété à de nombreuses reprises. Elle disait qu'elle serait bien plus tranquille s'ils n'étaient plus là.

— Être agacée par ses voisins ne conduit pas tout le monde à s'en prendre à eux, contra Emma.

— Non, mais elle m'a déjà dit qu'elle voulait qu'ils crèvent et ferment définitivement leur gueule.

— Vous la citez ?

Barnaud se pinça brièvement les lèvres avant de répondre :

— Peut-être pas mot pour mot, mais… pas loin, oui.

Il bougea sur sa chaise jusqu'à trouver une position qu'il devait juger plus confortable.

— Et elle avait un mobile pour s'en prendre à lui.

Le regard de Barnaud alla de nouveau de Emma à Alric, sans doute pour mesurer l'impact de sa déclaration sur les deux policiers.

— Nous vous écoutons.

— Elle craignait que le gosse ne la balance. Pour nous deux.

Emma leva un sourcil, pour l'inciter à poursuivre.

— Vous êtes allés chez elle ? Vous avez vu que la fenêtre du salon donnait sur le jardin des voisins, non ? Eh ben, disons que… hm… une fois, un des enfants nous a vus… comment…

Emma hocha la tête pour lui signifier qu'elle avait saisi.

— Vous dites l'un des enfants… Aurait-il pu s'agir du frère de Mattia ?

— Non, c'était Mattia. Le plus grand des deux, affirma Barnaud. Céline avait peur qu'il parle à ses parents et qu'eux racontent ensuite tout à son mari.

— Et ce serait, selon vous, suffisant pour qu'elle s'en prenne à lui ?

Il laissa échapper un petit ricanement.

— Vous devez comprendre que Céline ne voulait *vraiment* pas que son mari apprenne pour nous.

Emma tourna la tête vers Alric, pour lui signifier qu'il pouvait désormais intervenir.

— Ce mobile pourrait être également le vôtre, commença son jeune collègue en s'accoudant sur son bureau, les mains croisées posées sur un dossier.

Julien Barnaud se redressa d'un coup, la bouche entrouverte.

— Vous… vous m'accusez d'être coupable ?

Il secoua frénétiquement la tête.

— Non, non ! Vous n'y êtes pas ! Je n'attendais que ça, moi ! Si son mari découvrait enfin tout, on pourrait enfin être tranquilles, elle et moi.

Il passa une main dans ses cheveux.

— Croyez-moi, je souhaite juste qu'on découvre ce qui est arrivé à ce gamin, ça me rend malade d'imaginer ce que Céline a pu lui faire.

— Vous semblez persuadé qu'elle est responsable de sa disparition, fit remarquer Alric.

Pendant que son collègue l'interrogeait, Emma observa le jeune homme. Il paraissait nerveux et elle n'avait pu s'empêcher de noter la façon dont son intonation changeait légèrement dès qu'il prononçait le prénom de Céline Keman.

Elle voyait mal un homme venir dénoncer ainsi son amante ; il avait dû se passer quelque chose entre eux. Emma visualisa aisément la voisine des Mazerti décider de mettre un terme à leur relation et, lui, trouver un moyen de se venger. Ce ne serait pas la première fois qu'elle assisterait à une tentative de nuire à un ancien partenaire, quitte à mentir.

— Quand avez-vous vu Madame Keman pour la dernière fois ? questionna Alric, et Emma se dit que son collègue avait pu en arriver à

la même conclusion qu'elle.

— Hier après-midi.

— Vous êtes donc allé lui rendre visite hier après-midi et avez décidé ce matin de venir nous voir, c'est bien ça ?

Barnaud se pinça les lèvres et hocha la tête.

— Où étiez-vous, samedi 26 ? Juste une question de procédure, précisa-t-elle en le voyant froncer les sourcils

— Sur la route en direction de Montpellier. J'ai les tickets des péages, et aussi un ticket du resto où je me suis arrêté le midi, près de Lyon.

— Nous vous les demanderons. Avez-vous quoi que ce soit que vous souhaitez ajouter ? reprit Emma.

— Non.

— Très bien. Je vais laisser mon collègue vous raccompagner à l'accueil. Nous vous appellerons en cas de besoin. Si vous avez autre chose, n'hésitez pas, conclut Emma en lui tendant sa carte.

Julien Barnaud la récupéra, avant de la saluer et de se lever.

Juste avant qu'il ne franchisse le seuil de la porte pour suivre Alric, il se retourna.

— Elle saura que c'est moi qui vous ai dit tout ça ?

— Ne vous en faites pas, se contenta de répondre Emma.

Le bruit de pas des deux hommes s'éloigna dans le couloir, puis seuls ceux d'Alric revinrent.

— Alors ? demanda-t-il en se laissant tomber sur la chaise où Barnaud était installé quelques secondes plus tôt.

— Alors ça pointe encore vers la voisine. Sauf que j'ai de vieux relents de mec vexé de s'être fait jarter et qui souhaite se venger.

— Pareil, commenta Alric. Mais cette histoire de s'être fait prendre par l'enfant des voisins en pleine tromperie… Je serais d'avis de vraiment fouiller dans cette direction, même si ça me semble gros.

— Alors lance une réquisition pour connaître les appels et récupérer les messages de Céline Keman. Et savoir où son portable s'est connecté. Et précise que c'est urgent.

*

La réponse de l'opérateur ne tarda pas à arriver et Emma mit Alric et deux autres de leurs collègues sur le coup, afin d'analyser les messages échangés.

— La localisation le matin de l'enlèvement, ça dit quoi ?

— Ça dit que son portable était éteint, donc rien à en tirer, répondit le brigadier Levis.

Emma soupira et se massa les tempes. La fatigue commençait à peser, sa tête lui semblait lourde.

— Et les messages ?

— C’est en cours de lecture.
— Essayez de noter tout ce qui pourrait…
— Capitaine !
Emma et Levis se retournèrent vers Alric.
— J’ai quelque chose.
Il se leva et posa une feuille sur le bureau.
— Là. Il y a un peu moins d’un mois, message envoyé à son mari.
Emma lut les trois mots, pointés du doigt par son collègue.

« J’aimerais qu’ils meurent. »

56

Céline

Les cauchemars n'avaient eu de cesse de réveiller Céline durant la nuit. Elle s'était vue tuer Mattia à plusieurs reprises, l'étouffant, l'étranglant ou le jetant par la fenêtre de sa chambre. Puis l'amener dans la forêt, le brûler et l'enterrer. Parfois seule, parfois avec Moussa.

Elle avait revécu son épisode où Moussa lui révélait que c'était bien elle qui s'en était pris à cet enfant et qu'il l'avait aidée à se débarrasser du corps. Comme chacun de ses épisodes, il lui avait semblé terriblement réel. Or, elle ne pouvait plus faire confiance à son esprit.

Elle avait été tentée d'aller poser directement la question à Moussa, avant de réaliser à quoi elle ressemblerait en lui demandant s'il l'avait aidée à se débarrasser du corps d'un enfant.

Il partirait pour de bon, cette fois.

Non, elle devait se concentrer sur la seule chose qui comptait désormais : gagner le pardon de Moussa et faire en sorte que son couple ne se désagrège pas.

Elle s'était levée tôt, avait préparé du café et des gaufres. Elle ne cuisinait presque jamais pour eux deux et espérait que Moussa apprécierait le geste.

La cuisine sentait bon et, malgré quelques ratés, une pile de gaufres se dressa enfin sur un plat que Céline plaça sur la table. Elle sortit du miel, de la pâte à tartiner et le flacon de sirop d'érable.

Vide.

Moussa avait cette fâcheuse habitude de ranger les pots vides, au lieu de les jeter. Céline soupira, consciente que ce défaut n'était rien à côté des siens.

Elle avisa l'heure sur l'horloge digitale du four : elle avait le temps d'aller jusqu'à l'épicerie deux rues plus loin et d'en acheter. Elle savait à quel point Moussa aimait le sirop d'érable, et elle souhaitait que leur premier petit-déjeuner alors qu'ils entamaient une nouvelle étape de leur relation se déroule le mieux possible.

Céline attrapa ses lunettes de soleil et son portefeuille, et sortit de chez elle. Ce fut en longeant sa voiture stationnée le long du trottoir qu'elle remarqua le bout de papier accroché à l'essuie-glace. Pensant à une publicité pour un rachat de véhicules comme il y en avait désormais partout, elle ne s'attarda pas.

Une petite voix la poussa toutefois à faire demi-tour, le nœud qui s'était créé au creux de son ventre éveillant chez elle un mauvais

pressentiment. Elle attrapa le bout de papier et releva ses lunettes de soleil sur le haut de sa tête.

Il ne s'agissait pas d'une pub pour du rachat de voitures. Il ne s'agissait pas d'une pub du tout, d'ailleurs.

« C'est terminé pour toi ».

Écrit en lettres majuscules, comme le mot qu'avait déjà reçu Moussa.

Un frisson glacé secoua Céline, malgré la chaleur des rayons du soleil qui frappaient sa peau.

Qui avait pu écrire ce mot ? Julien ? Moussa ? Elle-même ?

Céline eut soudain la désagréable sensation qu'on l'observait. Elle jeta des regards tout autour d'elle, espérant découvrir l'auteur du mot.

Elle leva la tête en direction des fenêtres de leur maison. Le volet de la chambre d'amis était toujours fermé, Moussa devait encore dormir. Elle se tourna ensuite vers celles des Mazerti.

Personne. Elle avait d'ailleurs l'impression que cela faisait plusieurs jours que la maison était vide. Elle n'avait pas vu quiconque entrer ou sortir, perçu aucun bruit ni conversation. Pourtant les volets étaient bien ouverts, alors qu'ils s'assuraient de tout baisser dès qu'ils s'absentaient.

Céline se retourna ensuite vers la maison de Jean-Louis.

Et elle le vit. Sa tête dépassant de sa porte de jardin dont le blanc éblouit Céline.

Elle leva la main qui tenait encore la feuille.

— C'est vous ?

Jean-Louis ne répondit pas.

— C'est vous qui avez écrit ça ?

Céline avait haussé la voix. La mâchoire serrée par la colère, elle traversa la route.

— C'est vous, c'est ça, hein ? Et l'autre mot ? C'était vous en fait, j'en suis sûre !

— De quoi parlez-vous, enfin ?

Le vieil homme avait reculé de quelques pas, comme s'il ne souhaitait pas être à portée de Céline, dont la rage devait émaner d'elle, tant elle la sentait bouillir à l'intérieur.

Le bras tendu en direction de son voisin, pour l'obliger à regarder le message qu'elle avait reçu, elle se colla à la porte.

— Ce putain de bout de papier, c'est vous qui êtes venu le foutre sur ma voiture ! Et c'est vous ! Vous qui avez laissé un mot à Moussa ! Vous avez envie de me pourrir la vie, c'est ça ?!

Céline entendit à peine les volets et la fenêtre s'ouvrir derrière elle.

— Céline !

Elle ignora la voix qui l'appelait et posa la main sur la poignée de

la porte de son voisin. Celui-ci se dépêcha de l'attraper de l'autre côté, pour l'empêcher de l'abaisser, mais Céline appuya et sa force décuplée par la colère l'obligea à céder. La porte grinça et claqua contre sa butée, laissant le passage libre.

— Je vais appeler la police si vous entrez chez moi ! la menaça Jean-Louis d'une voix tremblante.

— Céline !

À nouveau, elle n'écouta pas la voix de Moussa qui répétait son prénom. Elle entra dans l'allée de Jean-Louis, le mot découvert quelques minutes plus tôt toujours tendu devant elle.

— Ça vous amuse de flinguer la vie des gens ? cria-t-elle. La vôtre est tellement misérable que vous devez vous immiscer dans celle des autres ?

— Mais je n'ai aucune idée de quoi vous parlez !

Le vieil homme reculait à mesure qu'elle avançait. Elle lui faisait peur, et elle en tirait une profonde satisfaction. Elle ne voulait plus jamais s'écraser, quitte à être violente.

— CÉ-LINE !

La voix était nettement plus proche désormais. Moussa avait dû descendre et sortir de chez eux.

Alors qu'elle s'apprêtait à attraper le bras de Jean-Louis, on l'appela à nouveau.

— Madame Keman !

Ce n'était pas Moussa cette fois.

Céline allait l'ignorer aussi, mais elle sentit soudain une main se serrer autour de son bras. Elle fit volte-face, pour se défaire de la prise, et se retrouva face à la Capitaine Cameron.

Elle n'était pas seule. Son collègue qui était déjà venu chez eux se tenait derrière elle, ainsi que deux autres policiers. Elle devina une voiture de police derrière les balustrades de Jean-Louis et, de l'autre côté de la rue, Moussa.

Il assistait à la scène, la bouche entrouverte, sans comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux.

— Je ne lui ai rien fait ! se défendit Céline.

Qui les avait appelés ? La femme de son voisin ? *Moussa ?* Était-il possible qu'il lui en veuille à ce point ?

— Il a déposé des mots pour me menacer sur mon pare-brise ! insista-t-elle en cherchant à s'éloigner de la policière.

— De qui parlez-vous, Madame Keman ?

— De lui !

Elle désigna son voisin, qui s'était à nouveau reculé.

— Madame Keman, vous…

— Mais je ne l'ai pas touché ! Je me suis énervée, mais je…

Un policier entra sur la propriété de Jean Louis.

— Madame Keman, insista la Capitaine en levant la voix pour couvrir la sienne. Je vais vous demander de coopérer et de nous suivre de votre plein gré, sans faire d'histoires.

— Quoi ? s'égosilla Céline. Mais je ne l'ai pas touché ! C'est lui qui…

— Nous sommes là pour Mattia Mazerti. S'il vous plaît, coopérez ou…

La panique agit pour elle, et Céline tenta de partir en courant, espérant ainsi laisser tout ça derrière elle.

Les deux policiers ne lui en donnèrent pas l'opportunité. Ils l'arrêtèrent en une fraction de seconde et forcèrent ses mains à se plier dans son dos pour l'obliger à s'immobiliser.

— Laissez-la, qu'est-ce que vous…

La Capitaine tendit un bras en direction de Moussa qui s'apprêtait à intervenir.

— Monsieur, n'approchez pas.

Elle se retourna vers Céline, qui gesticulait pour se défaire de la prise des policiers. Elle remua et parvint à libérer son bras droit, avant de ruer à nouveau et d'envoyer son poing libre dans le visage du policier à ses côtés. Il grogna de douleur et raffermit sa prise sur elle.

Son cœur battait fort, elle suffoquait.

— Céline Keman, vous allez être placée en garde à vue dans le cadre de l'enquête concernant l'enlèvement de Mattia Mazerti. Vous avez le droit de garder le silence et de solliciter la présence d'un avocat.

— Quoi, mais qu'est-ce que…

Le collègue de la Capitaine s'interposa avant que Moussa n'ait pu s'approcher davantage.

— Céline, de quoi elle parle ?

La Capitaine l'ignora et poursuivit :

— Vous pouvez soit faire appel à un avocat de votre choix, soit à un avocat qui sera commis d'office. Vous avez…

Mais Céline n'entendait plus rien. Elle laissa échapper le morceau de papier qui l'avait menée chez son voisin. Son cerveau lui semblait comme déconnecté. Elle ne ressentait plus rien, n'entendait plus rien, ses yeux étaient dans le vague, sans qu'elle puisse fixer son regard sur quoi que ce soit.

Elle s'attendait à se réveiller soudain de ce nouvel épisode, où elle remonterait le temps peut-être au moment où elle avait découvert le bout de papier sur son pare-brise. Ou alors, elle serait debout dans sa cuisine, avec un flacon de sirop d'érable plein.

Toutefois, elle resta bien dans l'instant présent, se voyant menée jusqu'à une voiture de police, installée à l'arrière. Moussa tentait de lui parler, mais elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Un policier lui

adressa également la parole, sans qu'elle ne puisse discerner ce qu'il racontait. Des passants s'étaient arrêtés, curieux.

Céline attendit, mais l'épisode ne cessa pas.

Car, pour une fois, aussi improbable la scène puisse-t-elle paraître, il s'agissait de la réalité.

Et elle le savait.

57

Céline

Céline attendait dans une pièce, seule.

Juste avant que la portière de la voiture se referme sur elle, Moussa lui avait lancé qu'il allait appeler un avocat. Céline en avait eu un, durant la procédure qui l'avait opposée à son ancien manager. Elle ne se souvenait pas de son nom. Maître Emeri… Maître Ameri… Peu importait, toutefois, il était spécialisé dans le droit du travail, rien en lien avec les raisons de sa présence ici ce jour-là.

Elle avait passé l'entièreté du trajet sans réaliser ce qui était en train de lui arriver. Elle avait peur, mais elle ne savait pas exactement de quoi.

Apprendre qu'elle s'en était vraiment pris à Mattia ? Être condamnée pour son enlèvement, ou pire ? Être emprisonnée ?

La porte s'ouvrit sur la Capitaine, sortant légèrement Céline de son espèce d'apathie. Elle resta silencieuse pendant que la policière s'installait en face d'elle, un dossier à la main.

Elle voulut parler de l'absence de son avocat, mais craignait de paraître coupable. Qui a besoin d'un avocat quand il est innocent ? Enfin, c'était ce qu'elle croyait et avait toujours cru. Elle ne s'était jamais réellement posé la question.

— J'aimerais discuter un peu, si vous voulez bien, commença la Capitaine. Vous avez évidemment le droit de garder le silence, mais je pense qu'il serait judicieux d'enfin coopérer avec nous, si vous avez quelque chose à nous dire. La vie d'un enfant est en jeu.

Céline ne répondit pas.

La vie d'un enfant est en jeu.

Mattia était donc encore en vie. Elle ne l'avait pas tué. Il ne s'agissait pas de cet enfant, trouvé en Belgique. Sinon, elle ne lui aurait jamais dit ça.

Sauf si elle souhaitait la piéger.

La Capitaine ouvrit son dossier et, l'espace d'un instant, et malgré la réflexion que Céline s'était fait, elle s'imagina se retrouver face à une photo du corps d'un enfant mort. Elle ferma les yeux sans réfléchir et se recroquevilla sur sa chaise.

— Madame Keman ? entendit-elle.

Elle entrouvrit les paupières, les lèvres scellées, et découvrit une feuille devant elle, présentant du texte et non des photos.

— Pouvez-vous lire le message entouré, s'il vous plaît ?

Toujours sans parler, Céline se pencha vers la feuille et lut ce qui

était cerclé de rouge.

Son cœur dégringola dans sa poitrine.

Elle se souvenait parfaitement avoir envoyé ce texto. Peut-être pas celui-ci en particulier, mais des similaires.

Nerveusement, elle attrapa le bracelet de sa montre et la fit tourner autour de son poignet.

— Pouvez-vous m'expliquer ?

Céline gardait les yeux rivés vers les trois mots qu'elle avait envoyés à Moussa ; elle reconnaissait son numéro en destinataire. Vu l'heure à laquelle il avait été transmis, il datait sans doute d'un matin où les Mazerti l'avaient réveillée.

— De qui parliez-vous, Madame Keman ?

Céline frémit à ce nouveau « Madame Keman ». Elle releva la tête et l'affronta du regard. Elle aurait voulu lui dire d'arrêter de s'adresser ainsi à elle, que cela avait le don de la mettre hors d'elle.

— De qui était-il question, lorsque vous avez écrit, et je vous cite…

Elle pointa du doigt le message entouré sur la feuille.

— « J'aimerais qu'ils meurent » ? S'agissait-il de vos voisins ? De Mattia ? Avez-vous souhaité la mort de Mattia Mazerti ?

Céline sentit son pouls s'accélérer. Elle en avait rêvé, elle s'était vu le noyer. L'avait-elle toutefois vraiment souhaité ?

Elle se racla la gorge et prit le temps d'articuler, d'une voix rauque et vacillante :

— Ce n'était qu'une façon de parler.

Elle attendit une réaction de la policière, qui ne vint pas.

— Ils me…

Elle toussa.

— Ils m'avaient réveillée et, je…, bafouilla-t-elle en réalisant ce qu'elle disait et ce dont elle devait avoir l'air. Ils font beaucoup de bruit, ils crient souvent et… c'était juste une façon de parler.

Elle déglutit, le regard de la Capitaine la sondant.

— Je disais ça comme ça, répéta-t-elle. J'ai envoyé ça à Moussa, mais… je ne voulais… enfin, ils n'ont… et je…

Elle se tut, incapable d'articuler ses mots et sa pensée. Elle avait chaud. Quelle température faisait-il ? La transpiration sous ses aisselles la gêna soudain, la faisant se sentir sale. Elle avait l'impression de puer et, l'espace d'un instant, elle se demanda s'il s'agissait de l'odeur de la peur ou de celle de la culpabilité.

— Où étiez-vous, le matin de la disparition de Mattia ?

— Je vous l'ai dit, je… j'étais chez moi. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Céline se demanda comment elle espérait pouvoir être convaincante, quand elle-même n'en savait rien.

— Ce n'est pas ce qu'assure votre voisin.

— Mon…

Elle se redressa sur sa chaise. Sa mâchoire se serra et lui fit mal, la douleur lui remontant dans les tempes.

— Vous parlez de Jean-Louis ? Ce type veut me pourrir la vie ! Il m'a laissé un message de menace, ce matin !

— Un message de menace ?

— Oui ! Sur mon pare-brise.

— Avez-vous ce message ?

— Il est…

Céline plongea ses mains dans les poches de son jean, comme si le papier pouvait s'y trouver. Elle s'agita sur sa chaise et elle vit l'attitude de la policière légèrement changer.

— Il a dû tomber quand vous êtes arrivés. C'est pour ça que j'étais chez lui ! Retournez là-bas et vous le trouverez, j'en suis sûre. À moins qu'il l'ait déjà jeté, pour effacer les preuves.

Elle se pencha par-dessus la table.

— Je vous avais dit qu'il avait menacé Mattia ? À tous les coups, il ment à mon sujet pour que vous ne vous intéressiez pas à lui et…

— Pour le moment, la seule personne pour laquelle nous avons eu confirmation d'un mensonge, c'est vous, à propos du cadeau que vous avez fait à Mattia.

— Je vous ai expliqué que…

— Et Jean-Louis Odger n'a aucun mobile pour le tuer.

Céline allait répliquer, mais resta sans voix. Un silence lourd et étouffant s'installa dans la pièce. Il prenait toute la place, tout l'oxygène. Si Céline ne le brisait pas rapidement, elle craignait d'asphyxier.

— Qu-quoi ? Vous pensez que… que j'ai un mobile, moi ?

Sa voix tremblait désormais. Elle y entendait les larmes.

— Procédons par étapes, voulez-vous ? Il a été porté à notre connaissance que vous auriez pu avoir une raison de vous en prendre à Mattia Mazerti. Et je ne parle pas ici d'un manque de sommeil ou d'un peu de bruit chez vos voisins.

En temps normal, Céline se serait offusquée et aurait rétorqué qu'il ne s'agissait pas uniquement « d'un peu de bruit ».

Mais pas là.

— Madame Keman ?

Céline ne répondit pas. Elle fixait sans la voir la Capitaine, comme si elle n'était pas là et que son regard se perdait dans le mur derrière elle.

— Madame Keman, est-il est vrai que Mattia Mazerti vous a surprise avec Julien Barnaud, lorsque vous étiez dans votre salon ? Et que vous avez craint qu'il ne révèle votre adultère ?

— Hm… Je… C'est…

Difficilement, Céline déglutit. Son œsophage semblait tellement rétréci que même un peu de salive peinait à passer.

— Vous aviez bien une relation avec Julien Barnaud ?

Céline ne connaissait pas son nom de famille, mais elle se doutait qu'il s'agissait de lui. D'un geste lent et mou, elle hocha la tête.

— Est-il vrai que Mattia Mazerti vous a surpris, alors que vous aviez une relation sexuelle avec Monsieur Barnaud ?

Céline acquiesça à nouveau. Était-il nécessaire de préciser qu'ils n'avaient pas vraiment eu un rapport à ce moment-là ? Elle revit la scène, le cri de Julien, la tête du gamin à la fenêtre, sa colère, sa peur d'être découverte par Moussa.

— Vous avez alors craint que Mattia n'en parle à ses parents, et que ceux-ci en parlent à votre mari.

La Capitaine ne posait même plus de questions. Elle exposait des faits.

— Et pour vous assurer que cela n'arrive pas, vous l'avez fait disparaître.

— Non, je…

— Et ce n'est pas comme si ça ne vous permettrait pas, par la même occasion, de retrouver une autre forme de tranquillité. Plus de cris, plus de hurlements dès le matin qui vous réveillent…

Céline secoua la tête.

Ses doigts étaient glacés et engourdis. Comme si le froid la paralysait peu à peu et que, bientôt, elle ne pourrait plus se relever de sa chaise. La flic face à elle tentait-elle simplement de lui mettre la pression ? Était-elle au courant d'un fait qu'elle-même ignorait ?

— C'étaient ses parents, lâcha-t-elle alors sans réfléchir.

— Je vous demande pardon ?

— Je pense que ce sont Lorenzo et Martina les responsables. Ou peut-être uniquement Lorenzo, car je crois que… je crois qu'il s'en est déjà pris à Martina.

Elle avait parlé vite, comme si le temps lui était compté et qu'elle devait se hâter de trouver quelqu'un d'autre à accuser avant qu'on ne l'emprisonne et qu'elle n'ait plus droit à la parole.

— Il y a quelques jours, je les ai entendus se disputer. Et Martina a dit à Lorenzo quelque chose comme « de toute façon, c'était pas ton préféré ». Ils crient tout le temps, c'est de la violence psychologique. Qui vous dit qu'ils n'ont pas été plus loin ?

Elle attendit une réaction de la policière qui l'écoutait, une main posée à plat sur la pile de papiers que contenait le dossier toujours ouvert sur la table, l'autre sur sa hanche.

— J'ai même craint pour Martina, il n'y a pas longtemps. J'ai entendu des cris la nuit. Des pleurs. Des pleurs de Martina.

— Quand était-ce ?

Céline se concentra. Si on lui demandait des détails, c'était qu'on la croyait. Elle devait fournir un maximum d'informations pour qu'on la croie. Qu'on s'intéresse à quelqu'un d'autre et qu'on la laisse sortir.

Elle se rappelait la nuit où Martina avait crié et pleuré. Elle s'était levée durant la nuit, s'était fait un thé… C'était…

— C'était le jour des vacances ! s'exclama-t-elle. Je m'en souviens, car j'avais vu Martina et Lorenzo partir le lendemain.

— Vous les aviez vus ?

— Oui. Enfin… il me semble les avoir vus, mais je suis sûre qu'ils sont partis en vacances, parce que j'ai été tranquille durant leur absence et…

Céline se tut. Elle aggravait son cas en exprimant ainsi le fond de sa pensée.

— Avez-vous déjà observé des marques sur Martina Mazerti ?

— Je…

La réponse était non. Elle avait pourtant guetté, à leur retour, mais n'avait rien observé.

Le visage de Céline était en feu. Elle avait encore transpiré, elle avait soif. Pouvait-elle demander à boire ? Pouvait-elle demander à sortir ? À voir Moussa ?

Elle sursauta lorsque deux coups furent frappés à la porte et que le visage du collègue de la Capitaine passa dans l'entrebâillement.

— Capitaine, je peux vous voir ?

— Je suis en train de…

— C'est urgent, insista le jeune homme.

La policière jeta un regard à Céline, que cette dernière ne sut comment interpréter, avant de se lever.

Alors qu'elle quittait la pièce, et avant que la porte ne se referme derrière elle, Céline capta un mot.

Légiste.

58

Emma

Emma referma la porte derrière.

— Alors, les conclusions ?

— Alors ça ne colle pas. Venez.

Elle suivit Alric dans son bureau, où les conclusions du légiste qui s'était occupé du corps découvert en Belgique venaient d'être transmises.

— Le légiste a bien identifié le corps comme celui de Mattia Mazerti.

Emma ferma les yeux.

Ils avaient échoué. Un enfant disparu s'était transformé en un enfant mort. Elle ne détestait rien de plus que cette sensation qui prenait naissance au creux de son ventre.

L'impuissance, l'échec.

— Je retourne voir…

— Attendez, l'interrompit Alric alors qu'elle s'apprêtait à sortir de son bureau pour reprendre avec Céline Keman. Soit le légiste se trompe, soit on fait fausse route depuis le début.

— Fausse route de quoi ?

— J'ai dit au légiste que Mattia avait disparu depuis neuf jours. Sauf que ce n'est pas possible, selon lui.

Emma fronça les sourcils, ignorant où Alric voulait en venir.

— Il est formel, annonça ce dernier. Le corps retrouvé dans les bois y est depuis plus longtemps. Plusieurs semaines selon lui.

59

L'homme

Il avait pris sa décision.

Il devait fuir, afin de pouvoir terminer ce qu'il avait commencé. Il n'en était qu'à cinq, et il devait aller jusqu'au bout, comme lui. Neuf. L'objectif à atteindre.

Calmement, il ouvrit le coffre et en sortit les liasses de billets qu'il avait accumulées depuis plus de vingt ans. Certains devaient compter parmi les premiers billets en euros à avoir été produits. Il se demanda s'ils étaient toujours acceptés, avant de les placer avec les autres dans un sac se remplissant d'une somme qui lui permettrait de tenir assez longtemps.

S'il avait conscience qu'il n'avait pas le choix, il savait qu'il n'était pas assez préparé. Lui qui aimait contrôler ce qu'il faisait sentit une pointe d'inquiétude dans sa poitrine.

Il aurait aimé pouvoir partir tout de suite, mais il avait la certitude qu'il devait se montrer prudent et ne pas trop attirer l'attention. Le lendemain matin, il irait voir son médecin qui savait qu'il était vraiment, et prétendrait être à deux doigts de complètement craquer. Il lui expliquerait que les récents meurtres d'enfants faisaient remonter de nombreux souvenirs et qu'il ne se sentait pas capable de retourner au travail. Qu'il avait besoin de changer d'air quelque temps. Il l'avait expérimenté, être face à une personne ayant été séquestrée enfant perturbait ses interlocuteurs. Il n'avait aucun doute sur le fait que le médecin lui prescrirait un arrêt de travail. Il n'aurait qu'à le transmettre à Hakim et il serait tranquille un moment. Le temps d'être assez loin pour ne pas être inquiété. Il craignait d'attirer l'attention s'il disparaissait du jour au lendemain. Au moins s'offrait-il ainsi quelques jours d'avance.

Car son ventre le lui hurlait depuis que le corps de l'enfant avait été retrouvé : on finirait par venir frapper à sa porte. Avec Arthur Capolli, il avait placé son nom parmi les suspects. Mais il n'avait pas pu faire autrement, Xavier ne l'aurait pas permis. Quitte à se mettre lui-même en danger.

Sauf que Mattia Mazerti changeait la donne.

Il savait qu'on l'ajouterait à la liste des gamins morts.

Ce ne serait pas la première fois qu'on chargerait un tueur en série d'un énième meurtre qu'il n'avait pas commis.

60

Emma

— Plusieurs semaines ? répéta Emma.

Alric hocha la tête.

— Et il est certain qu'il s'agit de Mattia ?

— Oui. Il a vérifié avant de nous faire parvenir son rapport.

Les éléments du puzzle s'assemblaient dans l'esprit d'Emma.

— Il t'a donné une fourchette pour l'estimation de la date de la mort ?

— Il ne peut pas être précis comme ça remonte maintenant à un moment et que le corps a été abîmé, mais il table sur une vingtaine de jours.

Emma se hâta derrière son bureau et remua sa souris pour sortir son ordinateur de sa veille.

— Vous regardez quoi ? interrogea Alric tandis qu'elle lançait une recherche.

— La date des vacances scolaires.

Lorsque la période apparut colorée en bleu sur un calendrier, le ventre d'Emma se serra.

— Mais, commença Alric, pourquoi vous…

Elle ne prit cette fois pas le temps de répondre à son collègue et retourna à grandes enjambées jusqu'à la pièce où se trouvait Céline Keman.

— Répétez-moi la phrase que vous avez entendue chez vos voisins.

— Je…

Céline Keman, qui continuait de jouer avec sa montre, cligna des paupières en regardant tour à tour Emma et Alric, qui venait de les rejoindre.

— La phrase, tout à l'heure. Quand vos voisins se sont disputés il y a quelques jours. Répétez-la-moi, le plus justement possible.

La voisine des Mazerti resta deux secondes sans vraiment comprendre, avant de se redresser, comme si elle saisissait enfin ce qu'on lui demandait.

— De toute façon, c'était pas ton préféré.

— Vous en êtes sûre ? J'ai besoin de savoir si certains mots ne sont pas exactement ceux-ci, insista Emma, dont le cœur battait fort dans sa poitrine, comme à chaque fois que tout s'imbriquait dans son esprit.

— J'en suis certaine. Je m'en souviens parfaitement. De toute

façon, c'était pas ton préféré.

— Elle a bien dit « c'était » ?

Céline Keman acquiesça avec ferveur.

— Je suis sûre que c'était ça. À 100 %.

Emma n'attendit pas plus longtemps et ressortit, Alric sur ses talons. Elle pénétra dans le bureau dans l'open-space où plusieurs de leurs collègues prenaient un café.

— On part chez les Mazerti. Deandre, ajouta-t-elle à l'attention d'une de ses collègues, qui se rattachait les cheveux, tu me trouves l'adresse de Mickaël Harman.

Elle se dirigea vers son bureau pour récupérer ses affaires d'intervention.

— Vous ne pensez pas que le légiste ait pu commettre une erreur, alors ? interrogea Alric.

— Non. Ce serait bien trop gros. Et puis… combien de familles as-tu déjà entendu parler de leur enfant au passé, quelques jours seulement après le début d'une enquête ?

61

Emma

Les Mazerti n'étaient pas chez eux. Sans attendre, Emma avait demandé l'adresse de la mère de Martina Mazerti, chez qui le frère de Mattia avait été gardé.

— Vous pensez qu'ils ont cherché à fuir, ou sont juste partis en week-end ? interrogea un brigadier alors qu'ils avançaient dans l'allée de chez la grand-mère de Mattia.

— Je n'ai jamais eu le cas de parents qui se barraient en week-end une semaine après la disparition de leur enfant, rétorqua Emma. Le profil classique est plutôt du genre à nous harceler d'appels pour savoir où l'enquête en est.

Elle n'ajouta rien, mais ne put s'empêcher de penser que ça avait sans doute été là une de ses premières erreurs.

Plus personne ne parla, seul le bruit de leurs pas dans les graviers et du vent dans les arbres brisant le silence.

Il n'y avait pas de voiture, hormis une petite Clio qui devait appartenir à la propriétaire des lieux. Aucun autre véhicule qui aurait pu indiquer que les Mazerti étaient présents.

Elle fit signe au reste de son équipe d'attendre en bas du perron et monta les marches qui menaient à la porte.

— J'arrive ! lança une voix après qu'Emma eut sonné.

Quelques secondes plus tard, la mère de Martina – Emma aurait pu le deviner sans même la trouver là, tant elles se ressemblaient – ouvrit, un garçon dans les bras.

Le visage de la septuagénaire se décomposa quand elle découvrit Emma sur le pas de la porte. Elle jeta un regard par-dessus l'épaule de la Capitaine et découvrit plusieurs autres officiers. Ses traits se tirèrent étrangement vers le bas. Elle posa Tommaso sur le sol et, pendant un instant, Emma crut que la vieille dame allait s'effondrer.

— Madame, est-ce que nous pouvons discuter, s'il vous plaît ?

— C'était bien Mattia, c'est ça ? murmura Giulia Estolli d'une voix sourde.

Emma baissa rapidement les yeux vers l'enfant qui s'était agrippé au pantalon en lin de sa grand-mère et attendait, sans comprendre, caché derrière sa jambe, un doigt dans sa bouche.

— Oui.

Giulia Estolli ferma les yeux et serra sa main sur la poignée de la porte. Elle la tint si fort que ses phalanges blanchirent et que ses doigts se mirent à trembler.

Emma lui laissa le temps d'encaisser la nouvelle, vigilante à tout signe qui annoncerait un malaise, fréquents lors d'annonces comme celle-ci.

— Laissez-moi juste mettre Tommi devant la télé, souffla-t-elle en s'écartant pour laisser Emma entrer.

Cette dernière pénétra dans le hall de la maison, à la décoration chaleureuse. De nombreux meubles au bois doré, des cadres travaillés, des tapis dans les tons bruns et orangés. Elle patienta, jusqu'à entendre le son d'un dessin animé provenir d'une pièce voisine.

La grand-mère de Mattia revint au bout de quelques secondes et conduisit Emma dans une cuisine située sur la droite. Elle poussa la porte, sans doute pour éviter que son petit-fils ne vienne et ne surprenne la conversation qui devait arriver.

— Je vous sers quelque chose ?

Emma la remercia et attendit, tandis que son hôte remplissait une tasse de café. Elle la laissa boire, les yeux dans le vague, avant de s'installer à table.

Il régnait dans la cuisine une odeur de brioche, accentuant l'aspect accueillant de la maison.

— J'étais sûre qu'il s'agissait de lui, finit-elle par lâcher, les deux mains enroulées autour de son verre. Quand ils ont annoncé qu'ils avaient découvert un corps, hier, j'ai su. Je l'avais compris même avant, à vrai dire. Depuis que Martina m'a appelée pour me dire que mon petit Mattia avait été enlevé.

Elle ferma les paupières. Quand elle rouvrit les yeux, ceux-ci étaient gorgés de larmes, prêts à déborder.

— Madame Estolli, entama enfin Emma, où se trouvent votre fille et votre beau-fils ?

— Ils ont eu besoin de changer d'air. Vous comprenez, avec…

— À vrai dire, non, je ne comprends pas, la coupa Emma avec le plus de douceur possible.

Giulia Estolli fronça légèrement les sourcils et bougea les lèvres sans dire un mot.

— La disparition de Mattia a été rapportée le week-end dernier, il est très surprenant que des parents s'absentent à ce niveau d'avancement d'une enquête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Le ton de la vieille dame s'était durci.

— Nous pensons que Martina et Lorenzo sont responsables de la mort de Mattia.

Durant de longues secondes, le silence prit toute la place dans la cuisine. En dehors du bruit du dessin animé qui leur parvenait par bribes et du ronronnement du frigidaire, il s'étira, jusqu'à ce que Giulia Estolli le rompe.

— C'est impossible. C'est leur enfant. Comment… comment osez-vous ?

Emma ne fut pas surprise par la colère qui englobait chacun des mots de la grand-mère de Mattia. Aucun parent ne souhaitait s'entendre dire que son propre enfant était impliqué dans la mort de son petit-fils.

— Je sais que cette révélation est choquante, mais nous avons toutes les raisons de le croire.

— Vous vous trompez. Je vais vous demander de partir et…

— Quand avez-vous vu Mattia pour la dernière fois ?

— S'il vous plaît, je…

— Quand avez-vous Mattia pour la dernière fois, Madame Estolli ?

Le regard de la vieille dame quitta Emma, le temps qu'elle réfléchisse.

— Au début du mois, un peu avant les vacances scolaires.

— Vous n'avez donc pas vu Mattia pendant les vacances ?

— Non, c'est ce que je viens de vous dire. Martina et Lorenzo sont partis avec les petits, ils ont loué un chalet, je ne sais plus où.

— Et après ça ? Entre le moment où ils sont revenus et le jour de la disparition de Mattia ? L'avez-vous vu ? L'avez-vous eu au téléphone ?

— Non, il… il était malade.

— Au point de ne pas pouvoir vous parler ?

— C'est… c'était un enfant, Capitaine. Un enfant malade.

Emma acquiesça avant de reprendre.

— Madame Estolli, il faut que vous le sachiez : Mattia n'a pas été enlevé le week-end dernier. Il est mort depuis trois semaines, je suis désolée.

La vieille dame hocha la tête, sans bouger le reste de son corps.

— Non, vous faites erreur.

— Le légiste est formel.

Emma conservait un ton ferme. Elle savait qu'à la moindre brèche, la grand-mère face à elle s'y engouffrerait.

— Jamais ma fille ne ferait du mal à ses enfants.

— Il a pu s'agir d'un accident. Ou de votre beau-fils. Avait-il déjà été violent avec Martina ?

— Lorenzo ? Non, non… jamais…

Emma prit une profonde inspiration.

— Votre fille et son mari nous ont menti. Mattia n'a pas pu être enlevé il y a une semaine. Ils vous ont menti, ont menti à la police. Eux seuls savent ce qu'il s'est réellement passé, il y a trois semaines. Nous devons savoir. Et vous aussi, car…

— Mamie !

Emma s'interrompit et se retourna vers la porte de la cuisine qui

venait de s'ouvrir sur Tommaso. Il ressemblait énormément à son frère, dont Emma avait vu de nombreuses photos depuis le début de l'enquête.

— Que se passe-t-il, mon grand ? Mamie t'a demandé de bien rester dans le salon.

Elle se leva pour le rejoindre et s'accroupit face à lui.

— Mais c'est fini déjà, se plaignit le petit garçon.

— Je vais venir te remettre quelque chose.

Emma n'aimait pas ce qu'elle s'apprêtait à faire, mais elle se baissa toutefois à son tour.

— Bonjour, Tommaso.

— Bonjour, répondit timidement l'enfant en se tortillant sur place.

— Est-ce que tu peux me dire où sont ta maman et ton papa, Tommaso ? C'est très important.

— Laissez-le en dehors de ça, gronda Giulia Estolli d'une voix sourde.

Emma l'ignora et garda son regard braqué dans celui du petit garçon qui haussa les épaules.

— Tu te souviens des vacances, quand vous êtes partis avec ton papa et ta maman ? Est-ce que Mattia était là.

Le garçon hocha la tête.

— Oui, mais il était dans sa chambre.

— Dans sa chambre ?

— Bah oui. J'avais pas le droit de le voir, il était malade.

Il continuait de se tortiller sur place.

— Va dans le salon, Tommi. Mamie arrive.

— Mais je…

— S'il te plaît.

L'enfant baissa la tête et obéit, tandis que sa grand-mère se relevait. Ses yeux lançaient des éclairs. Emma ne pouvait lui en vouloir, consciente de toutes les révélations qu'elle devait encaisser.

— Vous devez me dire où ils sont. Vous le devez à Mattia. Il faut que l'on découvre la vérité.

L'expression de Giulia Estolli changea soudain et elle fondit en larmes. Alors qu'elle allait chuter, Emma se précipita pour la rattraper et l'aider à s'asseoir sur une chaise.

— Je ne peux pas croire qu'ils lui aient fait du mal…

Elle renifla et Emma attrapa un mouchoir dans une boîte située sur le buffet près de la cuisinière.

— Tommi et Mattia ce sont… ce sont mes bébés, aussi. Je les aime plus que tout.

— Je comprends, assura Emma, une main posée sur son avant-bras. C'est pour ça qu'il faut que l'on découvre ce qui lui est vraiment

arrivé. On ne peut pas laisser un mensonge entacher le souvenir que vous avez de lui.

À nouveau, un silence s'étira entre les deux femmes, finalement rompu par Giulia Estolli :

— Je ne peux pas vous dire où ils sont partis, Capitaine. Tout simplement, parce que je l'ignore. Mais je crois que… je crois qu'ils nous ont dit adieu, à Tommaso et à moi.

62

Céline

Céline avait été raccompagnée chez elle. Moussa avait ouvert la porte et l'avait prise dans ses bras. Ils étaient restés ainsi pendant plusieurs minutes, durant lesquelles Céline avait pleuré. Elle avait évacué toute la peur, l'angoisse, la tristesse qu'elle avait accumulées ces derniers jours. Elles étaient parties avec ses larmes, qui avaient fini dans le T-shirt de Moussa.

Quand, enfin, elle s'était reculée, elle avait plongé son regard dans le sien.

— Il faut qu'on parle.

Moussa avait acquiescé, et ils s'étaient assis l'un face à l'autre, à la table de la cuisine. Moussa leur avait préparé un gâteau à la banane, mais Céline avait peiné à avaler plus d'une bouchée qu'elle avait cru ne jamais réussir à manger.

Sans plus hésiter, elle s'était lancée dans le récit de ce qu'elle avait vécu depuis son premier épisode. Désormais, elle attendait que Moussa dise quelque chose.

— Tu aurais dû m'en parler…, murmura-t-il en jouant avec les miettes sur la table.

— Te dire que je m'étais vue tuer un gamin ?

Il se passa une main sur le crâne, puis devant son visage.

— Oui. J'aurais pu l'entendre. J'aurais pu t'aider à comprendre d'où tout ça venait.

Parce que Céline ignorait toujours pourquoi elle était victime de ces « épisodes ».

— J'ai une question à te poser, reprit-elle.

— Je t'écoute.

— Pourquoi étais-tu en Belgique, le week-end dernier ? Je sais que tu m'as menti, que tu n'étais pas en voyage d'affaires en Allemagne. Je sais que tu es rentré dans mon bureau pour récupérer le ticket de caisse.

L'inquiétude laissa place à la tristesse sur le visage de Moussa.

— C'est la police qui t'a dit que j'y étais ?

Céline fronça les sourcils, sans comprendre.

— Ils savaient que je n'étais pas en Allemagne, ils m'avaient demandé où j'étais le jour de la disparition de Mattia. Je leur avais donné des justificatifs et je redoutais depuis qu'ils t'en parlent, d'une façon ou d'une autre. J'avais déjà l'impression que tu soupçonnais quelque chose, à me poser des questions sur mes destinations… Oui, je

suis rentré dans ton bureau pour fouiller en quête de… je ne sais même pas quoi. Et j'ai vu le ticket sur le sol. J'ignorais ce que tu avais compris, à ce moment-là.

— Et donc, où étais-tu ?

— J'avais rendez-vous dans une clinique qui a un service dédié à la natalité. À la fertilité, pour être plus exact. Comme cela fait des mois qu'on essaye sans y parvenir, je…

Il chercha ses mots.

— Je craignais d'être stérile. Et comme tu étais pourtant déjà tombée enceinte, j'avais peur que… Bref, je ne voulais pas t'en parler, pas tant que je n'avais pas eu les résultats.

Céline aurait voulu lui demander s'il les avait eus. Or, elle n'y parvenait pas. Car elle savait pourquoi elle ne tombait pas enceinte depuis tout ce temps. Et cela n'avait rien à voir avec la capacité de Moussa à procréer.

— Je regrette de t'avoir menti. Je regrette que tu m'aies menti.

Céline ignorait s'il s'était agi là d'un reproche, ou si Moussa avait simplement énoncé un fait. Quoi qu'il en soit, et malgré son mensonge, c'était elle la responsable. Elle en avait parfaitement conscience et accepterait la colère et les reproches de Moussa.

*

Après une longue douche, Céline s'était installée à son bureau. Elle avait attrapé son portable et était rentrée dans le répertoire. Arrivée au contact qui correspondait à Julien, elle cliqua sur la petite icône représentant une poubelle. Sans hésiter, elle cliqua.

Elle avait compris que les mots venaient de lui. Qu'il avait été prêt à l'accuser du meurtre d'un enfant pour se venger, parce qu'elle avait souhaité mettre un terme à leur relation. Elle espérait qu'il la laisserait désormais tranquille et sortirait définitivement de sa vie.

En remettant son téléphone dans le tiroir, elle avisa une boîte d'anxiolytiques. Elle s'était leurrée sur la quantité de cachets qu'elle avait avalés ces dernières semaines, bien avant l'enlèvement de Mattia.

Céline sortit la boîte et l'ouvrit, pour en tirer la notice. Elle voulait arrêter d'en prendre, mais se doutait qu'elle ne pouvait le faire seule et d'un coup. Elle appellerait sa psychologue le lendemain pour en discuter, mais elle déplia toutefois le papier. Elle lut une partie des indications distraitement, tiquant sur les recommandations concernant la consommation d'alcool jumelée avec les molécules présentes dans le médicament. Puis son regard balaya la liste des effets secondaires, jusqu'à s'arrêter sur un mot en particulier.

Hallucinations.

Céline resta sans bouger, le papier entre les mains.

Hallucinations.

Elle cligna des yeux, pour s'assurer qu'elle avait bien lu.

Hallucinations.

Sa psychiatre l'avait prévenue des effets indésirables de ses médicaments, comme la fatigue, la somnolence ou les nausées.

Ou la perte de mémoire.

Elle se revoyait à présent acquiescer lorsque le docteur Myavi avait évoqué la possibilité qu'elle ait quelques problèmes de mémoire à court terme.

Elle ne s'en était pas souvenue.

Céline termina de lire la notice, puis décida de se rendre sur Internet, espérant en découvrir davantage, en attendant son rendez-vous du lendemain. Dès le premier site, elle tomba sur un message qui mentionnait ces effets.

« L'alprazolam est un médicament anxiolytique classé dans la catégorie des benzodiazépines. Que ce soit en respectant les doses prescrites ou en surdosant, ce groupe de médicaments peut engendrer des pertes de la mémoire des faits récents. Le risque augmente proportionnellement à la dose consommée.

« Un syndrome associant des troubles de la mémoire, du comportement et une altération de la conscience peuvent se produire. Cela peut se manifester, entre autres, par des idées délirantes, des hallucinations, de la confusion mentale, des troubles de la mémoire…

« Le surdosage de ce produit est risqué, car il peut entraîner une perte de conscience pouvant aller jusqu'au coma et à la mort. »

Céline se laissa retomber dans son fauteuil de bureau, les yeux rivés vers l'écran.

Hallucinations. Altération de la conscience. Troubles de la mémoire. Confusion mentale. Idées délirantes.

Alors que sa psychiatre ne lui avait parlé que de pensées intrusives.

Céline sentit sa poitrine se gonfler de colère. Comment sa médecin avait-elle pu ne pas faire le rapprochement, quand elle lui avait raconté ce qui lui était arrivé ? Certes, elle n'était pas rentrée dans les détails et était restée évasive, mais n'aurait-elle pas dû comprendre de quoi il retournait ? Ou, du moins, lui parler de tous les effets secondaires qu'entraînait la prise de ce médicament ?

L'avait-elle fait ?

Elle aurait eu envie de prendre la boîte de cachets et de la mettre à la poubelle. Elle se retint, consciente qu'un arrêt brusque pouvait être dangereux.

Elle referma son ordinateur et son regard dévia vers la fenêtre, où les jeux des enfants dans le jardin prenaient l'eau.

Il s'était mis à pleuvoir, et l'odeur de pétrichor entrait par la fenêtre ouverte.

Quand Céline avait été reconduite jusqu'au parking pour qu'un officier la raccompagne chez elle, elle avait entendu ce qu'il s'était dit au commissariat.

Martina et Lorenzo étaient responsables pour Mattia, qui était mort depuis des semaines.

La gorge de Céline se noua. Malgré toute la colère qu'elle avait pu ressentir à l'égard de ses voisins, la peine l'étranglait désormais. Elle imagina le corps de Mattia, dans une forêt, sans vie. Tommaso, à qui on avait retiré son grand frère. Martina et Lorenzo qui, d'une façon ou d'une autre, étaient coupables de la mort de leur propre enfant. S'était-il agi d'un accident ? Céline n'arrivait pas à croire qu'ils aient pu volontairement lui faire du mal. Mais s'il s'était agi d'un accident, pourquoi mentir et attendre des semaines avant de signaler son prétendu enlèvement ?

Elle avait elle-même menti. Par peur. Une mère de famille pouvait-elle faire de même ? Pour se protéger elle, et protéger son deuxième enfant ?

Céline frissonna.

Elle savait qu'il était possible qu'elle ait assisté, bien que de l'autre côté du mur, à ce qui était arrivé à Mattia. Elle avait gardé le silence, durant ces mois à entendre hurler, se demandant jusqu'où la situation pourrait aller. Mais elle n'avait rien fait.

Elle s'était tue, alors que Mattia se taisait pour toujours, à quelques mètres d'elle seulement.

63

Emma

— L'avis de recherche est lancé, annonça Alric.

Emma hocha la tête et se laissa retomber dans son fauteuil.

— Vous pensez que c'était un accident ?

— En toute sincérité, je n'en sais rien, répondit Emma en haussant les épaules. Vu ce qu'ont pu nous dire les voisins et la maîtresse, il semblerait qu'ils criaient beaucoup. Sans doute trop. Alors de la violence psychologique, oui, mais de là à s'en prendre physiquement à leur enfant ? Je l'ignore. Le médecin assure qu'il n'avait jamais rien vu qui l'ait alerté. Donc oui, il pourrait s'agir d'un accident.

Alric tourna la tête vers la fenêtre et son regard se perdit au loin.

— Je n'arrive même pas à imaginer faire du mal à un enfant. Alors à mon enfant… Je crois que je me rendrais, en cas d'accident. Je me dis que c'est la seule chose à faire.

Emma était fatiguée. Elle avait le goût amer de l'échec dans la bouche, même s'ils avaient finalement compris qui était responsable de la mort de Mattia, et qu'ils n'auraient rien pu faire. Car ils ne recherchaient pas un petit garçon qui avait été enlevé ; non, ils cherchaient un petit garçon qui était déjà mort.

— Capitaine ?

Emma se tourna vers Deandre qui entra dans le bureau.

— J'ai l'adresse et le numéro de Mickaël Harman, je viens de les récupérer à l'instant.

— Oh.

Emma ne se souvenait même plus qu'elle avait fait cette requête à sa collègue. Quand elle avait compris pour les Mazerti, la petite part d'elle qui avait toujours Arnaud Depuis en tête l'avait poussée à anticiper la suite.

— J'ai dû appeler les collègues de son secteur, reprit la jeune femme, l'adresse ne donnait rien, car c'est un lieu-dit. J'ai voulu m'assurer qu'il n'y avait pas de souci, comme vous partiez chez la grand-mère de Mattia. Je me suis dit que c'était peut-être lié, je ne sais pas… Je voulais m'assurer que je faisais ce qu'il fallait.

Emma lui sourit. Sa collègue était très jeune, et le paraissait encore plus qu'elle ne l'était vraiment.

— Mais ils étaient occupés. D'ailleurs, je pense que vous n'allez pas tarder à être contactée.

Le sourire d'Emma disparut.

— Comment ça ?

— Ils venaient de découvrir un corps. D'un petit garçon.

Emma sentit toute sa chaleur la quitter.

— Avait-il les pieds brûlés et les mains attachées par un lien en cuir ?

Deandre acquiesça.

— Et vous…

Emma n'écouta pas la suite de la phrase, elle s'était déjà levée et avait attrapé ses clefs de voiture.

— Rappelle-les immédiatement, ordonna-t-elle à la jeune femme, et dis-leur de me revenir vers moi. Tout de suite, c'est urgent.

— Et s'ils me demandent pourquoi ? lança la jeune femme tandis qu'Emma s'élançait dans le couloir, Alric sur ses talons.

— Dis-leur que Mickaël Harman est plus connu sous le nom de Arnaud Depuis, qu'il est l'enfant qui a échappé à Xavier Lillard, et qu'il est sans doute celui qui imite son bourreau et a tué cet enfant, tout comme Arthur Capolli.

64

L'homme

Il était en train de finir de ranger lorsqu'il entendit les voitures s'arrêter devant chez lui.

Il avait voulu nettoyer sa maison, que tout soit parfait avant de s'en aller. Sa mère avait toujours été organisée et maniaque. Elle aimait que chaque chose soit à sa place. Sans doute pour garder un peu de contrôle sur sa vie, que son paternel avait détruite avec le temps. Alors, avant de quitter les lieux, il ferait en sorte que tout soit parfaitement rangé.

Mais quand il aperçut les voitures qui se garaient devant chez lui, malgré l'absence de gyrophares, il sut.

Il sut pourquoi on venait le chercher.

Il savait également qu'il ne mentirait pas à la police. Lillard avait avoué dès le premier interrogatoire, il en ferait de même.

Toutefois, il refusait d'aller en prison.

Il refusait d'aller en prison quand son propre paternel, qui avait brutalisé sa mère, qui l'avait brutalisé, lui, les laissant tous les deux les joues rouges, le nez qui saignait, des bleus sur le corps, n'y était jamais allé.

Lui aurait plus de contrôle que ce que sa mère n'avait jamais pu avoir.

Il avait dû commettre une erreur, mais il ignorait laquelle. Sans doute les pieds brûlés et les bracelets. Et sans doute la police aurait ces preuves en fouillant dans le second tiroir de la commode de sa chambre et y trouverait les lanières de cuir d'avance.

Il pensait qu'ils mettraient plus de temps à découvrir le corps. Ils n'avaient d'ailleurs pas retrouvé les autres, en dehors de celui d'Arthur. Il pensait qu'il aurait pu le dernier.

Comme Xavier. Son seul et unique modèle. Lui qui, à sa manière, s'était intéressé à lui et l'avait rendu si unique.

Peut-être son erreur se trouvait-elle là. Ou peut-être était-ce lié à ce gamin qui avait aussi été découvert mort, sans qu'il y soit pour quelque chose.

Trop d'enfants morts.

Alors que les premiers coups étaient violemment frappés à la porte, Arnaud Depuis retourna jusqu'à son coffre-fort, qu'il avait vidé de son argent quelques heures plus tôt à peine. Il l'ouvrit et en sortit une arme.

Celle de son paternel, qu'Arnaud avait déjà utilisée sur lui.

Il n'avait pas peur, et sa main ne trembla pas quand il leva le bras pour placer le canon sur sa tempe.

Il songeait à sa mère, si belle, si douce. À Xavier aussi, celui qui avait guidé sa vie, après l'avoir changée, trente ans plus tôt.

Il entendit le fracas de la porte qui était enfoncée. Il ferma les yeux et, au moment où il devina qu'on l'appelait, au loin, il pressa sur la détente.

65

La femme

Cela faisait un mois qu'elle n'était que vide.

Depuis cette nuit-là.

Cette nuit où elle lui avait dit adieu.

Elle l'avait serré dans ses bras pendant de longues heures, jusqu'à ce qu'il la persuade qu'ils devaient se débarrasser de lui. Qu'ils ne pouvaient pas être accusés, que ce n'était qu'un accident.

Or, plus elle y pensait, moins elle y croyait.

Il l'avait secoué parce qu'il n'arrivait pas à dormir et pleurait depuis près d'une heure, devant leur porte. Il l'avait secoué et l'avait poussé, en haut des escaliers.

Elle se souviendrait toute sa vie de la chute. Du bruit, lorsqu'il était tombé. De la position de son petit corps, en bas des marches. De son cœur de maman qui avait explosé en un milliard de minuscules morceaux.

Aucun cri n'était sorti, alors qu'elle aurait voulu hurler sa douleur, hurler sa détresse.

Elle avait dit adieu à une partie d'elle-même cette nuit-là et, depuis, elle n'était plus.

Alors elle avait accepté de l'emmener, serré contre elle dans une couverture. De le lui laisser, le temps « qu'il fasse ce qu'il avait à faire ». De jouer cette ignoble comédie.

« C'est pour notre fils qu'on le fait. Il a besoin de ses parents avec lui, pas en prison. »

Sauf qu'aujourd'hui, elle n'était même pas avec lui. Lui aussi, elle l'avait lâchement abandonné.

Elle n'en pouvait plus. Elle ne voulait plus.

Quand Martina Mazerti poussa la porte du commissariat ce jour-là, un mois après que son mari eut tué son petit garçon, elle sut qu'elle faisait enfin ce qu'elle aurait dû faire depuis que Mattia lui avait été arraché.

J’aimerais qu’ils meurent aurait dû être un peu différent, mais j’ai modifié un élément de l’histoire, une fois arrivée à la moitié du premier jet, pour une raison particulière… Si l’histoire derrière l’histoire t’intéresse, ça se passe ici :

REMERCIEMENTS

Le moment des remerciements est venu !

Tout d'abord, je voudrais remercier celles qui ont lu le roman alors qu'il n'était pas fini, car j'étais à un point de l'écriture – et dans ma vie ? – où je doutais énormément. Leurs retours m'ont rassurée et aidée à aller jusqu'au bout de ce roman : Sistine, Céline et Ssya.

Ensuite, les bêta-lectrices, pour leurs commentaires avisés : Lauriane, Cécile et Anne-So. Merci pour votre temps précieux.

Puis, pour sa bêta-lecture/travail édito toujours pointilleux, méticuleux et poussé (et sans filtre) : Alex (promis, le prochain roman sur lequel bosser n'arrive pas dans la minute).

Enfin, pour me permettre de transformer cette histoire en roman publiable : Sarah, mon incroyable correctrice, et Salomé, mon indétrônable sœur/graphiste.

Merci à vous, lectrices et lecteurs, de me suivre dans cette aventure. Aussi bien à celles et ceux qui me suivent depuis le début, que celles et ceux qui ont pris le chemin en route, ou encore qui me découvrent avec ce roman (d'ailleurs, je vous mets une petite bibliographie…)

À bientôt !

No.

SI VOUS AVEZ AIMÉ J'AIMERAIS QU'ILS MEURENT…

… N'hésitez pas à laisser un avis sur Amazon, sites de chroniques, réseaux sociaux. Je n'avais jamais réalisé, avant de passer du côté autrice, à quel point nos avis, en tant que lecteurs et lectrices, sont importants. En prenant le temps de noter et évaluer le roman, vous m'aidez énormément.

Romans à venir :

Le Corps Sous La Glace (thriller - 2026)

Autres romans disponibles :

SURVIVALISTE (Thriller Psychologique)
4H14 (Thriller d'enquête)
Les Origines (Dystopie)
Le Dernier Né (Anticipation - Dystopie)
Saga MKV (Dystopie)
Le Registre (Anticipation - Dystopie)
Saga EXTRA MUROS (Dystopie YA)

Co-écrit avec Marie Faucheux:
Saga Tu sais quoi ? (Urban Fantasy déjanté)

Où me retrouver ?
… Partout !

Tiktok, Instagram, Youtube, Facebook, Threads… tapez mon nom et je serai là !

Et si l'envie de découvrir mon podcast vous intéresse : « Écrire etc »